

LA CÉRAMIQUE

dans l'architecture à Paris
aux XIX^e et XX^e siècles

Bernard Marrey

ÉDITIONS

DU LINTÉAU



LA CÉRAMIQUE

dans l'architecture à Paris aux XIX^e et XX^e siècles

Bernard Marrey

Beaucoup d'œuvres sont méconnues du fait qu'elles n'entrent pas dans les catégories, universitaires ou commerciales. Il en est ainsi de la céramique architecturale. Elle est le plus souvent ignorée de l'histoire de l'architecture et, n'étant pas commercialisable, elle est ignorée des galeries et des historiens de l'art.

Et pourtant, elles enchantent les rues qu'elles illuminent de leurs couleurs. L'auteur s'est ici attaché à les répertorier et à en faire l'histoire : découvertes.

Sur la couverture :
Ateliers rue Campagne première.
Façade d'Alexandre Bigot.

© 2013, Éditions du Linteau
ISBN 978-2-910342-92-0

ÉDITIONS DU LINTEAU
52 RUE DE DOUAI
75009 PARIS
linteau@orange.fr

Sommaire

Lexique. 5

Petite histoire de la céramique dans l'architecture

Les origines	9
L'hospice de Beaune.	13
La Renaissance	14
L'âge classique : le Trianon de porcelaine	16
La réaction romantique	18
La lave émaillée	18
Hachette et Hittorff	20
La céramique architecturale	24
Les expositions universelles	26
Le rôle de quelques architectes.	30
La mission Dieulafoye	33
L'Art nouveau	34
La période Art déco	39
Renaissance de l'Art sacré	40
La fin du XX ^e siècle.	42

Bonnes adresses

Paris	45
Banlieue	136

Notices biographiques. 159

Notices biographiques. 185

Le sens des mots évolue avec les techniques et avec l'affinement de la connaissance des composants des matériaux ; certains néologismes ont en outre été inventés à des fins commerciales pour permettre à tel fabricant de se distinguer de ses concurrents. Sans entrer dans des querelles sémantiques, il a donc paru utile de donner ici le sens de certains mots, sans prétendre à une vérité universelle mais au moins pour préciser dans quel sens nous l'avions employé.

Céramique : Relatif à la fabrication des vases en terre cuite, des faïences, des porcelaines¹.

La céramique est l'ensemble des industries de l'argile².

Couverte : Glaçure mince, parfois colorée d'oxydes, fusible à une température voisine de celle de la cuisson de la pâte³.

Émail : Vernis constitué par un produit vitreux, incolore, appelé fondant, coloré par des oxydes métalliques et qui, porté à la température convenable et fondu, se solidifie et devient inaltérable⁴. Son sens a varié : enduit vitreux des pâtes de faïence, verre opaque rendu mat, verre coloré brillant⁵.

1. Le *Grand Robert de la langue française*. Paris, Dictionnaires Le Robert, 20 à 1.

2. E. Greber, *Traité de céramique*, Paris, Encyclopédie Roret, 1934.
3. Dictionnaire *Larousse trois volumes*. Paris, Librairie Larousse, 1970.

4. Le *Grand Robert de la langue française*. Op. cit.

5. Dictionnaire *Larousse trois volumes*. Op. cit.

Les émaux transparents communs sont des silicates de plomb¹ ; on précise parfois plombifères ou plombés. Ils sont dit stannifères lorsqu'ils contiennent de l'oxyde d'étain².

Faïence : Poterie à pâte opaque, poreuse, perméable, à cassure terreuse recouverte d'un émail qui la rend imperméable aux liquides et permet un décor³. Poterie à pâte opaque, à cassure terreuse, recouverte d'un émail⁴. Poterie à pâte opaque, poreuse, perméable, à cassure terreuse, colorée ou blanche, recouverte d'un émail qui la rend imperméable aux liquides et permet un décor⁵.

On s'accorde aujourd'hui à appeler *faïences* les poteries à pâte poreuse recouverte d'une glaçure⁶.

Glaçure : Enduit vitrifiable que l'on applique sur certaines poteries pour leur donner de l'éclat et les rendre imperméables⁷.

On nomme *glaçure* le verre dont on recouvre une poterie pour en imperméabiliser la surface si la pâte est poreuse⁸.

Grès : Terre glaise mêlée de sable fin dont on fait des poteries⁹. Poterie dont l'argile cuite à une température très élevée entre en semi fusion et acquiert ainsi une dureté particulière¹⁰. Céramique très dure obtenue en incorporant à l'argile un gravillon siliceux¹¹. La pâte diffère, par l'aspect, de celle de la porcelaine en ce qu'elle est grise et non transparente, mais elle est cuite à peu près à la même température, 1270°¹². « La pâte du grès est essentiellement l'argile plastique dégraissée par le sable ou le silex finement broyé,

plus rarement par un ciment de grès cérame pulvérisé ; la glaçure au sel marin était d'usage général au Moyen Age ; mais dès le XVI^e siècle, on colora les grès par des oxydes métalliques fondus dans une couverte mince de feldspath, de quartz et de barytine » (utilisé dans l'Oise et la Nièvre dès le Moyen Âge¹. p. 189)

Les grès constituent, avec les porcelaines, la deuxième division de notre classification des produits céramiques : les poteries à pâte imperméable. Ils se différencient des porcelaines par l'opacité de cette pâte due à une vitrification moins complète et sa coloration plus ou moins prononcée (imperméable, donc résistant à la gelée)².

Grès cérame : Poterie à pâte opaque partiellement vitrifiée, donc imperméable³.

Grès flammé : Néologisme créé par Alexandre Bigot pour caractériser sa production.

Lave : Écoulement de matières rejetées par les volcans, à l'état liquide ou pâteux, et qui ensuite se solidifie⁴.

Majolique : Argile cuite, recouverte d'une glaçure stannifère, introduite en Italie au XV^e siècle⁵. Elle remplaçait la glaçure plombifère, exclusivement utilisée jusqu'alors et permettait d'utiliser des fonds blancs unis plus aptes à recevoir des couleurs. Elle provenait, selon certaines sources, de Manises en Espagne, via l'île de Majorque, d'où son nom. Le terme est plus généralement attribué à la faïence de la Renaissance italienne.

Mosaïque : Assemblage de petits cubes multicolores en marbre, en pierre, en smalt, en terre cuite, juxtaposés de façon à reproduire un dessin et retenus par un ciment⁶.

Porcelaine : Produit céramique à pâte fine, compacte, généralement blanche, fortement vitrifiée, translucide sous

1. Dictionnaire Larousse trois volumes. Op. cit.

2. Émile Bayard : *L'art de reconnaître la céramique française et étrangère*, Paris, Roger & Chemoviz, 1916.

3. *Le Grand Robert de la langue française*. Op. cit..

4. Émile Bayard, op. cit.

5. Dictionnaire Larousse trois volumes. Op. cit.

6. E. Greber, op. cit.

7. Dictionnaire Larousse trois volumes. Op. cit.

8. E. Greber, op. cit.

9. *Le Grand Robert de la langue française*. Op. cit.

10. Émile Bayard, op. cit.

11. Dictionnaire Larousse trois volumes. Op. cit.

12. Lucien Magne, *Le décor de la terre*. Paris, Henri Laurens, 1913.

1. Lucien Magne, op. cit.

2. E. Greber, op. cit.

3. Dictionnaire Larousse trois volumes. Op. cit.

4. Dictionnaire Larousse trois volumes. Op. cit.

5. Dictionnaire Larousse trois volumes. Op. cit.

6. Dictionnaire Larousse trois volumes. Op. cit.

faible épaisseur et le plus souvent recouverte d'un émail incolore et transparent¹. La pâte est constituée d'un élément plastique (kaolin), d'un dégraissant (quartz, silex), et d'un fondant (feldspath, phosphate de calcium ou fritte artificielle)².

Les porcelaines constituent la deuxième catégorie des poteries à pâte imperméable. Elles se distinguent des grès par leur translucidité, la blancheur de leur pâte et une vitrification plus prononcée³.

Terre cuite : argile façonnée et cuite au four⁴. (L = mise au four)

Vernissé : enduit d'une couche de vernis... à la couverte plombifère transparente⁵.

1. Dictionnaire *Larousse trois volumes*. *Op. cit.*

2. Dictionnaire *Larousse trois volumes*. *Op. cit.*

3. E. Greber, *Traité de céramique*. *Op. cit.*

4. Émile Bayard, *op. cit.*

5. Dictionnaire *Larousse trois volumes*. *Op. cit.*

Petite histoire de la céramique dans l'architecture

L'histoire de la céramique architecturale est pleine de ruptures. Le déclin des civilisations et les guerres ont bien sûr détruit des pièces par essence fragiles ; elles sont aussi la cause de pertes de savoir. Mais en plus, comme chacun sait, les céramiques sont à base d'argile, et comme l'écrivait joliment Bernard Palissy, « entre les terres argileuses, il y a si grande différence de l'une à l'autre qu'il est impossible à nul homme de pouvoir raconter la contrariété qui est en icelles »¹. Et enfin, toutes étaient sensibles au gel, et d'autant plus que les températures de cuisson étaient faibles, ce qui était souvent le cas dans les fours à bois ; selon les climats, la rigueur des hivers, la plupart ont disparu au fil des ans. D'où des incertitudes encore nombreuses.

LES ORIGINES

Les traces d'émail les plus anciennes se trouvent en Assyrie. Diodore de Sicile (1^{er} siècle av. J.-C.) le dit, et on en a retrouvé des traces sur certaines briques du palais de Khorsabad bâtie vers 710 av. J.-C. par Sargon II ; il est situé à une quinzaine de kilomètres de Mossoul dans le nord de l'Iraq.

1. B. Palissy, *Œuvres complètes*, édition établie par Anatole France, Paris, Charavay Fr., 1880, p. 365.

La technique s'affine ensuite avec les *Lions* en briques émaillées de la voie processionnelle réalisée sous Nabuchodonosor II vers 570 av. J.-C. à Babylone. Puis, les *Griffons* à dominantes bleu et jaune et surtout les *Archers* dont la palette s'enrichit à l'orange et au vert, ornent les cours et la salle d'audience, l'*Apadana* du palais de Darius I^{er} construit vers 515 toujours av. J.-C. à Suse. On ignore en fait la localisation exacte de ces frises, sinon qu'elles se trouvaient sur cette *apadana* qui couvrait plus d'un hectare. Leur conservation exceptionnelle, que l'on peut admirer au musée du Louvre, tient au fait qu'elles ne sont pas à base d'argile.

C'étaient les conclusions auxquelles étaient parvenues Alexandre Bigot, céramiste et docteur es sciences, après avoir pu analyser des fragments de la frise des *Archers* et de celle des *Griffons* en 1913, quelques années après le retour de la mission Dieulafoy qui avait transporté ces pièces en France en 1885. Comme d'autres analyses plus récentes l'ont confirmé, ces pièces sont constituées de silex ou de quartz pour plus des quatre cinquièmes, le reste étant surtout de la chaux. Ne contenant pas d'argile, elles ne sont pas gélives, ce qui explique leur conservation.

Dans ses conclusions, Bigot écrivait : « En résumé, les Perses fabriquaient un mortier avec du sable assez grossier et une chaux spéciale ; ils le plaçaient dans des moules, puis laissaient sécher et durcir à l'air, et le cuisaient à une température élevée.

« Les pièces, à leur sortie du four, étaient ajustées, retouchées, puis recouvertes d'une matière solide, en poudre impalpable, pour boucher les pores de la surface à émailler. Les cernures étaient disposées à la main et les émaux placés dans les cernures autour.

« Les pièces étaient mises au four, disposées de façon que les surfaces émaillées restent aussi horizontales que possible et le four était porté à haute température. Ces deux opérations de cuisson pouvaient se faire avec la plus grande rapidité sans aucun risque de brisure au feu, puisque les matériaux ne sont pas argileux. »

Quant aux *Griffons*, ils sont faits d'« un mélange de matière inerte, rougeâtre, pulvérisée, de chaux et de paille, et séchées à l'air. »

Pour lui, il ne s'agissait pas d'industrie céramique – puisqu'il n'y a pas d'argile – mais d'une « industrie du mortier de chaux, porté à un degré d'art et de perfection qui n'a jamais été ni atteint, ni soupçonné jusqu'à ce jour »¹. Restée localisée au Moyen-Orient, elle se serait manifestée là pour la dernière fois.

Jusqu'à plus ample informé, les Romains n'ont pas utilisé de céramique en architecture. Même en revêtement de sol, et mis à part le dallage en pierre bien entendu, ils ont utilisé soit la mosaïque, soit la marqueterie de plaques de marbre. Mais ces techniques demandaient une main d'œuvre très spécialisée et coûtaient cher.

En France, on estampa en creux des carreaux dans lesquels on inséra des petites pièces de forme et de couleurs plus ou moins variées : les plus anciens que l'on ait trouvés datent du VII^e siècle ; ils ont été découverts à l'abbaye de Ligugé. D'autres, plus tardifs, ont été trouvés à l'abbaye de Sainte-Colombe, près de Sens ; ces carreaux n'ont qu'une couleur, alors que ceux reconnus par Viollet-le-Duc à l'église abbatiale de Saint-Denis sont faits de plusieurs morceaux, un peu à la manière d'un puzzle, chacun d'une couleur différente (voir p. XX). La gamme (noir, brun rouge, jaune) est certes beaucoup plus limitée que celle des mosaïques romaines, et les éléments beaucoup plus grands, de l'ordre de quelques centimètres.

Peu à peu, les carreaux émaillés se trouvent plus nombreux. On n'a pas de preuve certaine de l'influence arabe, mais les croisades furent trop fréquentes pour être sans effet, sinon sur les techniques, au moins sur l'évolution du goût. Un exemple parmi d'autres, celui de Marguerite de Bourgogne (qu'il ne faut pas confondre avec l'épouse de

1. A. Bigot : Mémoire lu à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres en juin 1913, publié dans *L'Architecture*, 16 juillet 1913.

Louis IX, dit le Hutin, assassinée par son mari en 1315). La « nôtre » vécut un peu plus avant, de 1249 à 1308 ; elle était comtesse de Tonnerre, et devint reine de Naples, de Sicile et de Jérusalem en épousant Charles d'Anjou en 1268 à Naples, devenant ainsi la belle-sœur du roi saint Louis. Charles part rejoindre à Tunis son frère qu'il trouve mourant, rentre à Naples, guerroye, et ne parvient pas à mater la révolte des Siciliens qui éclate lors des fameuses Vêpres, le 29 mars 1282, jour de Pâques. Veuve à trente-six ans, Marguerite avait vécu au milieu de dangers presque continuels dans un luxe dont on n'a pas idée. Sa maison comprenait deux cents personnes. Dans les commandes de toilettes passées en 1277, on trouve mille aunes de toiles, soixante paires de robes longues, cinquante-cinq douzaines de coiffes... De retour à Tonnerre en 1285, elle s'installe au château de Montbeillant et fera construire, de ses propres deniers, le plus grand et le plus bel hôpital qui fût, de 1293 à 1295.

Si l'hôpital est dallé de pierres, sous lesquelles furent enterrés les fondateurs, seigneurs et chapelains, il semble qu'il ne reste du château que des carreaux où les armes de Bourgogne et d'Anjou alternent avec les fleurs de lys et les marguerites. Ils ont été fabriqués tout près, à Villiers-Vineux.

Selon les recherches les plus récentes¹, on peut seulement avancer que des carreaux d'argile rouge comportant des dessins d'argile blanche sous glaçure plombifère soient apparus dans les pays du nord au XII^e siècle, alors que des carreaux stannifères apparaissent simultanément en Aquitaine, sur les bords de la Loire et en Artois, peut-être sous influence anglaise, la Cornouaille étant riche en étain...

D'après Lucien Magne, « dès la fin du XIV^e siècle, le décor mordoré des faïences, qui s'était implanté en Espagne, était

1. *Images du pouvoir. Pavements de faïence en France du XIII^e au XVII^e siècle*, Brou 2000.

pratiqué aussi en France, et particulièrement à Poitiers, où Louis d'Anjou, frère de Charles V (1337-1380) avait appelé un Sarrasin de Valence, pour enseigner à nos céramistes les procédés de décoration usités en Orient »¹. Les carreaux du château de Saumur seraient de cette fabrication.

L'HOSPICE DE BEAUNE

C'est peu après que se réalise l'exemple probablement le plus connu en France, l'hôtel-Dieu de Beaune, construit en 1443 à l'initiative du chancelier Nicolas Rolin. La toiture était couverte de tuiles dites « plombées », façonnées par Denis Géot à Aubigny-en-Plaine, environ 30 km au nord-est de Beaune. D'où Géot tenait son savoir est une question sans réponse, au moins aujourd'hui. La seule chose certaine est qu'au fil des hivers rigoureux de Bourgogne, les tuiles plombées se fendirent et furent remplacées par des tuiles ordinaires.

On doit à la renaissance du goût pour la couleur à la fin du XIX^e siècle, le retour aux tuiles vernissées. Lors des travaux de restauration effectués de 1902 à 1906, les administrateurs de l'hôtel-Dieu décidèrent de demander à la Tuilerie de Montchanin de refaire le versant de la toiture sur la cour d'honneur en tuiles vernissées ; le second versant donnant sur la seconde cour ne sera refait qu'en 1972 par la Maison Marçais avec des tuiles fournies par la Tuilerie Blache à Loire-sur-Rhône près de Givors.

On notera au passage que la couverture de la cathédrale Sainte-Bénigne à Dijon fut refaite à partir de 1910, suscitant une controverse instructive au sein de la commission des Monuments historiques. L'inspecteur général Tony Selmersheim fit en effet savoir que « l'architecte proposait de remplacer les tuiles émaillées existantes par des tuiles ordinaires de Bourgogne. » Selon le procès-verbal, Selmersheim

1. L. Magne : *Le décor de la terre*. Henri Laurens, 1913. p. 213.

approuve cette substitution, faisant remarquer que « la couverture en tuiles vernissées est rendue impossible par suite de la difficulté à se procurer de la tuile aux tons s'harmonisant avec les matériaux anciens et résistant plus de dix ans aux intempéries. » Ce n'était pas l'avis de MM. Gonse et Pascal qui s'y opposèrent ; la commission demanda finalement « qu'on se contente de réparer la couverture en tuiles vernissées afin d'en assurer la conservation aussi longtemps que possible »¹. Ce qui nous ramène à Bernard Palissy et aux différences entre les argiles et leurs cuissons (Sainte-Bénigne pouvant être considérée comme une exception), et à la confiance plus que relative que les inspecteurs des monuments historiques avaient dans les nouvelles techniques (dix ans seulement de garantie).

LA RENAISSANCE

Mais auparavant, se situe l'aventure des della Robbia à Florence. Elle commence avec Luca (1400-1482) à qui l'on attribuait l'invention de l'émail stannifère (à base d'étain). Cette invention est aujourd'hui contestée ; on ne lui reconnaît plus que le mérite d'avoir appliqué à la sculpture, alors très en vogue en Italie, la technique employée pour les plats fabriqués à Manises en Espagne, et dont le nom de majolique viendrait de ce que le commerce s'en faisait via l'île de Majorque.

Il n'en reste pas moins que les œuvres de Luca della Robbia sont d'une qualité rarement égalée (qu'on soit ou non sensible à leur beauté) et qu'elles ont franchi les siècles sans coup férir, y compris celles qui, placées à l'extérieur, ne sont pas à l'abri des hivers florentins qui peuvent être rigoureux. Il est possible que Luca n'ait pas voulu – ou pu – transmettre tout son savoir à ses successeurs. Il est possible

aussi qu'ils aient été moins doués pour juger de la chaleur du four ou de la composition des terres qui n'étaient alors identifiées qu'à la vue, au goût et au toucher, la composition chimique étant évidemment inconnue.

Il est clair de toute façon que son petit-neveu, Girolamo (1488-1566) ne bénéficia pas de toutes ses connaissances, sans quoi l'histoire du château dit de Madrid, situé près de la Seine à Boulogne, serait moins lacunaire.

Construit à l'initiative de François I^{er} à partir de 1527, c'était un bâtiment imposant d'environ 80 m sur 30 m qui s'étagait sur cinq niveaux ; la toiture n'était pas encore complètement posée à la mort du roi en 1547. Le nom de l'architecte est controversé, mais la participation de Girolamo della Robbia est certaine. Bien que l'on n'ait aucun document précis sur l'emplacement des céramiques ni sur leurs couleurs, on sait de façon à peu près sûre qu'elles couvraient les loggias (façades, colonnes et chapiteaux, entablements...).

Mais les goûts passent plus vite qu'il ne faut de temps pour construire et celui de la couleur était passé de mode avant que le château ne soit achevé. Henri II, deuxième fils de François I^{er}, fit terminer sans conviction les travaux par Philibert de l'Orme qui n'en n'aimait pas l'architecture, et son propre fils, Charles IX, n'y résida que trois fois. On ignore quel était l'état des céramiques à cette époque ; on sait seulement qu'en 1650, John Evelyn ne trouvait le château « remarquable que par les matériaux, pour la plupart fait de terre peinte comme de la porcelaine ou des vases de Chine. » Il ajoutait : « les couleurs en sont très fraîches, mais elle est très fragile »¹. Le bâtiment se dégrada peu à peu sans que l'on puisse en imputer la cause au matériau ou au semi-abandon dans lequel les rois le laissèrent. Sa démolition, envisagée dès 1774, fut effectuée en 1792.

On ne peut aborder cette période sans mentionner

1. Procès-verbal de la commission des Monuments historiques, 20 mai 1910.

1. Cité par Anthony Blunt : *Art et architecture en France 1500-1700*. Paris, Macula, 1983.

au moins le céramiste français le plus célèbre, Bernard Palissy (1499 ou 1510-1590), bien qu'il travailla peu pour l'architecture. Ses œuvres les plus importantes en ce domaine sont la grotte qu'il réalisa dans le château d'Écouen pour Anne de Montmorency et celle pour Catherine de Médicis aux Tuileries ; toutes deux ont été détruites.

Reste le château d'Écouen, pratiquement intact. Le connétable Anne de Montmorency, qui le fit construire, était plus âgé de quelques mois que François I^{er} et son compagnon d'enfance. Il semble avoir été le premier à s'intéresser aux carrelages en céramique qu'il commanda à Masséot Abaquesne en trois étapes s'échelonnant de 1547 à 1559.

Probablement originaire des environs de Cherbourg, Abaquesne était établi à Sotteville-les-Rouen depuis une vingtaine d'années. Les carreaux, qui étaient attribués à Bernard Palissy jusque vers 1870, ont fait l'objet d'une étude qui a permis de mettre à jour les trois pavements différents. Descellés et en partie vendus au fil des ans, ils ont pu être regroupés pour environ cinq mille d'entre eux au musée du château, trois cents provenant de divers musées français. La salle de la céramique française a pu ainsi être entièrement carrelée des pièces du premier pavement (1977). On peut voir aussi un triptyque, *Le Déluge*, peut-être commandé pour la chapelle et un panneau commandé par Claude d'Urfé pour sa bastide du Forez en 1557.

L'ÂGE CLASSIQUE : LE TRIANON DE PORCELAINE

Un siècle plus tard, à la suite du cardinal de Mazarin, né curieux, la cour s'enticha de chinage. Des marchands portugais vendaient des objets venus d'Extrême-Orient à la foire Saint-Germain, ce qui faisait écrire au poète Scarron (1610-1660) :

« Menez-moi chez les Portugais
Nous y verrons à peu de frais
Les marchandises de la Chine.

Nous y verrons de l'ambre gris,
De beaux ouvrages de vernis,
Et de la porcelaine fine
De cette contrée divine
Ou plutôt de ce paradis. »

Un peu plus tard, en 1665, l'ambassadeur de la Compagnie orientale des Pays-Bas fit une description émerveillée de la tour de porcelaine de Nankin « si délicatement émaillée et glacée de vert, de rouge et de jaune, qu'on dirait qu'elle n'est composée que d'or, d'émeraudes et de rubis »¹.

Louis XIV ne pouvait demeurer en reste. Désirant une maison de détente, il la voulut étonnante : ce sera le Trianon de porcelaine. L'architecte Louis Le Vau conduisit rapidement les travaux, qui commencent au printemps 1670 et sont presque achevés à sa mort, en octobre de la même année.

C'était un bâtiment d'un étage, dont le corps de logis, flanqué de deux corps de garde, avait une trentaine de mètres en façade. Celle-ci était couverte de carreaux de faïence, de même que la toiture où ils étaient probablement collés sur les ardoises. Les carreaux étaient à la « façon de Hollande », c'est-à-dire de Delft qui devait sa réputation aux copies que ses fabricants faisaient de la porcelaine de Chine dont les Hollandais étaient les principaux, sinon les seuls importateurs ; les carreaux provenaient de Delft même, mais aussi de Nevers, Rouen et Lisieux.

Bien que déjà toute-puissante, la volonté du Roi ne pouvait rien contre les rigueurs de l'hiver : les gelées faisaient sauter l'émail, éclater les vases, et à chaque printemps, il fallait reprendre les travaux. Au bout de dix-sept années de réparations saisonnières, Louis XIV se lassa. Il fit démolir le Trianon de porcelaine et construire sur son emplacement le Grand Trianon que l'on connaît aujourd'hui.

1. Cité par Robert Danis : *La première maison royale de Trianon 1670-1687*. Préface de Pierre de Nolhac, Paris, Editions Albert Morancé, v. 1926.

Le goût changea. Toujours sous l'influence italienne – mais dans l'autre sens –, le gris succéda à la couleur. Briques et tuiles étaient bannies, a fortiori l'émail. La pierre devait rester blanche et nue ; elle le resta tout au long du XVIII^e siècle.

LA RÉACTION ROMANTIQUE

La génération qui atteint sa majorité sous la Restauration se passionne pour l'histoire de France, la Renaissance et le Moyen Âge, sans doute en réaction contre « l'antiquomanie » des révolutionnaires et des classiques. Géricault expose *Le radeau de la « Méduse »* en 1819, Delacroix *Les Massacres de Scio* en 1824, Victor Hugo écrit *Hernani* en 1830, *Notre-Dame de Paris* en 1831 ; les architectes lancent le style troubadour. Après le tumulte révolutionnaire et l'envolée impériale, le repli : la jeunesse cherche son modèle dans le passé national.

Au cours d'un voyage d'études en Sicile, Jacques Hittorff découvre en 1822 « des traces non douteuses de l'emploi de couleurs variées sur les monuments de l'art grec ». Il publie sa découverte en 1826, provoquant une polémique qui durera une bonne vingtaine d'années. Les savants de l'Académie, tout comme l'homme de la rue, avaient complètement oublié que la coloration des édifices était de règle, en France aussi.

Le terrain était propice. Vinrent les inventions : la peinture sur lave émaillée en 1827, la peinture sur faïence ingerçable en 1840.

LA LAVE ÉMAILLÉE

Peintre sur porcelaine et sur verre, Joseph Mortelèque se désespérait de ne pouvoir peindre de même sur émail, du fait que les terres se rétractaient dès qu'elles étaient



soumises aux feux de re-cuisson de l'émail, provoquant des déformations et des fissures.

Un évènement inopiné vint fort heureusement à son secours. Devant l'augmentation de la circulation des voitures, le préfet de la Seine Gaspard de Chabrol (1773-1843) décida de multiplier les trottoirs. Chabrol avait été élève de l'École des Ponts & Chaussées ; il était aussi comte de Volvic, et pensait bien évidemment que la lave de ses propriétés était tout à fait appropriée pour résister aux roues déjà cerclées de fer des voitures à chevaux.

C'est en voyant ces pierres que Mortelèque eut l'idée de les utiliser comme supports ; vu leur provenance, des déformations à la cuisson n'étaient pas à craindre. Peut-être aidé d'un fabricant de faïence de la rue de la Roquette nommé Dutrieux, « six semaines lui suffirent pour composer son émail, modifier ses fondants et exécuter une tête de vieillard »¹. C'était en 1827.

Les premières applications cependant furent quasi industrielles, car le préfet, trop heureux de trouver un nouveau

1. J. Jollivet : « De la peinture en émail sur lave » dans la *Revue générale d'architecture et des travaux publics*, 1851, 9^e vol. et S. Blondel dans le *Dictionnaire encyclopédique et biographique de l'industrie et des arts industriels*, Paris, 1886.

débouché pour ses pierres, décida d'indiquer le nom des rues sur des plaques de lave. Le format, les couleurs – inscription blanche sur fond bleu cerné de vert bronze – furent arrêtés par la circulaire du 31 juillet 1828. Un grand nombre sont encore en place, encastrées dans le mur. Leur épaisseur n'apparaît pas, à la différence des plaques de tôle qui leur ont succédé et que l'on reconnaît facilement à la rouille qui entoure les clous de suspension.

Chabrol cependant n'oubliait pas l'art et fit des propositions à l'Académie des beaux-arts. Son secrétaire perpétuel, Quatremère de Quincy, émit un avis favorable : « L'Académie patronnera un procédé qui met la chimie au service de l'art, brille de couleurs vives, mais lisses et intégrées dans la pierre, et qui a sur la fresque l'avantage de la durée indéfinie »¹. Mortelèque intéressa le peintre fresquiste Abel de Pujol, alors en vogue, et en 1830, Chabrol lui passa commande de trois médaillons d'environ 50 cm de diamètre, *la Foi, l'Espérance, la Charité*, qui ornent toujours le devant de l'autel de la Vierge de l'église Sainte-Élisabeth, 195 rue du Temple à Paris.

HACHETTE ET HITTORFF

Mortelèque céda l'exploitation du procédé à son gendre, Hachette, en 1831. Après une tentative malheureuse, celui-ci abandonna. Mais bientôt encouragé et financièrement épaulé par Hittorff, il redémarra en 1833. Sur des dessins de l'architecte, il réalise des plateaux de tables, de guéridons, des enveloppes de poêles, des dallages, et à l'extérieur, des cadrans d'horloge, des inscriptions funéraires... C'est probablement grâce à lui que les Russes s'intéressèrent à cette technique. Alexei Yegorovitch Egorov (1776-1851), qui a laissé de nombreuses peintures dans les églises de son pays, fut envoyé en mission à Paris où deux tableaux

1. René Schneider : *Quatremère de Quincy et son intervention dans les arts*. Paris, Hachette, 1910.

semblent avoir été exécutés sur lave pour l'église Saint-Vladimir de Sébastopol, une *Visite des saintes femmes au tombeau* et un *Saint-Georges*.

En 1842, Hittorff, qui s'était retiré de la Société Hachette depuis quatre ans pour ne pas être accusé de mêler l'architecture et le commerce, achevait la construction de l'église Saint-Vincent de Paul, et voulut décorer le mur du porche derrière la colonnade, d'un panneau de lave émaillée. Il s'en ouvrit au préfet Rambuteau qui avait succédé à Chabrol à la préfecture de la Seine en 1830 et proposa le travail à un ancien élève de Gros, Jules Jollivet (1794-1871). Il exposa au Salon de 1845 un *Massacre des Innocents* dont Baudelaire écrira qu'il dénotait « un esprit sérieux et appliqué. Son tableau est, il est vrai, d'un aspect froid et laiteux. Le dessin n'est pas très original ; mais ses femmes sont d'une belle forme, grasse, résistante et solide¹. » Hittorff donc lui demanda « d'entreprendre l'exécution d'une immense décoration conçue autant pour fournir un exemple du principe qu'il avait savamment retrouvé et qu'il soutenait ardemment, que pour faire une application concluante d'un procédé qui avait mérité sa confiance. Les peintures projetées sur le thème de la concordance de *l'Ancien et du Nouveau Testament* s'étendaient sur une surface de près de 200 m² »².

L'année suivante, Jollivet reçut, à titre d'essai, la commande du tableau central représentant la *Trinité*. Il insista probablement auprès d'Hachette pour qu'il s'équipe d'un four capable de cuire des dalles de 2,40 m sur 1,10 m et pesant 120 kg, de façon à limiter le nombre des joints dont l'effet aurait été disgracieux.

La *Trinité* fut ainsi peinte sur quatre dalles, et mise en place au printemps 1846. L'effet était saisissant ; il l'était tellement qu'il souleva des oppositions, et Rambuteau préféra temporiser, prenant prétexte de ce qu'un délai de

1. Ch. Baudelaire, *Curiosités esthétiques* p. 38.

2. J. Jollivet : *De la peinture religieuse à l'extérieur des églises*. Paris, 1861.

quelques années permettrait de mieux se rendre compte du comportement de la peinture. Mais Hachette, qui avait beaucoup investi dans l'aménagement de son atelier en misant sur ce chantier, tomba malade et mourut en 1848.

Paris vivait alors une période agitée. À la préfecture de la Seine, Rambuteau avait été remplacé par Jean-Jacques Berger, à qui Napoléon III préféra Georges Haussmann dès 1853. Pressé par Hittorff, le nouveau préfet passa finalement la commande des six tableaux restants en chacun trois dalles à Jollivet qui s'adressa à François Gillet. Né en 1822 à Joinville-en-Champagne, Gillet avait été engagé par Hachette quelques années avant sa mort et initié par lui à la peinture sur lave.

Mais entre temps, la maison Hachette avait été expropriée de son atelier du faubourg Saint-Martin par la construction du chemin de fer du Nord, et Gillet s'était établi au plus près de l'église, 9 rue Fénelon. On était en 1855. Gillet s'était associé à son beau-frère, Jules Brianchon, qui semble ne s'être intéressé qu'à la peinture sur porcelaine, base de leur activité manufacturière et commerciale.

De son côté, Jollivet avait entrepris en 1856 de se faire construire un nouvel atelier sur les plans d'Anatol Jal au 11 cité Malesherbes, atelier dont il décora la façade « de terres cuites émaillées et colorées et de peintures en émail sur lave ». Mais comme il arrive, les travaux durèrent plus longtemps que prévu ; il ne put emménager et y travailler qu'en 1858. Les travaux de la commande avancèrent alors rapidement.

Le travail de Gillet n'était pas que d'exécution. Outre la surveillance de la cuisson, opération extrêmement délicate au cours de laquelle l'intensité du feu et les courants d'air à l'intérieur du four modifient les couleurs que seul un œil exercé peut contrôler, Gillet devait repeindre sur les dalles de lave les « maquettes » confiées par le peintre. La dalle était d'abord enduite d'un émail blanc pour boucher les pores de la lave et dissimuler sa couleur grise. Après l'avoir enduit d'une gomme adragante pour ne laisser aucune



fêlure, Gillet peignait le tableau comme une peinture sur porcelaine. Les plus gros blocs que l'on extrayait toujours de Volvic mesuraient environ 2,50 m sur 1,50 m. Ils étaient sciés sur place en dalles de 24 à 28 mm d'épaisseur, et équarris à 2,40 m sur 1,35 m. C'étaient déjà des dimensions considérables pour être soumis à une chaleur égale dans des fours encore chauffés au bois.

Les tableaux furent terminés en août 1859, examinés par les autorités compétentes, approuvés, et mis en place en janvier 1860. À peine un an plus tard, ils seront déposés à la demande de l'archevêque de Paris, pressé par des paroissiens choqués par « l'immodestie de la tenue d'Ève et de celle de Jésus à son baptême ». Ces personnages étant généralement représentés ainsi, on peut se demander si l'éclat inhabituel des couleurs ne rendait pas leur nudité plus sensible, à moins – ce qui est plus probable – que l'archevêque n'ait pris ce prétexte pour permettre aux autorités ecclésiastiques de reprendre le contrôle de la décoration des églises, contrôle qu'elles avaient perdu depuis la Révolution.

La mort dans l'âme, Hittorff dut refaire les murs de son porche en pierre factice – c'est ainsi qu'on appelait alors le ciment. Et bien qu'en matière de nudité, les points de vue aient évolué, ce triste mur accueillit les fidèles jusqu'au 26 juin 2011 où la Ville de Paris, bien inspirée, remit les tableaux en place.

Cette dépose avait marqué un sérieux coup d'arrêt à la peinture sur lave émaillée. On peut par contre se demander si elle ne fut pas un stimulant pour l'essor de la céramique en architecture.

LA CÉRAMIQUE ARCHITECTURALE

Si le goût de la couleur et des émaux s'était perdu depuis des siècles, il était toujours nécessaire de se chauffer et donc de fabriquer des poêles ; c'est à cette nécessité que l'on doit

la survie des ateliers de céramique. Tous butaient cependant sur un problème : la chaleur à l'intérieur du four fendillait la terre cuite provoquant des craquelures dans l'émail, ce qui était désagréable à l'œil.

L'invention d'une faïence ingerçable – c'est-à-dire ne se gérant pas à la chaleur ni au froid – est généralement attribué à Jean Baptiste Alphonse Pichenot (1776-1849) qui déposa une demande de brevet « pour des procédés de fabrication de faïence ingerçable et réfractaire spécialement applicable aux articles de chauffage, tels que poêles, cheminées et autres », le 4 septembre 1839, brevet qui lui fut accordé le 25 mai 1840.

Ce brevet fut contesté par plusieurs « poêliers » dont Vogt qui avait, lui aussi inventé la faïence ingerçable – et même quelques années plus tôt –, mais n'avait pas jugé bon de breveter le procédé. Or Pichenot avait épousé une dame Jeanne Besancenot dont la fille Anne, née d'un premier mariage, avait épousé Jean-Christophe Gottlob-Loebnitz (1800-1872) originaire d'Éna. Fils d'un fabricant de bougies, il avait voulu devenir potier, avait appris son métier en Allemagne, puis était venu se perfectionner à Paris où il travailla d'abord chez Vogt avant de s'installer chez Pichenot et d'en épouser la belle-fille...

Comme il arrive en ces circonstances, la vérité fut difficile à démêler et le procès se termina par un compromis : l'antériorité de Pichenot fut reconnue, mais il dû abandonner ses droits et la faïence ingerçable fut mise dans le domaine public.

Les Vogt ne s'intéressèrent pas, semble-t-il, à la céramique architecturale. Il est vrai qu'à ce moment, il y eut plusieurs décès dans la famille et des successions compliquées. Pichenot par contre, tout en continuant ses fabrications de poêle, s'intéressa aux nouveaux domaines ouverts par l'invention et parvint à fabriquer des plaques parfaitement planes également exemptes de gerçures, de plus de 2 m de hauteur sur 3 m de largeur.

À l'Exposition de 1844, il présente « deux énormes

baignoires remarquables par la perfection de leur façonnage et de leur émail », alors que, jusque-là, les baignoires étaient en cuivre ou en zinc. « Enfin, on peut orner ses plaques qui ne gercent pas de peintures en couleurs vitrifiables, très brillantes de coloris et très durables »¹. Cette découverte allait permettre d'exposer la faïence émaillée aux intempéries.

La première réalisation fut le fait de Giuseppe Devers qui réalisa trois médaillons pour les tympans de l'église Saint-Leu-Saint-Gilles à Saint-Leu-la-Forêt sur des cartons de Sébastien Cornu en 1849. Napoléon Bonaparte venait d'être élu président de la II^e République le 10 décembre 1848 et avait confié à son frère de lait, Eugène Lacroix, la restauration de cette église qui abritait le tombeau de son père, Louis Bonaparte. La peinture est académique ; Devers, âgé alors de vingt-six ans, était l'élève d'Ary Scheffer. En 1850, il expose au Salon *L'Astronomie* peint en émail peut-être sur lave d'après Eustache Le Sueur et *Le Dante* peint en émail sur porcelaine d'après Eugène Delacroix. Il fréquentait certainement le salon de Madame Marjolin, fille d'Ary Scheffer alors très en vogue : une fois par semaine, la soirée était consacrée à la peinture sur émail.

Pichenot était mort en 1849, laissant la direction de l'entreprise à sa veuve. Aidée d'Alexis Eugène Julienne, qui avait été peintre de décor à la Manufacture, elle dirige pendant douze ans l'entreprise qu'elle confie à son petit-fils Jules Loebnitz (1836-1895) en 1857.

LES EXPOSITIONS UNIVERSELLES

La deuxième réalisation fut encore le fait de Giuseppe Devers, probablement à l'instigation d'Eugène Lacroix qui, suivant la carrière de son frère de lait, avait été nommé dès 1851 architecte de l'Élysée et restait proche de celui qui

1. Alex. Brongniart, *Rapport de Brongniart à l'Exposition industrielle de 1844*.

était devenu empereur. Lorsque celui-ci décida de lancer une Exposition universelle pour 1855, il fut décidé d'orner le palais de l'Industrie de « six petits médaillons représentant Alexandre le grand, César, Léon X, Charlemagne, Charles Quint et Napoléon I^{er}, placés sous le porche comme de rares échantillons égarés au milieu de cette vaste façade de pierre »¹. Tout est toujours relatif, car ces petits médaillons mesuraient quand même 80 cm de diamètre. Quarante-deux autres médaillons décoraient les divers pavillons, toujours exécutés sur terre cuite émaillée par Joseph Devers chez Mme Vve Pichenot. Mais ils ne retinrent pas l'attention de la critique, soit que ces médaillons n'étaient pas considérés comme de la peinture par ceux qui rendaient compte du Salon, soit qu'ils aient souffert de l'opprobre qui frappa le palais de l'Industrie, « ni une œuvre dont l'architecture puisse se montrer fière, ni une construction dont l'art de bâtir doive s'enorgueillir » selon César Daly² ; « énorme bâtisse dépourvue de style qui encombre les Champs-Élysées mais ne les orne pas » écrit du Pays³.

Quoiqu'il en soit, peinture sur faïence émaillée ou sur lave, ces nouveautés furent propagées par l'Exposition universelle, et par les suivantes, qui servirent d'amplificateur de la même façon que pour la construction métallique. Le fer permettait de monter rapidement des bâtiments que l'on pouvait ensuite démonter tout aussi rapidement et récupérer. La brique, la terre cuite, la céramique permettaient de les « décorer » et de leur donner la chaire qui leur manquait.

À l'Exposition universelle de 1867, les frères Virebent de Toulouse exposèrent un monument tout en céramique à la gloire de la Vierge Marie logée dans une niche au-dessus d'un autel, le tout couvert de nombreux clochetons, mais c'est peut-être le pavillon des Faïenceries de Langeais dirigées par M. de Boissimon qui impressionna le plus ;

1. A. J. du Pays dans *L'Illustration*, 19 mai 1855.

2. C. Daly dans *La Revue générale d'architecture et des travaux publics*, t. XIII, col. 125.

3. Du Pays, note 1.

il était « entièrement en faïence ; d'élégantes colonnes entourées d'ornements en relief soutenaient un toit en tuiles vernissées ; des plaques et des carreaux émaillés formaient les panneaux »¹. Il fut acheté par un Anglais qui le fit démonter pour le reconstruire en Angleterre... où les fabricants étaient tout aussi dynamiques – peut-être même davantage, puisque c'est à une entreprise britannique, Copeland, qu'Henri Labrousse confia la réalisation en céramique des coupoles qui éclairent la salle de lecture de la Bibliothèque nationale, rue Richelieu à Paris. Quoiqu'il en soit, les faïences de M. de Boissimon devaient être appréciées puisque, dans son compte-rendu de l'Exposition de 1878, Julien Turgan indique qu'il vendait « jusqu'à cinq millions de kilogrammes de produits céramiques. »

À cette nouvelle exposition de 1878, l'Union céramique avait construit un pavillon au Trocadéro sur les plans de Marcel Deslignières. Mais le travail le plus considérable était le grand portique des beaux-arts exécuté par Loebnitz sur un dessin de Sédille. Il y avait aussi le pavillon algérien par Charles Wable, le pavillon du ministère des Travaux publics par Fernand de Dartein et celui de la Ville de Paris par Joseph Bouvard.

R. de Liesville pouvait écrire dans *La Gazette des beaux-arts* en octobre 1878, « La décoration en faïence est le grand événement pittoresque en 1878, comme les fonds d'or de M. Deck sont le grand événement technique. La porte des beaux-arts de M. Sédille tire à nos yeux le parti le plus heureux des plaques ou carreaux de M. Loebnitz. »

Sédille fut effectivement un maître dans l'utilisation des couleurs, lui qui

écrivait en 1887 : « Rien n'est indifférent dans l'emploi de la couleur. Le rapport des tonalités entre elles, leur intensité relative, tout peut être troublé par une note fautive, car l'harmonie des couleurs est comparable à l'harmonie des sons. Mais la polychromie la plus savante peut encore paraître

1. J. Turgan, *Études sur l'Exposition universelle de 1867*, Paris, Lévy, 1867.

imparfaite si elle ne sert qu'à accentuer les proportions mauvaises d'un édifice et ses formes défectueuses. L'emploi raisonné de la polychromie doit donc avant tout inviter l'architecte à la recherche des justes proportions et à la pureté des formes.¹ »

En 1889, ce fut l'apothéose. Les deux palais des Beaux-arts et des Arts libéraux, élevés sur les plans de Jean-Camille Formigé et couvrant la majeure partie du Champ de Mars, étaient décorés des œuvres des plus grands céramistes : Müller, Parvillée et Loebnitz bien sûr, mais aussi de plus obscurs, ou qui deviendront célèbres plus tard.

Ces palais étaient en fait de grandes halles ponctuées, en leur centre et aux angles, de dômes couverts de tuiles émaillées de six cents sortes. « Leur dessin se répète sur douze tranches séparées les unes des autres par un fuseau décoré de fleurs bleues sur fond jaune d'or. Le motif principal de chaque tranche, dont le fond est bleu, consiste en un cartouche portant au centre deux grands R F d'or, et le cartouche se détache sur un fond blanc crème bordé par un dessin en méandre (...) À la base de chaque dôme, il y avait vingt-quatre vases en céramique de 3 m de hauteur². » Les murs étaient en briques émaillées. Briques et tuiles étaient fournies par les Éts Müller qui se taillaient la part du lion.

Marcel Deslignières, toujours lui, avait réalisé un pavillon de la céramique avec la collaboration de tous les « grands » : les colonnes étaient réalisées par Boulenger, les plaques décoratives qu'elles soutenaient par les Éts Müller, le tympan de l'arc était en mosaïque par Guilbert-Martin avec une inscription en mosaïque de Gian-Domenico Facchina. Les métopes de la frise étaient de Boulenger, les balustrades en lave reconstituée par Gillet, avec des œuvres de Delaherche, Fournier, Loebnitz, Boulenger ou Boulanger (d'Auneuil) et « les faïences de Fargue (le père de Léon-Paul), de toute beauté et d'une couleur extrêmement brillante ».

1. P. Sédille, « Étude sur la renaissance de la polychromie monumentale en France », *L'Architecture*, 3 mars 1888.

2. Brincourt, dans *La Construction moderne*, 8 juin 1889.

LE RÔLE DE QUELQUES ARCHITECTES

On a vu le rôle de Jacob Ignace Hittorf dans la renaissance du goût pour la couleur et la tentative – plus ou moins avortée – d'utiliser la lave émaillée.

D'autres architectes firent aussi beaucoup pour la réintroduction des couleurs, et parmi eux, Félix Duban (1797-1870). Il n'est pas très connu du public car il ne put laisser son nom à un grand monument, ayant été remercié par les fonctionnaires du Second Empire à l'âge où il pouvait prétendre aux plus grandes commandes. Il a toutefois marqué la carrière de nombreux élèves et surtout, chargé de la restauration de la Sainte Chapelle qu'il commença en 1840, du château de Blois en 1841 et de diverses galeries du Louvre en 1849, il s'attacha à retrouver des ambiances. Cette attitude fut très critiquée par la suite, mais il faut se souvenir de l'état dans lequel se trouvait les bâtiments.

À Blois, pour les sols qui nous intéressent ici, « Duban n'avait trouvé aucun état ancien datant de la Renaissance, seulement quelques traces de faïences colorées. » Il fait refaire ceux de la chambre de Catherine de Médicis par la Maison Lyons à Nevers, se plaignant sans cesse de la couleur : « ai-je demandé du jaune ? j'ai demandé du brun, du brun, et du brun riche encore. » Il trouve le bleu « faible, dégoûtant, celui d'une boutique de perruquiers »¹.

C'est sans doute ce qui l'incita à essayer la Maison Loebnitz en 1866 pour remplacer les planchers de la salle des États et de la galerie Louis XIII : « Le rouge dominera de manière à chauffer la salle encore plus et à éteindre cette malencontreuse lueur verte des vitraux ; un grand losange vert encadrera les panneaux rouges, et ce vert, je l'ai introduit exprès pour que son ton franc et décidé domine la lueur en question »². Et Sylvain Bellenger insiste

1. Rapport de Duban au ministère de l'Intérieur, 15 mai 1848. Bibliothèque du Patrimoine.

2. Lettre de Duban à son architecte d'opération, 23 novembre 1865. Château de Blois.

sur l'attention portée par Duban « au fameux problème de l'ambiance historique : les sols, qu'il fait refaire dix fois à Jules Loebnitz, tout ce qui crée l'univers chromatique des intérieurs est puisé dans un référent étranger à l'édifice : la chapelle de l'hôtel Jacques-Cœur à Bourges, *Les Heures d'Anne de Bretagne...* »¹

À la suite de son beau-père, François Debret, il fut l'architecte de l'École des beaux-arts dès 1832 et fit poser quatre médaillons de lave émaillée (Périclès, Auguste, Léon X et François I^{er}) dans la cour de la bibliothèque (voir p. XX) en 1835. Mais pour les revêtements des sols, de cette cour et de celle du Mûrier, il préféra des mosaïques.

Eugène Laval, architecte fouriériste, reçut en 1854 la commande d'un asile pouvant recevoir cinq cents ouvriers convalescents ; ce fut l'Asile impériale de Vincennes, aujourd'hui Établissement national des convalescents de Saint-Maurice dont il s'acquitta de si heureuse façon qu'il reçut quelques mois plus tard celle de son pendant pour les femmes au Vésinet. Ils sont construits l'un et l'autre sur le plan d'un phalanstère, Saint-Maurice de 1855 à 1857, Le Vésinet de 1855 à 1859. Celui du Vésinet est décoré de céramiques de même que la chapelle de l'hôpital de Nîmes.

Appartenant au même milieu fouriériste, Labrousse utilisa largement la céramique à la Bibliothèque impériale, aujourd'hui nationale. Peut-être y fut-il incité par sa collaboration avec Duban, lors de la construction de la bibliothèque de l'École des beaux-arts. Toujours est-il qu'il commanda les tuiles des neuf coupes de la salle de lecture à la Maison Copeland en mars 1864, après que son

1. S. Bellenger et M.-C. Forest : « Le château de Blois abandonné et redécouvert par l'histoire » dans S. Bellenger et F. Hamon : *Félix Duban*. Gallimard, 1996. (E. Le Nail : *Le château de Blois*. Ducher, 1875, 13 pages 60 pl : « Le carrelage (de la chapelle) d'une disposition nouvelle est orné des écussons de France et d'hermine (pl. 9-10) (...) Le carrelage de la salle des États est formé de carreaux de faïence verte et de terre cuite (pl. 9-10) ». Sur la pl. 59-60 sont reproduits les carrelages de la chambre du roi, de celle de la reine et du cabinet de la reine.)

inspecteur, M. Thobois, lui ait remis dessins et modèles à Stoke-on-Trent en janvier. Les tuiles furent livrées, coupoles par coupoles, jusqu'en juin 1865. Prudent, Labrousse demanda et obtint que le ministère commande un quart de coupole en plus de façon à avoir des tuiles de rechange avant que le fabricant ne détruise les moules.

Peu de temps après, en 1869, l'architecte Jules Saulnier, disciple d'Eugène Viollet-le-Duc, suggéra à Émile-Justin Menier qui voulait remplacer le moulin de son usine de Noisiel, de le bâtir en fer et brique. Interrompus par la Guerre de 1870, les travaux ne furent terminés qu'en 1872. Le fer et la brique ne se prêtant pas à des motifs décoratifs en relief, l'architecte joua de la couleur avec des briques vernissées de différentes couleurs et des médaillons de céramique qui reproduisent alternativement le M de Menier et les gousses de cacao. Briques et médaillons furent fournies par les Ets Müller, son fondateur, Émile Müller ayant créé cette usine huit ans plus tôt à Ivry.

De façon plus discrète, Viollet-le-Duc utilisa aussi la céramique pour les carreaux des salles de bains et de la grande cheminée du château d'Eu en 1874 et 1875.

Mais le rôle décisif fut joué, à la génération suivante, par Paul Sédille (1836-1900). Resté longtemps méconnu pour la simple raison qu'il ne reçut jamais de commande publique, Sédille jouit de son vivant d'une réputation particulière, à cause de son talent d'abord, mais aussi du fait qu'il hérita de l'agence de son père, ce qui facilita ses débuts. Ayant terminé ses études à l'École des beaux-arts, il fait le rituel voyage en Italie où il découvre les céramiques de Luca della Robbia et les mosaïques de Florence.

Dès ses premiers travaux, alors qu'il travaille encore dans l'agence de son père, il a le souci d'associer des artistes à l'architecture. Ce goût ne fera que se renforcer après son voyage en Espagne en 1871-1872. Peu après, il rencontre Jules-Paul Loebnitz avec lequel il travaillera jusqu'à sa mort en 1900.

En marge de la profession du fait qu'il n'est pas dans

le circuit « Beaux-Arts-prix de Rome-Institut », mais très respecté, il se fera auprès d'elle le militant de la polychromie par des conférences, des visites, la création d'une fondation pour les industries d'art... Il tentera aussi, souvent avec succès, de faire partager son goût à ceux qui lui confieront des travaux. L'un des plus visibles est la mosaïque, toujours fraîche et lumineuse, qui orne l'arrondi du « Printemps » au coin de la rue du Havre et du boulevard Haussmann (Gian-Domenico Facchina en 1883).

LA MISSION DIEULAFOYE

En 1885, eut lieu un évènement dont le retentissement fut considérable : le retour de Suse de la mission Dieulafoy. Elle avait notamment découvert le site du palais de Darius, roi de Perse (522-486 av. J.-C.),

Marcel Dieulafoy, ingénieur des Ponts & Chaussées, s'était déjà acquis une certaine réputation en dirigeant les travaux de sauvetage après les terribles inondations de Toulouse en 1875. Après des recherches archéologiques en Algérie menées conjointement avec sa femme, il avait demandé au gouvernement de l'envoyer en mission en Iran afin de rechercher les restes de l'art architectural du temps de Darius. Outre sa femme, l'accompagnaient MM. Babin et Houssaye, ingénieur des Ponts & Chaussées et docteur es-sciences naturelles après accord avec le schah de Perse.

Menée en trois campagnes, sa mission rencontra de grandes difficultés auprès de la population qui y voyait à une entreprise sacrilège. Elle se heurta ensuite aux accidents du relief lors du transport, sur 400 km, de ces blocs à dos de mulet et de chameau, enfin aux autorités turques dont dépendait le port de Bassorah. Mais surtout, il avait fallu le flair et la science pour chercher au bon endroit et ne pas se décourager puisque ces frises étaient enfouies sous 4 à 5 m d'argile compact.

Il ramenait 275 caisses qui contenaient des fragments

importants (les lions ailés androcéphales, les griffons, les archers) exposés depuis au musée du Louvre.

Outre l'importance archéologique de la découverte, il y avait la beauté de ces frises et de ces couleurs. « Il est difficile, quand on n'a pas visité la Perse, de se rendre compte de l'effet produit par cette décoration si simple des murs à peu près privés d'ouvertures. Aux rayons du soleil, il se fait entre le bleu des émaux et la tonalité gris-rose des briques un échange de reflets qui modifient à l'infini la valeur et la couleur des ombres portées par les saillies et communiquent aux façades des grands édifices une chaleur et une harmonie de tons auxquelles seuls peuvent prétendre les châles et les tapis d'Orient¹ ».

Parmi les admirateurs de ces frises, il y eut bien sûr Alexandre Bigot à qui fut confié ultérieurement l'analyse chimique des briques de la frise des Archers et la reconstitution de la façon dont elles avaient été fabriquées : « on trouve que le silex ou le quartz constitue plus des quatre cinquièmes du produit, le reste étant surtout de la chaux ; il n'y a pas d'argile. Par conséquent ces briques ne sont pas faites avec des produits argileux, mais avec un mortier de chaux (...) Comme elles ne contiennent pas d'argile, elles ne sont pas gélives et constituent un excellent matériau de construction »².

ART NOUVEAU :

LE MARIAGE DE LA CÉRAMIQUE ET DU BÉTON ARMÉ

Né le 5 novembre 1862 d'un père vigneron à Mer sur les bords de Loire, Alexandre Bigot avait fait de brillantes études au collège de Blois, poursuivies à la Sorbonne tout en donnant des leçons pour gagner sa vie. Il passa d'abord

1. M. Dieulafoy : *L'Art antique de la Perse*, 1884-1885 en 4 vol.

2. A. Bigot : « Les frises du palais de Darius », mémoire lu à l'Académie des Inscriptions et belles lettres en juin 1913, *L'Architecture* 16 août 1913.

une licence de sciences physiques, puis seconda le chimiste minéralogiste Charles Friedel à l'école Alsacienne et devint docteur en 1890.

L'année précédente, il avait eu une révélation devant les céramiques orientales présentées à l'Exposition universelle. Selon son collaborateur René Bouclet, « il se passionne alors pour l'étude de ces œuvres anciennes, chinoises et musulmanes, et des réactions des divers minéraux aux températures élevées. Il devient le conseiller technique de Chaplet et de Carriès. Avec Le Chatelier, il installe dans son laboratoire à l'École des mines, un four à gaz à récupération qui lui permet d'atteindre la température de 1600°, un pyromètre thermoélectrique, un four de potier, et met en train une série d'études sur différentes sortes de pâtes : porcelaines, grès et faïences, et sur les émaux de grand feu. Ses études lui valurent d'appréciables appuis et des prix importants, le prix Nicolas Leblanc et le prix de la Société d'encouragement. »

Mais aux sollicitations universitaires, il préféra construire son premier four industriel dans sa ville natale. L'un des premiers, il adhéra à l'Union syndicale des architectes qu'Anatole de Baudot (1834-1915) venait de fonder en 1890. L'une de ses originalités était d'être ouverte à « tous les artistes, industriels, constructeurs, vérificateurs, élèves et commis d'architecte s'engageant à coopérer. » Parmi les premiers architectes, on trouve les noms de Paul Gout, Émile Vaudremer, Gabriel Ruprich-Robert, Paul Seltersheim, Paul Boeswillwald... Jugé démagogique par la « caste » de la Société centrale, cette ouverture permit à des ingénieurs comme Paul Cottancin, mais aussi à des artistes, comme les ferronniers Émile Robert, Monduit, le verrier Félix Gaudin, les céramistes Alexandre Bigot, Auguste Delaherche, Paul Loebnitz, le mosaïste Auguste Guilbert-Martin de connaître les architectes et de faciliter les collaborations.

L'Union était toutefois dominée par la personnalité de Baudot, disciple de Viollet-le-Duc et réticent, comme beaucoup de ses confrères, à l'utilisation du fer en architecture

du fait que l'on maîtrisait mal les problèmes posés par son oxydation et sa dilatation. Aussi salua-t-il la naissance du ciment armé dans lequel il vit, le premier parmi les architectes, le matériau de l'avenir¹; il joua sans aucun doute un rôle important dans l'élaboration des brevets que Paul Cottancin déposa à partir de 1889 et avec lequel il construisit la plupart de ses bâtiments.

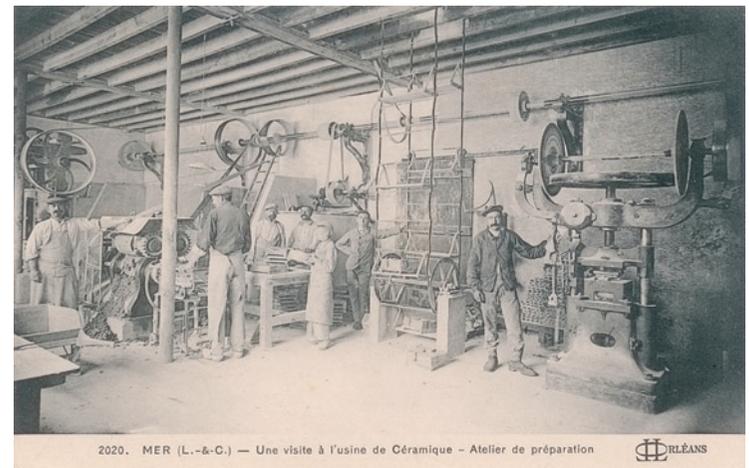
Dès 1892, pour la construction de son hôtel, 1, rue de Pomereu à Paris, il utilise le ciment armé et fait appel au céramiste Auguste Delaherche qui y place des frises au-dessus et au-dessous des fenêtres du premier étage et décore le hall d'entrée. Il renouvelle sa collaboration avec Delaherche quelques années plus tard pour le préau du lycée Victor Hugo, rue de Sévigné. Le chemin qu'il aura ainsi esquissé sera largement suivi par les architectes de l'Art nouveau, qu'il en approuve le travail, s'agissant de Louis Bonnier, Paquet, Lecoœur ou qu'il le juge relever d'une mode à ses yeux néfaste s'agissant d'Hector Guimard ou de Jules Lavirotte.

La cause en est que, théories ou modes mises à part, la céramique comblait deux défauts du ciment armé : son aspect gris et triste, alors jugé inacceptable, et sa porosité qui inquiétait à juste titre les architectes sur la longévité de leurs constructions. La céramique protégeait le ciment, et surtout les armatures, d'une « peau » totalement imperméable. Le premier, Alexandre Bigot comprit le marché qui s'ouvrait et se trouva armé pour y répondre, car, comme l'écrit toujours René Bouclet, « en plus du savant, Bigot était un artiste. Les émaux qu'il employa, tous de sa composition, mats ou brillants, cristallisés ou satinés, présentaient une grande richesse d'aspect et de tonalité. » Dans les dernières années du siècle, il travailla pour Plumet, Guimard, Lavirotte, Ruprich-Robert et participa à la grande porte de l'Exposition universelle de 1900, œuvre de René Binet, dont l'une des

1. Et non le béton armé qu'il entendait réservé aux fondations. Le ciment armé, composé de ciment, de sable et d'eau, était beaucoup plus compact que le béton dans lequel on ajoutait des graviers.



2018. MER (L.-&-C.) — Une visite à l'usine de Céramique - Vue Générale de l'atelier



2020. MER (L.-&-C.) — Une visite à l'usine de Céramique - Atelier de préparation

deux frises, sculptée par Paul Jouve fut moulée en grès flammé par Bigot.

Pendant quelques années, il fut le seul à pouvoir répondre à cette demande un peu particulière des façades en ciment, mais en 1904, deux architectes, Alphonse Gentil et Eugène Bourdet, inspecteurs de Binet à la porte de l'Exposition,

s'associent pour fonder une entreprise de céramique et de mosaïque. Ils réaliseront quelques chefs-d'œuvre, mais moins lyriques, moins délirants que ceux de Bigot.

Beaucoup plus prosaïque, mais couvrant une surface beaucoup plus considérable fut le marché du métro. Objet d'une longue bataille entre la Ville soucieuse de son indépendance et l'État trop lié aux Compagnies de chemin de fer, le métro ne fut mis en chantier qu'à l'approche de l'Exposition universelle de 1900. Il fut déclaré d'utilité publique le 30 mars 1898 et la Ville autorisée à contracter un emprunt de 165 millions le 4 avril. Le 4 octobre commençaient les travaux de la ligne n°1 qui était inaugurée vingt-et-un mois plus tard, le 14 juillet 1900.

Le succès fut immédiat comme le reconnut Frédéric Brunet, président du conseil général : « Votre œuvre a eu en outre un tel succès que ses amateurs ont appris à supporter impunément des maxima de compression auxquels ils n'avaient jamais été soumis ; et s'il n'avait disparu si tôt, Victor Hugo n'eût point manqué d'exalter, parmi les qualités qu'il reconnaissait à l'argile idéale dont est faite le corps humain, cette étonnante plasticité dont l'usage du Métropolitain a amené la révélation »¹.

Pour les céramistes, ce fut « le marché du siècle » que Louis-Charles Boileau commentait ainsi en 1903 : « Les revêtements intérieurs des gares souterraines offrent un certain intérêt. L'effet en est excellent, la tenue et la solidité sont très bonnes. M. Briolet, ingénieur chargé de la section Est me disait qu'on avait d'abord employé pour obtenir le même résultat, un parement de briques de chez É. Muller, briques dont une face est revêtue d'émail blanc. C'était là évidemment l'idéal d'un bon travail. Mais cet idéal était, en pratique, difficile à réaliser. La pose des briques exigeait un soin excessif, devenait très difficile dans les parties plafonnantes ; le tout enfin coûtait fort cher. Les revêtements

1. Discours de F. Brunet lors de la remise de la médaille d'or de la Ville de Paris à F. Bienvenüe, le 26 janvier 1924, in *Fulgence Bienvenüe, réalisateur du métropolitain*. Paris, 1937 (p. 56).

par plaquettes minces à biseaux, simulant des faces de briques ont donné un résultat tout à fait semblable d'aspect, et ce, avec une facilité d'exécution incomparable, à bien meilleur compte. Rien ne prouve jusqu'à présent que ces plaquettes parfaitement collées dans l'enduit de ciment ne constituait pas un ouvrage tout aussi parfait que les briques émaillées même au point de vue de la solidité et de la durée. La plupart des revêtements en plaquettes blanches ont été fournis par M. Boulenger de Choisy-le-Roi »¹.

De fait, on n'a rien trouvé de mieux depuis plus d'un siècle que le métro roule à Paris malgré quelques essais, peu concluants. On ne citera que pour mémoire hélas, les panneaux de lave émaillée dont Guimard avait décoré les bouches des grandes stations de métro (Bastille, Étoile...) qui ont toutes été démolies. Reste pour les nostalgiques, la bouche de métro « Porte Dauphine » (n° pair).

ART DÉCO

Dès les années 1910, l'Art nouveau connut un certain essoufflement, au moins dans son expression la plus exubérante. Le rejet de l'éclectisme, qui avait été à l'origine de sa naissance, était toujours vivace, chez une partie des architectes et du public au moins, mais prenait une forme plus « raisonnée » comme on peut le voir dans la « maison à gradins » que Sauvage et Sarrazin construisent au 26, rue Vavin en 1912, entièrement couverte de carreaux « métro » fournis par Hippolyte Boulenger de Choisy.

Cette évolution est d'ailleurs sensible chez Bigot qui, outre ses grandes façades décoratives, créait des matériaux réfractaires et isolants pour les industries chimiques, thermiques et électriques, depuis le matériel de laboratoire jusqu'aux chambres de chauffe des fours tunnels. Il employait alors cent cinquante ouvriers et ouvrières dans des ateliers

1. L.-Ch. Boileau dans *L'Architecture*, 17 octobre 1903.

qui couvraient 3000 m². Un groupe financier envisagea même de lui confier un centre de production dans une ville moins isolée que Mer, lorsque la Guerre éclata. Celle-ci terminée, il ne travailla plus que pour l'industrie.

La France s'était considérablement appauvrie, ce qui fut tout de suite sensible dans l'architecture. À l'Exposition de 1925, dite des arts décoratifs et industriels modernes, la céramique est absente de l'architecture si l'on excepte la participation de Maurice Dhomme à la porte Saint-Dominique et au porche de l'église du Village français¹.

Seul, Sauvage continue à couvrir ses immeubles de céramique et notamment les ateliers de la rue La Fontaine avec Gentil et Bourdet qui continuent à travailler en province, « L'Huîtrière » à Lille en 1922, la Pharmacie Gros à Clermont-Ferrand en 1924, « La Dépêche » à Toulouse en 1928..., alors que la mosaïque survit en utilisant notamment des éclats de grès. Les premiers apparaissent en façade à la fin des années 1920.

RENAISSANCE DE L'ART SACRÉ

C'est encore l'art sacré qui relance la céramique architecturale. Il ne l'avait pas complètement oublié, comme on peut le voir dans les églises de Saint-Louis de Vincennes et de Sainte-Agnès à Alfortville, mais sans imagination ni grand talent, ainsi que dans quelques autres construites par « Les chantiers du cardinal » dans les années 1930. Mais, comme chacun sait, les voies de Dieu sont impénétrables.

Il y eut d'abord la réalisation de l'église Notre-Dame de toutes grâces à Assy à l'initiative du père Devemy². Persuadé que l'acte de création avait un caractère sacré, il ne se posa pas la question de l'engagement religieux des nombreux

artistes dont il sollicita la collaboration et, parmi eux, de Henri Matisse qui réalisa un saint Dominique, dessiné au trait sur de la céramique blanche. Consacrée en 1950, l'église fut l'objet d'un scandale suscité par les intégristes d'alors, l'évêque d'Annecy et jusqu'au pape Pie XII. Le curé dut en retirer la sculpture de Germaine Richier qui représentait un *Christ supplicié*.

Deux mois plus tard, le 25 juin 1951, on procédait à la bénédiction de la chapelle du Rosaire d'Henri Matisse à Vence. Atteint d'un cancer en 1941, il fut soigné par une jeune infirmière, Monique Bourgeois, qui devint sa confidente et son modèle. En 1946, elle entra dans l'ordre de saint Dominique devenant sœur soignante. C'est elle qui aurait suggéré au peintre de décorer une petite pièce qui servait d'oratoire dans son couvent à Vence. Matisse proposa alors de réaliser une chapelle nouvelle, et c'est ainsi qu'il se lança en 1947, à soixante-dix sept ans, dans la construction de cette chapelle avec l'aide du Frère Rayssiguier.

« Mon but principal était d'équilibrer une surface de lumière et de couleurs avec un mur plein, au dessin noir et blanc¹. » Les verres sont jaune (translucide), bleu et verre transparent ; ils ont été exécutés par Paul Bony, alors que le sol, les murs, le plafond, tout est blanc et uni grâce à la pierre du Gard laissé nu. Seuls, trois tableaux au trait noir ont été peints sur des céramiques blanches, « Saint Dominique », « La Vierge et l'Enfant », et le « Chemin de Croix ». Il fit d'innombrables dessins et, comme il ne pouvait quitter son lit, il imagina, une fois en pleine possession de son dessin, de « dessiner sur des carreaux de tuiles blanches cuits une première fois, puis revêtus d'une préparation spéciale. Je dessinerai dessus, après quoi ils seront cuits à nouveau, de façon à fixer la ligne. » Préparation et cuisson furent l'œuvre de M. Bourillon d'Aubagne.

Dans la lettre qu'il adressa à l'évêque de Nice, Matisse écrivait : « Cette œuvre m'a demandé quatre ans d'un

1. H. Matisse, *Écrits et propos sur l'art*, Paris, Hermann, 1972, ainsi que les autres citations qui suivent.

1. Marcel Valotaire, *La céramique française moderne*, Paris, G. van Oest, 1930.

2. Voir *La mosaïque dans l'architecture à Paris*, www.editions-linteau.com, 2012.

travail exclusif et assidu, et elle est le résultat de toute ma vie active. Je la considère malgré toutes ses imperfections comme mon chef-d'œuvre. »

Dès sa consécration, elle fut fortement contestée : confier la réalisation d'une chapelle à un artiste athée faisait scandale ! Venant juste après celui d'Assy, il fit beaucoup pour la propagation de l'art moderne, dans les églises, Audincourt (1951), Hem (1958), mais aussi dans les bâtiments publics.

LA FIN DU XX^e SIÈCLE

De son côté, Fernand Léger rêvait depuis presque toujours de décorations murales. Il eut du mal à convaincre architectes et maîtres de l'ouvrage, si bien qu'il ne put voir terminer les quelques réalisations qu'il parvint à se faire commander, pour le Gaz de France à Alfortville et l'hôpital de Saint-Lô (1956). Seul, Paul Breton, le patron du Salon des Arts ménagers, lui commanda deux peintures sur fibrociment qui furent réalisées avec son atelier pour le Salon de 1952 .

Mais dans la construction courante, l'heure était à l'économie : la céramique en fit les frais. Le cas de l'immeuble construit par Paul Herbé et Jean Le Couteur au 29 rue Jean-de-Beauvais en 1954 reste exceptionnel. Il est entièrement couvert de dalles de céramique exécutée par Jacques Lenoble qui réalisera également pour eux le baptistère de l'église d'Aulnay en 1962.

Les commandes effectuées au titre du 1% permirent quelques réalisations, mais le décret qui l'institua n'a pas prévu l'entretien ; que survienne un accident, voire une destruction¹, l'œuvre disparaît. Ainsi, une des rares sculptures en céramique réalisées dans la région parisienne, à Sarcelle

1. Quand Alice Saunier-Seïté, ministre aux Universités, fit démolir la faculté de Vincennes et transférer la faculté sur l'IUT de Saint-Denis, les œuvres de Gérard Singer et François Chapuis qui ornaient celui-ci

par Albert Bitran et Madeleine Pastier en 1970, n'a toujours pas été remise en place après les travaux de rénovation du collège Évariste Gallois...

Restent quelques réalisations de la RATP, les sculptures d'Amado – qui ne sont pas à proprement parler de la céramique – les panneaux d'Olivier Debré... et la redécouverte de la durabilité de la céramique par l'Association Inscire qui, sous la houlette de Françoise Schein, écrit en les illustrant les droits fondamentaux.

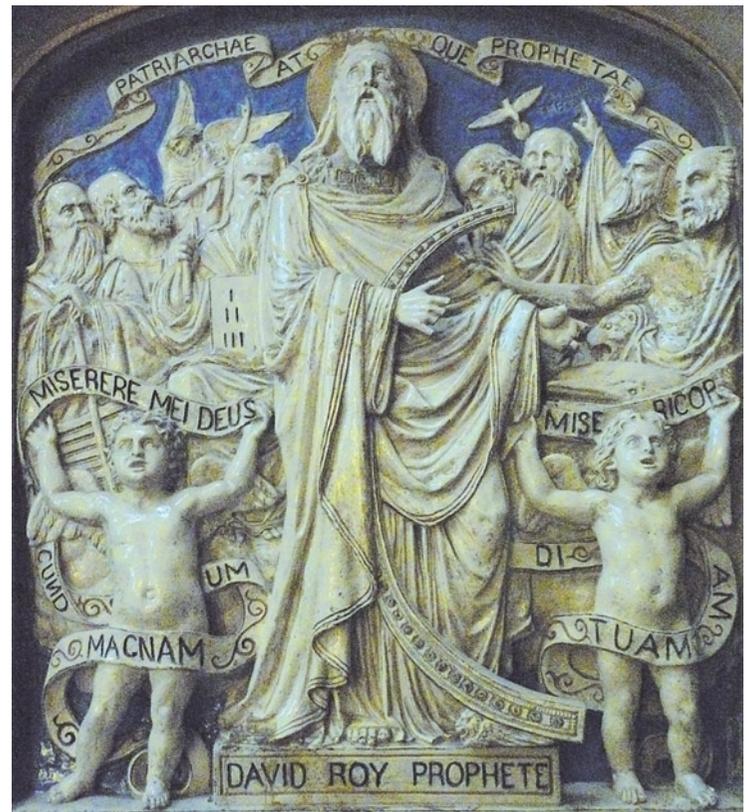
furent purement et simplement détruites. Ce vandalisme ne choqua pas l'Académie des sciences morales et politiques qui la reçut en son sein en 1995.

Bonnes adresses

Paris

Opéra, Palais royal, Halles, Bourse
1^{er}, 2^e

ÉGLISE SAINT-EUSTACHE
2, rue du Jour



Quatre hauts-reliefs en terre cuite émaillée par Joseph Devers : « David roi » et « Sainte Cécile » 1858, « Saint Ambroise » et « Saint Grégoire le grand » 1859. À l'occasion des travaux de restauration dirigés par Victor Baltard de 1846 à 1854.

Ils sont situés de part et d'autre des deux bras de la croix du transept, les premiers au sud, les derniers au nord. Les personnages en terre cuite émaillée blanche se détachent sur le fond en même matière, mais bleue, à la manière de Luca della Robbia. Ils représentent les quatre grandes étapes de l'histoire de la musique religieuse : le roi David (X^e siècle avant notre ère), prophète chantant sur la lire inspiré par les patriarches et les prophètes ; Sainte Cécile (III^e siècle), martyre chantant les louanges de Dieu, accompagnée par une musique céleste ; Saint Ambroise (IV^e siècle), évêque de Milan, faisant chanter les hymnes aux fidèles pour les tenir éveillés (sic) ; Saint Grégoire, dit le grand, (VI^e siècle) dans un chœur d'église avec les chantres établissant un rythme grégorien.

RESTAURANT PHARAMOND

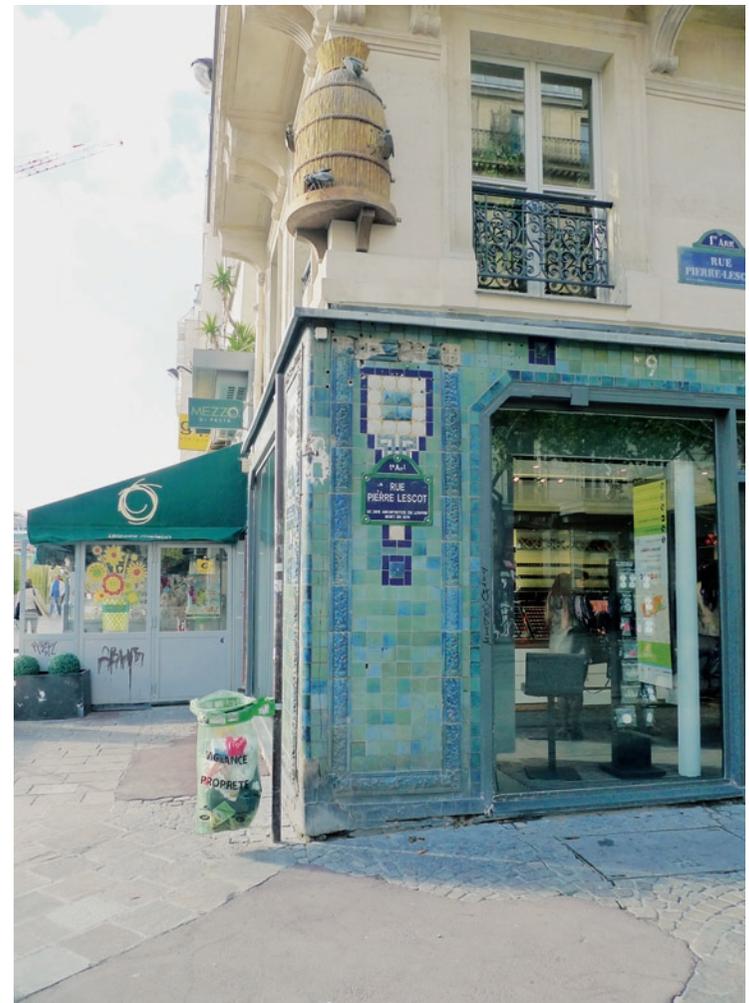
24, rue de la Grande-Truanderie

Les panneaux en carreaux de faïence ont été installés pour l'Exposition de 1900. La salle a été récemment restaurée.

LE BISTROT

15, rue Montmartre

À l'intérieur, trois grands panneaux reproduisant les anciennes halles, probablement l'œuvre de l'une des sociétés de Choisy, Ringuet et fils installateur.



LA RUCHE

9, rue Pierre Lescot, à l'angle de la rue Rambuteau

Insolite, elle témoigne de l'existence d'un commerce de miel, hélas disparu. Des transformations successives n'ont laissé que deux (beaux) panneaux de céramique.

CENTRAL TÉLÉPHONIQUE

55, rue Jean-Jacques-Rousseau et 46, rue du Louvre

Architecte : Jean-Marie Boussard, 1891

Mur de façade en briques émaillées

À LA SAMARITAINE

Rue de la Monnaie

Architecte : Frantz Jourdain, 1906

Frise en mosaïque « Samaritaine » d'Eugène Grasset

Bandeaux sur les poutres de la façade de la rue Baillet d'Alexandre Bigot

À l'origine, les âmes des poutres et des montants de la façade de la rue de la Monnaie étaient décorées de bandeaux en lave émaillée, « inattaquable aux intempéries, supprimant tous joints, peu accessible aux poussières de la rue et aux fumées des maisons. » Semés de guirlandes de fleurs au premier étage, ils portaient les noms de produits en vente « chapeaux », « chasse », « chemises » dans les étages supérieurs, toujours au milieu de guirlandes de fleurs, dessinées par son fils Francis ; le fond était uniment orangé. Ils étaient l'œuvre d'Eugène Gillet. Démontés il y a une cinquantaine d'années, ils ont été remplacés par des panneaux de même dessin et de même couleur.

La frise « Samaritaine » est par contre aussi belle qu'au premier jour, de même que les bandeaux de Bigot qui tentent d'égayer l'étroite rue Baillet.

IMMEUBLE

16, rue du Louvre

Architecte : Frantz Jourdain, 1912

Sous-faces des balcons du deuxième étage, balustres du 5^e, et revêtement de la cour en céramique d'Alexandre Bigot

Cet immeuble a été construit à la demande du patron de la Samaritaine, Ernest Cognacq, probablement pour loger des cadres du magasin. Les boiseries qui cernent les motifs

en céramique de l'entrée, les vitraux de la cage d'escalier témoignent d'une recherche décorative, plus discrète en façade, mais néanmoins présente.

IMMEUBLE

29, rue du Louvre

Architecte : Marcel Ernest Le Tourneau, 1908

Façade en grès émaillé imitation pierre de Gentil & Bourdet

AU PANETIER

10, place des Petits-Pères

Décor de céramique et grand tableau aux oiseaux, probablement de l'une des sociétés de Choisy

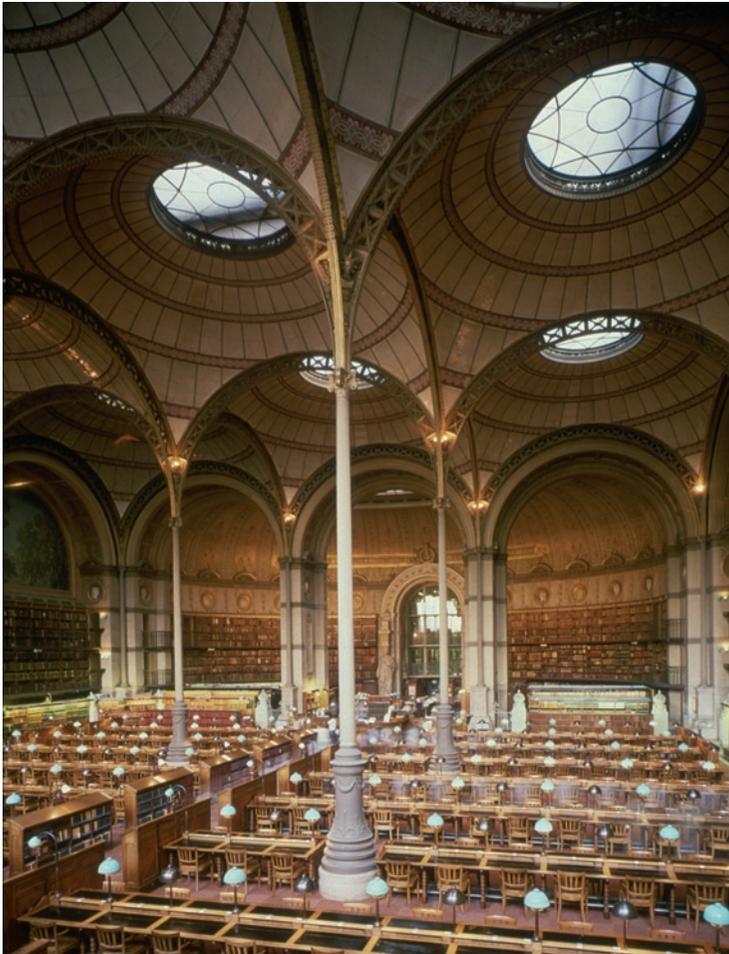
SALLE DE LECTURE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

58, rue de Richelieu

Architecte : Henri Labrousse, 1858-1868

Coupoles en porcelaine blanche, Copeland 1864-1865

Les carreaux de porcelaine blanche qui forment les coupoles de la salle étaient difficiles à exécuter du fait de leur double courbure et de la précision nécessaire à leur bon assemblage ; c'est probablement la raison pour laquelle Labrousse s'adressa à Londres. Bien que la commande, passée sur une lettre à en-tête du ministère de la Maison de l'Empereur, mentionne 2376 carreaux en faïence, il s'agit – d'après Copeland – de porcelaine de teinte ivoire avec une frise brun rouge séparant chaque rangée dans le plan horizontal. Ainsi la lumière du jour passant dans l'oculus est-elle reflétée et intensifiée par les carreaux, au nombre de 264 par coupole, créant une atmosphère tout à fait particulière et très propice à la lecture ; faut-il ajouter que l'électricité ne connaissait pas encore d'usage pratique lorsque la salle fut construite.



Commandés le 8 mars 1864, les carreaux furent livrés en neuf fois, coupole par coupole, jusqu'en juin 1865, Copeland se plaignant des retards de paiement arguant qu'« il n'y a pas de bénéfice pour moi, et que c'est plutôt à cause de l'honneur qui devrait me revenir pour avoir contribué à l'embellissement de votre magnifique et impériale construction qui m'a décidé à entreprendre ce marché. »

Labrouste demanda au ministère de commander en plus les pièces correspondant au quart d'une coupole pour parer aux casses éventuelles, « l'entrepreneur détruisant les moules et modèles qui ont servi et ne doivent plus servir. »

Le coût total des pièces s'éleva à 94 000 F, pose non comprise.

Dans son *Histoire critique de l'invention en architecture*, Louis Auguste Boileau écrivait : « Là, rien qui rappelle l'imitation des formes commandées par l'emploi d'une autre matière (...). Grâce à la munificence des dispensateurs des fonds de l'État, ce bel ensemble de ferronnerie artistique a reçu un complément splendide : l'ossature des coupoles est voûtée en panneaux de faïence émaillée (sic), ornée de délicates bandes d'ornements en couleurs, ce qui constitue des remplissages de voûtes et des peintures inaltérables. »

IMMEUBLE

95, rue Montmartre

Architecte : Sylvain Périssé, 1898-1899

Allèges en briques émaillées

Ingénieur des arts et manufactures, Périssé a démoli le bâtiment qui se trouvait à cet endroit et demandé l'autorisation de construire « en fers apparents avec maçonneries de briques en grès, en partie émaillées. » Et il ajoute : « je n'ai pas l'intention de confier la direction des travaux à un architecte étant moi-même ancien ingénieur constructeur des Travaux publics. »

CRÉDIT LYONNAIS EX-BUREAUX HARDTMUTH

6, rue de Hanovre

Architecte : Adolphe Bocage, 1908

Façade en grès flammé d'Alexandre Bigot

Hardtmuth L&C était une fabrique de crayons à une époque où ils étaient largement utilisés, le stylo à réservoir d'encre étant encore peu répandu. La marque en proposait



toute une gamme, prisée notamment des dessinateurs, ce qui peut expliquer le souci décoratif de cet immeuble. Dans la tradition créée par Palissy, les motifs aquatiques abondent. Dans le hall, par contre ce sont des motifs végétaux, feuilles sur les murs, fleurs au plafond, qui se répètent dans des couleurs variées bien que toujours métallisées : matières et couleurs ne sont pas dans la manière de Bigot.

AU PLANTEUR

10-12, rue des Petits-carreaux
à hauteur du 1^{er} étage

« Honni soit qui mal y pense » bien sûr et on imagine mal Nestlé ou un de ses confrères afficher aussi naïvement ses rapports avec ses producteurs. Merci à M. Crommer de nous rappeler que le café ne pousse pas tout seul.

Bastille, République, Hôtel de ville 3^e, 4^e, 11^e

ÉGLISE SAINTE-ELISABETH

195, rue du Temple

Trois médaillons en lave émaillée sur l'autel de la chapelle de la Vierge par Abel de Pujol réalisés par Joseph Mortelèque, 1830

Ces trois médaillons représentent La Foi, L'Espérance et La Charité dans le style froid et académique de David dont Abel de Pujol avait été l'élève. Ils sont le premier essai de peinture émaillée sur lave (de Volvic) dans un bâtiment public.

MAISON DE RAPPORT

1, rue de Villehardouin

Architecte : Paul Friesé, 1895

D'avantage que la façade, partiellement revêtue de carreaux de céramique jaune (briques émaillées dans mes notes), l'intérêt de cet immeuble vient de ce que, pour la première fois, les murs de la courette sont revêtus de carreaux de céramique blanche pour en améliorer l'éclaircissement.

SUPÉRETTE BEAUBOURG

147, rue Saint-Martin

Il faut un œil attentif pour découvrir « la Laitière » d'Ebel & Cazet derrière les cageots de légumes. À l'intérieur, le plafond et la frise en céramique sont aussi à deviner.

MAISON DE RAPPORT

39, rue Réaumur

Architecte : Germain Salard, 1899

Belle frise en grès flammé d'Alexandre Bigot sous le plafond du vestibule

MAISON DE RAPPORT

3, rue des Gravilliers
 Architecte : Jules Küpfer et Jules Lepeigneux, 1894
 Décor floral en céramique qui pourrait être d'Alexandre Bigot

CASERNE LOUVIERS

4, rue de Schomberg
 Architecte : Joseph Bouvard, 1883
 Briques émaillées au rez-de-chaussée et deuxième étage

Comme au moulin de Noisiel, la brique vernissée est ici visiblement utilisée pour pallier le manque de relief de la façade, auquel conduisait la structure en fer ; la couleur remplace le décor sculpté dont on n'imaginait pas qu'une façade puisse être dépourvue.

BRASSERIE BOFINGER

5, rue de la Bastille
 Architecte : Legay & Mitgen, 1921

Ouverte en 1864, modernisée à la fin du XIX^e siècle pour l'Exposition de 1900, elle fut à nouveau modifiée en 1921. Le panneau en céramique situé au sous-sol est l'œuvre de Lionel Royer, de même que le vitrail de la coupole. Au premier étage, marqueterie de Panzani et peintures de Hansi.

BUREAU DE POSTE

12, rue Castex
 Architecte : Joseph Bukiet, 1933-1936

Les briques rouges alternent avec un enduit de ciment gravillonné et différentes céramiques : petits carrés, plaquettes en bandeau et plaquettes posées d'angle, le tout dans une composition très équilibrée et discrètement colorée.

MAISON À LOYER

58, rue du Roi-de-Sicile
 Architecte : Georges Pradelle, 1925
 Encadrement de porte et cabochons sur les allèges en grès cérame

ÉGLISE SAINT-AMBROISE

71 bis, boulevard Voltaire
 Architecte : Théodore Ballu, 1863-1869.
 Tympan en lave par Joseph Devers : Saint Ambroise au centre, entouré de l'Éloquence et de la Théologie. À l'intérieur, autour du chœur : les douze apôtres

ÉGLISE SAINT-JOSEPH

154, rue Saint-Maur
 Architecte : Théodore Ballu, 1867
 Trois tympan en lave émaillée par François Gillet sur des cartons de Paul Balze, 1874

François Gillet a aussi peint sur lave les douze apôtres de part et d'autre du chœur sur des tympan en demi-cercle.

IMMEUBLE

93-95, rue de Montreuil
 Architecte : Paul Héneux, 1892
 Sous-face du porche en briques émaillées

Les allèges des fenêtres ont un panneau de céramique à deux motifs alternés, mais tous deux portant la mention « Fiat lux », ce qui laisse penser qu'il s'agissait d'une entreprise de matériel électrique d'autant que, dans la cour étaient implantées des habitations ouvrières desservies par des coursives.

**EX-ATELIER JULES-LOEBNITZ**

2 et 4, rue de la Pierre-Levée

Architecte : Paul Sédille

Panneaux en céramique par Jules Loebnitz, d'après les dessins d'Émile Lévy et Lazare Meyer, 1884

Les panneaux illustrant l'architecture, la sculpture et la peinture surmontaient la porte du Pavillon des beaux-arts (construite par le même Sédille) à l'Exposition universelle de 1878. Loebnitz les réutilisa pour servir d'enseigne à son atelier, mais ayant besoin d'un panneau supplémentaire, il ajouta la poterie. Grand prix de Rome en 1854, Lévy avait été l'élève de Picot et de Pujol qui avaient pratiqué la peinture sur lave ; Lazare Meyer était son élève.

IMMEUBLE

3, rue de Mont-Louis

Architecte : Auguste Goris, 1897

Sous-faces des balcons en briques émaillées. Bandeaux au-dessus des fenêtres du premier et du deuxième étage en céramique.

EX-HÔTEL POPULAIRE POUR CÉLIBATAIRES HOMMES

94, rue de Charonne et rue Faidherbe

Architecte : Auguste Labussière et Longerey, 1910

Pour rehausser les matériaux « pauvres » de la construction, pierre meulière et brique, l'architecte a fait largement usage des briques vernissées et de la céramique qui donnent un aspect pimpant aux façades. Construit par Mme Jules Lebaudy, l'immeuble fut converti en hôpital pendant la Guerre de 14, puis racheté par l'Armée du salut qui en fit le Palais de la femme. Il a été racheté récemment par la Ville de Paris qui le transforme en logements sociaux.

EX-MAISON BOULET

22-24, rue Faidherbe

Architecte : Achille Champy, 1925

Murs couverts de carreaux de céramique style Gentil & Bourdet

L'immeuble, qui abritait une menuiserie, a été réhabilité vers 1998 et abrite aujourd'hui des services administratifs. Très largement ouvert par de grandes baies, il est porté par une structure en béton armé toute décorée de mosaïques et de céramique.

Quartier latin, Saint-Germain 5^e, 6^e, 7^e

IMMEUBLE D'HABITATION

29, rue Jean-de-Beauvais

Architecte : Paul Herbé et Jean Le Couteur

Céramiques de Jacques Lenoble, 1954

Le terrain étant exigü, il est construit sur une ossature en béton armé avec des murs en brique, un vide d'air et des panneaux sandwich préfabriqués par Jean Prouvé. Ils sont habillés de carreaux de céramique dont le format, la couleur et la texture donnent à cette façade un caractère particulier. Ils ont été réalisés par Jacques Lenoble qui avait rejoint pendant l'Occupation « le groupe d'Oppède » formé de façon informelle autour de Consuelo, femme de Saint-Exupéry, comprenant des artistes et architectes dont Bernard Zehrfuss, François Stahly, Étienne-Martin, Jean Le Couteur et Jacques Lenoble...

COLLÈGE SAINTE-BARBE

4, rue Valette

Architecte : Ernest Lheureux, 1881-83

Murs des cours anglaises revêtues de céramique blanche. Noms d'anciens élèves sur émaux dans la cour.

« LES BOULANGERS »

Square Scipion

Sculpteur : Alexandre Charpentier

Céramiste : Ets É. Müller. Présenté au Salon en 1889

« Du fumier académique, la personnalité de Charpentier se dégage (...). L'artiste affirme victorieusement ses théories par une suite d'œuvres admirables. Qui ne se rappelle l'extraordinaire bas-relief des *Boulangers* ? Un mur sculpté, comme l'a appelé Rodin. » Ainsi, le saluait Frantz Jourdain en 1895, dans *Les Décorés, ceux qui ne le sont pas*.



D'origine modeste, Charpentier avait trente-trois ans quand il réalisa ce bas-relief, payé par plusieurs années de travaux ingrats. Dans la lignée de Courbet, il a choisi un modèle réaliste qui dérouta la critique du temps ; si l'harmonie des couleurs est bien étudiée, on reste un peu déconcerté par le découpage des carreaux.

MÉDAILLONS EN TERRE CUITE

13, rue Scipion et rue du Fer-à-Moulin

Attribués à Girolamo della Robbia

L'hôtel fut construit vers 1565 pour Scipion Sardini, Toscan venu en France dans le sillage de Catherine de Médicis et enrichi par l'usure que l'on n'appelait pas encore la banque. Il n'est pas sûr qu'il l'ait habité. Dans la cour,



l'étage repose sur une galerie formée de six arcades en plein cintre, surmontées d'un bandeau dans lequel sont insérés les quatre médaillons.

IMMEUBLE

17, rue Thouin
Architecte : Désiré Bessin, 1927

L'encadrement de la porte d'entrée de cet immeuble construit pour le personnel de l'Assistance publique est à remarquer.

IMMEUBLE

5, rue des Lyonnais
Architecte : A. Cluseau, 1904

La façade expressive est faite de pierre meulière, briques et briques vernissées avec des soleils en céramique en sous-face des balcons du cinquième étage.

IMMEUBLE DE L'EX-CHARCUTERIE FACCHETTI

134, rue Mouffetard

Entre les fenêtres du premier étage, quatre panneaux peints sur tôle évoquent des paysages champêtres. Les deux étages supérieurs sont peints en sgraffito dans un camaïeu d'ocre et de brun représentant les animaux utilisés en charcuterie dans un fouillis de branchage. Ils sont l'œuvre d'Adigheri ou Eldi Gueri et datent de 1929.

GALERIE DE PALÉONTOLOGIE DU MUSEUM D'HISTOIRE NATURELLE

Place Valhubert
Architecte : Ferdinand Dutert, 1895
Bandeaux au portail

EXTERNAT SAINT-JACQUES

44, rue Henri-Barbusse
Architecte : Jules Astruc, 1899
Briques émaillées sur les linteaux

SOCIÉTÉ POUR L'INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE

6, rue du Foulard
Architecte : Roch Rozier, 1880
Médaillons de Théodore Deck

La Société pour l'instruction élémentaire fut fondée par Lazare Carnot (1753-1823) pendant la courte période (les Cent jours) où Napoléon I^{er} l'appela au ministère de l'Intérieur. Partant du principe que « l'inégalité la plus forte est celle de l'éducation », il créa les bases de l'enseignement mutuel. Les quinze cents écoles qui furent ainsi créées furent fermées par l'ordonnance royale du 8 août 1824.

Les médaillons qui surmontent le premier étage représentent les portraits des pionniers de cet enseignement : François de La Rochefoucauld. (1747-1827) fondateur de l'École des arts et métiers et de la première école d'enseignement mutuel, Louis Francoeur (1773-1849), professeur de mathématiques, François Jomard (1777-1862), archéologue et géographe, membre de l'expédition d'Égypte et Albert Leroy. Les dates qui suivent leurs noms sont probablement celles de leur action en faveur de la Société ; probablement car les Amis des universités, propriétaires des lieux, ignorent tout de leur bâtiment.

FACULTÉ DES SCIENCES DE JUSSIEU

1, place Jussieu
Architecte : Édouard Albert, 1968-1971
Peinture sur lave de Léon Gischia. 1968-1971

Du naufrage de la Faculté conçue par Albert comme un écran à la création artistique pour apporter une note poétique à la fonctionnalité de cette « usine à cerveaux », ne

restent que les panneaux de Gischia. De part et d'autre de l'entrée principale, ils ont été peints directement par l'artiste sur les panneaux de lave dans le hangar désaffecté d'un marchand de vin, Gischia n'ayant pas confiance dans la transposition agrandie à partir d'une maquette.

MOSQUÉE

Place du Puits-l'Ermité

Architecte : Henri Eustache, 1922-1926

Nombreux furent les architectes qui travaillèrent à ce bâtiment. Le programme fut dressé par M. Tranchant de Lunel, inspecteur des beaux-arts au Maroc et Maurice Mantout, architecte attaché à son service. Il fut mis au point par Henri Eustache, grand prix de Rome, qui mourut en avril 1922, un mois après la pose de la première pierre, puis Charles Heubès, Fournez et Maurice Mantout. La décoration fut réalisée sous la direction de M. Valroff. Tous les matériaux décoratifs, tels que tuiles vertes, faïences et mosaïques, grilles en fer forgé viennent du Maroc. Les faïences à rinceaux du hammam ont été fournies par la Maison Tissier de Nébeul en Tunisie.

Avec sa générosité habituelle, l'État français contribua au financement pour 500 000 F, les souscriptions publiques fournissant 2 500 000 F en Algérie, 2 400 000 F au Maroc et 700 000 F en Tunisie.

MAISON DE GARDE

Jardins du Luxembourg, rue d'Assas

Architecte : Gabriel Davioud. 1867

Selon Frantz Jourdain, Davioud aurait été le premier à avoir osé décorer une façade d'une frise en faïence. Il est vrai qu'il s'agissait d'un pavillon dans un jardin public où le pittoresque était toléré. N'empêche : c'est un premier pas et les poissons bleus sont d'un bel éclat sur fond de briques rouges.

IMMEUBLE HENNEBIQUE

1, rue Danton

Architecte : Édouard Arnaud, 1900

Grès d'Alexandre Bigot

L'immeuble a été construit par la Société d'études du ciment armé Hennebique pour abriter ses bureaux et sa famille sur un terrain si étroit qu'il était réputé inconstructible. Dans l'esprit de François Hennebique, c'était évidemment une publicité pour le ciment armé dont il était l'ardent propagateur. Arnaud avait « proposé de ne laisser apparentes que les nervures nécessaires à la construction en indiquant ainsi le procédé, puis de décorer tous les fonds en revêtements céramiques ou mosaïques dans des tons atténués et s'harmonisant avec les nervures. Il lui fut objecté que l'on voulait faire la réclame du béton et non de tel ou tel autre matériau. » Restent néanmoins quelques panneaux...

ÉCOLE NATIONALE DES BEAUX-ARTS

14, rue Bonaparte

Cour d'entrée : Auguste, François I^{er}, Léon X, Périclès, médaillons peints par Alphonse Périn, Victor Orsel et Louis Etex et réalisés par François Gillet ou par Hachette, 1835

« L'Éternel bénissant le monde » par François Gillet (carton : Paul Balze) 1863

« Le Triomphe de Galatée » dans la cour du Mûrier par François Gillet (carton : Raymond et Paul Balze) 1863

Il faut se replacer à cette époque où l'art s'enseigne essentiellement par la copie : « Des copies, même d'après Raphaël, appliquées sur les murs, nous paraîtront toujours préférables aux plus plates peintures de nos décorateurs timorés (...). Une louable initiative vient d'être prise en ce sens par l'administration de l'Ecole. On connaît la copie de *Galatée* de Raphaël exécutée sur carreaux émaillés. Le procédé nouveau de M. Paul Balze (sic) n'a reçu du



public et de la critique qu'un accueil assez froid. On se demandait si la différence de cuisson des carreaux et la difficulté d'assembler les joints n'opposaient pas à ce genre de décoration des obstacles insurmontables ; craintes très légitimes, alors que l'œuvre de M. Paul Balze se montrait à vue de nez comme son *Ezéchiel*, au milieu d'une exposition de tableaux.

Aujourd'hui, la *Galatée*, plaquée contre un des murs extérieurs de l'École, à une hauteur suffisante, fait tomber toutes les objections. Non seulement les joints ne s'aperçoivent pas, non seulement les différences de tons disparaissent, mais l'œuvre entière prend un éclat, une harmonie, une puissance de vie à la fois admirable et charmante. Quand (...), à travers les arbres feuillés par le printemps, on aperçoit cette peinture de volupté sévère dominant les verts gazons et la fontaine au doux murmure, on se croit transporté en quelque jardin enchanté, loin de la plus bruyante des villes¹. »

1. Léon Lagrange, *La Gazette des beaux-arts*, mai 1865.

ÉCOLE

3 et 5, rue Madame

Architecte : Jean-Henri Errard, 1886

Les allèges du second étage sont constituées de briques émaillées et de pièces de céramique fournies par Louis et Achille Parvillée

IMMEUBLE

36, rue Saint-Sulpice

Architecte : Émile Parcq, 1897

Bizarerie du découpage parcellaire parisien, cette façade étroite est celle d'un passage d'une douzaine de mètres de longueur. Il ouvre sur une cour carrée de 10 m de côté, bordée d'appartements de deux à trois pièces. Les pièces au-dessus du passage abritaient probablement des ateliers. La saillie de la façade n'était pas prévue, non plus que son décor en céramique, mais fut autorisée.

IMMEUBLE

3, rue Littré

Architecte : Félix Narjoux, 1887

(à vérifier : linteaux doublés en briques et briques émaillées)

ORIEL

95, rue de Vaugirard

Architecte : Ferdinand Glaize, 1891

Récemment autorisé, l'oriel ou bow-window, était bien perçu des propriétaires dont les appartements étaient mieux éclairés... et agrandis, mais pas toujours du public, choqué par l'intrusion de ces carcasses métalliques sur le domaine public. L'astuce de l'architecte a consisté à transformer la structure métallique polygonale en un demi-cercle d'éléments céramiques, assemblés par tenons et mortaises,



rainures et languettes, d'un vert olive séduisant. Et pour dissimuler la poutre de soutien, il l'a agrémenté comme un cul-de-lampe, lui-même en partie caché derrière une marquise.

IMMEUBLE

7, rue Guénégaud

Architecte : Eugène Morel, 1902. Hall d'entrée décoré avec des chardons par Ebel, céramiste

BRASSERIE LIPP

151, boulevard Saint-Germain

Fondée après 1870 par un Alsacien du nom de Lippman, elle portait le nom de « Brasserie des bords du Rhin ». Il la débaptisa et francisa son nom en août 1914.

Les panneaux en céramique de la première salle furent réalisés par les Ets Fargue & Hardelay sur un carton de Victorien Clair-Guyot, vraisemblablement en prévision de l'Exposition de 1900, comme dans beaucoup de brasseries parisiennes. Dans *Le piéton de Paris*, publié en 1932, Léon-Paul Fargue écrivait : « Il y a quelque trente ans, je suis entré pour la première fois chez Lipp, brasserie peu connue encore et que mon oncle et mon père, ingénieurs spécialisés, venaient de décorer de céramiques et de mosaïques. À cette époque, tous les céramistes faisaient à peu près la même chose. Style manufacture de Sèvres (sic), Deck ou Sarreguemines. On ne se distinguait entre artisans (re-sic) que par la fabrication, les procédés d'émaillage ou de cuisson, la glaçure plus ou moins parfaite. »

Achetée par Marcellin Cazes en 1920, elle fut agrandie en profondeur et en étage en 1925 sur les plans de Léon Madeline avec des panneaux de mosaïque encadrés des mêmes carreaux de faïence qui encadrent les tableaux de la première salle.

PANNEAU PRÉVU POUR L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

Square Félix-Desruelles

près de l'église St-Germain-des-Prés

Architecte : Charles Risler. Sculpteur : Jean Coutant

Réalisation de la Manufacture nationale de Sèvres

La Manufacture avait prévu de réaliser un pavillon, mais seule, la travée de la façade principale fut exécutée ; peut-être préféra-t-elle obtenir la commande de la frise du Grand Palais* ? Là comme ici, la composition n'est pas à la hauteur de la technique.

TATI, EX-FÉLIX POTIN

140, rue de Rennes
Architecte : Paul Auscher, 1904

Entièrement construit en béton armé système Hennebique, sauf le parement des façades en pierre. La couverture des combles autour des murs deux cours et les cours mêmes sont entièrement revêtues de céramique blanche pour « faire pénétrer l'air et la lumière au cœur de l'immeuble. »

MAISON À GRADINS, SPORTIVE

26, rue Vavin
Architecte : Charles Sarrazin et Henri Sauvage, 1911-1912
Carrelage : H. Boulenger & Cie

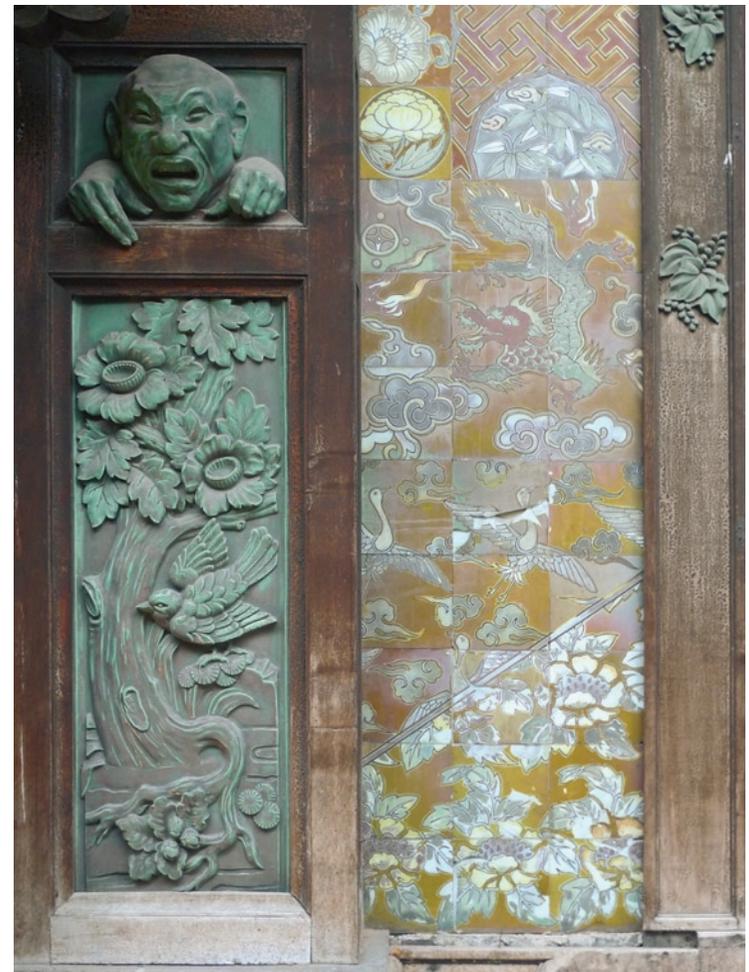
En prolongeant chaque appartement d'une terrasse, le but était de leur assurer un meilleur ensoleillement ainsi qu'à la rue. En revêtant le béton d'un carrelage blanc, il était aussi de renvoyer la lumière sur la rue et d'assurer la protection du béton.

IMMEUBLE

67, boulevard Raspail
Architecte : Léon Tissier, 1913
Éléments et carreaux de grès émaillé dans le couronnement.

IMMEUBLE

71, boulevard Raspail
Architecte : Paul et Charles Wallon, 1909
Briques émaillées sur les frontons



CINÉMA « LA PAGODE »

57 bis, rue de Babylone
Architecte : Alexandre Marcel, 1896
Panneaux et sculptures en grès émaillé de Müller

À l'origine, c'était une salle des fêtes construite pour l'un des trois gérants du Bon Marché, Émile Morin, qui habitait

alors l'hôtel du 57. Le Japon était à la mode et l'homme d'affaires voulait sans doute ainsi renouer avec la tradition des « folies » du XVIII^e siècle. Exposé au Salon des artistes français de 1897, le dessin de Marcel obtint la médaille d'honneur. « C'est Tokyo au possible » écrivait Rivoalen, qui regrettait que « le public pouvant payer de l'Art nouveau et français, s'applique à vouloir du pastiche ou de l'exotique ». Elle fut transformée en cinéma en 1931, puis dédoublée en deux salles en 1974.

Tout a été dessiné par Alexandre Marcel, avec la collaboration de Cavallé-Col et Denis pour la décoration. La même équipe réalisa cinq ans plus tard la pagode et la maison de thé dans le parc de Laeken à Bruxelles pour le roi Léopold II.

IMMEUBLE

151, rue de Grenelle
Architecte : Jules Lavirotte, 1898

Le mur sur cour est un bel exercice de décoration en briques de différentes couleurs, ordinaires et émaillées, avec oriels métalliques.

IMMEUBLE

3, square Rapp
Architecte : Jules Lavirotte, 1899-1900

Construit en béton armé selon le système Cottancin décoré de quelques tuiles en grès flammé d'Alexandre Bigot. C'était un exercice un peu particulier : la propriétaire, Madame la comtesse de... se réservait le rez-de-chaussée et le premier étage avec une entrée séparée de l'immeuble. L'architecte, qui n'était que locataire, se réservait le quatrième avec agence au cinquième et accès à la terrasse. Comme l'a noté Louis-Charles Boileau, « il y a un brin d'esprit gothique dans l'accumulation voulue des arrangements pittoresques et une assez forte dose du génie de la première Renaissance

à son apogée... », mais ce fut le début d'une collaboration fructueuse avec Bigot.

IMMEUBLE

29, avenue Rapp
Architecte : Jules Lavirotte, 1899-1901
Façade en grès flammé d'Alexandre Bigot

On peut presque dire que cet immeuble est construit en grès flammé. Le matériau fait en effet partie intégrante du mur de façade pour un immeuble que Bigot, qui en était le propriétaire, voulait démonstratif. Il sera d'ailleurs primé au concours des façades de la Ville de Paris de 1901, bien que le jury ait jugé qu'il y avait « plutôt abus ».

Les linteaux des baies du rez-de-chaussée sont en grès « remplis de béton de ciment mêlé à des débris de briques qui, une fois pris et solidifié, n'a plus fait qu'un avec les pièces. »

L'entourage de la grande porte, sculpté dans la terre à grès par Larrivé, a été cuit directement sans passer par les opérations de moulage, selon Bigot lui-même. Plaqué sur la pierre, il y est fixé par des goujons, procédé que Lavirotte n'accepta qu'avec réticence et parce que la pièce avait peu de contraintes à subir.

Pour le reste, le grès devient vraiment le mur lui-même. Il est en effet constitué d'une cloison en briques armées de 8x11x22 cm dont certaines sont placées perpendiculairement à la façade. Les pièces de grès, d'environ 6 cm d'épaisseur, ont toutes un rebord – comme un couvercle de boîte. Les rebords, comme les briques, sont percés de trous dans lesquels passent des fils de fer attachés aux planchers de chaque étage, et le tout est « bourré de ciment en montant, ce qui fait que l'on a un mur en briques armées et grès d'environ 27 cm d'épaisseur. » Pour le conforter et améliorer l'isolation, une deuxième cloison en briques armées de 6 cm de largeur a été montée après un vide de 15 cm.



Cette technique de construction en briques creuses liées par une armature en fer et du ciment avait été inventée par Paul Cottancin.

IMMEUBLE

16 et 16 bis, avenue Élisée-Reclus

Architecte : A. Barret, v. 1908

Céramique de Gentil & Bourdet

Construit par le chef des services d'architecture de la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest pour Tavernier, ingénieur en chef de la Compagnie du métropolitain, l'immeuble est conçu pour abriter un hôtel particulier dans les trois premiers niveaux et des appartements locatifs au-dessus. La façade sur rue est traditionnelle alors que celle donnant sur le Champ de mars est plus mouvementée et ornée de points colorés en grès de Gentil & Bourdet.

IMMEUBLE

21-21 bis, rue Pierre-Leroux

Architecte : Paul Lahire, 1908

Façade en grès flammé d'Alexandre Bigot

« Comme exemple de combinaison ingénieuse, nous signalerons celle à laquelle a recouru M. Lahire pour le revêtement d'une maison de rapport qu'il vient de construire rue Pierre Leroux. Sur les carreaux de revêtement, sont tracés des cercles formant à l'assemblage une série de rosaces. Les angles sont teintés en gris vert afin d'empêcher l'œil de distinguer autour de la masse claire des rosaces les points de raccordement¹. » Ce dessin que Saulnier attribue à M. Lahire a été repris dans des couleurs légèrement différentes par Bigot pour les ateliers d'artiste de la rue Campagne première.

1. Ch. Saulnier, *L'Architecture*, décembre 1908.

UNESCO

1, place Fontenoy

Architecte Marcel Breuer, Pier-Luigi Nervi, Bernard Zehruss,
1955-1958*Le mur du soleil et de la lune* de Joan Miro et Joan Llorens
Artigas, 1957

Miro et Artigas avaient suivi la même formation à Barcelone, au cercle Sant Lluch, puis à l'école de Francesco Gali. Ils travaillèrent ensemble à plusieurs reprises, et avec Joan Gardy, le fils d'Artigas. Miro a raconté comment il travaillait directement sur les carreaux de céramique par Joan Gardy, non sans avoir auparavant, dessiné des maquettes, plus pour « se mettre en forme » que pour se tracer une forme à suivre. Une fois le dessin tracé, « j'indique les couleurs avec de petits échantillons que j'étale par terre, parce que, en céramique, on ne voit pas les couleurs : le noir est un peu marron, le vert est paille... »

L'eau, mosaïque 9,60x2,40 m en pâte de verre et pierres naturelles au rez-de-chaussée du troisième bâtiment, côté jardin japonais. Mosaïque de Jean Bazaine et Maximilien Herzele, 1959.

« J'ai choisi comme thème – disait Bazaine pendant le chantier – un rythme d'eau qui s'accorde avec la surface assez longue et étroite que j'ai à remplir et avec le jardin japonais dont la mosaïque est le fond. Quant à sa lumière générale, elle s'accordera, je l'espère, avec la lumière, le ciel de Paris... Je compte employé des émaux et de s pierres mélangées (correspondant aux parties plus ou moins mates ou brillantes) d'assez petites dimensions, et garder bien entendu suffisamment d'inégalités de taille et de pose pour que la surface reste vivante. »

Champs-Élysées, Saint-Lazare
8^e**STATION DE MÉTRO « CONCORDE »**

Ligne 12

Plasticienne : Françoise Schein

Carrelage : Ets Carré, 1988-1991

Pour le bicentenaire de la Révolution, la plasticienne qui est aussi architecte a rappelé la Déclaration des droits de l'homme en 44 000 carreaux blanc et bleu de 15 cm sur 15 cm. Chaque article est inscrit sur une surface carrée sans ponctuation ni espaces dans le but de provoquer la surprise et de susciter la curiosité : de l'amas de lettres, l'œil décèle un mot puis une phrase. L'auteur espère ainsi « obliger à une sorte de réapprentissage de la lecture » et à redécouvrir ainsi le texte, voire à le réinterpréter.

Ce fut pour l'artiste le début de la construction d'un réseau international dédié aux droits humains qu'elle a développé ensuite avec de nombreux partenaires privés, institutionnels et de la société civile.

CHALET DE NÉCESSITÉ

Place de la Madeleine, en sous-sol à l'angle du boulevard de la Madeleine

Architecte inconnu, 1905. Fermé au public

La Société des lavatoires souterrains, concessionnaire de la Ville de Paris – annonçait : « il s'agit là – de la première installation de ce genre à Paris et qu'elle ne sera pas la seule. Du côté des hommes, on trouve en bas de l'escalier un lavabo à eau chaude et froide, ainsi qu'un compartiment pour cireurs. Au milieu, vingt-deux stalles d'urinoir en grès porcelaine à chasse automatique ; enfin, de chaque côté, des water-closets de classes différentes : un gratuit, six à 10 ct, trois à 15 ct et trois à 20 ct, ceux-ci avec glace et toilette à eau chaude (...). Les revêtements sont en briques

émaillées blanches, le carrelage en grès, les boiseries en acajou, les pièces métalliques en cuivre nickelé. »

ÉGLISE SAINT-AUGUSTIN

46, boulevard Malesherbes

Architecte : Victor Baltard, 1860-1868

Trois médaillons représentant les vertus théologiques en lave par François Gillet (carton : Paul Balze), 1862

HÔTEL PARTICULIER

28, boulevard Malesherbes

Architecte Paul Sédille, 1872

Panneau céramique de Loebnitz dans la cour

L'hôtel a été construit pour l'architecte, sa famille et son agence, peu après qu'il ait construit le premier magasin du Printemps. Dans la cour, il a fait poser un panneau, probablement récupéré d'une Exposition universelle, célébrant les architectes Pierre de Montereau, Philibert de l'Orme et Jean Goujon.

GRAND PALAIS

Avenue Winston-Churchill

Architectes : Charles Girault, Henri Deglane, Louis Louvet et Albert Thomas, 1896-1900

Comme il est écrit sur le fronton de l'avenue Franklin-D.-Roosevelt : « Ce Monument a été consacré par la République à la Gloire de l'Art français ». C'est le chef-d'œuvre de l'art officiel réalisé par des dizaines de grands prix de Rome.

La frise sur la façade de l'avenue Winston-Churchill est en mosaïque (voir mon livre « La mosaïque à Paris » sur le même site).

Celle sur la façade de l'avenue Franklin-D.-Roosevelt (architecte : Albert Thomas) reproduit deux longs défilés de 80 m au total sur 4 m de hauteur convergents vers la porte d'entrée. La composition a été confiée à Joseph Blanc

(1846-1904) grand prix de Rome en 1867, sur le thème de l'histoire de l'Art avec un grand A. Pour être plus proche du modèle babylonien, l'architecte, voulut la frise en relief ; ceux-ci furent modelés par trois jeunes sculpteurs, Sicard, Fagel et Barialis à partir du dessin de Blanc.

Si l'on en croit Victor Champier, directeur de la *Revue des arts décoratifs*, c'est le directeur des travaux d'art de la maison Émile Muller qui en souffla l'idée à Girault en 1897. Les pourparlers étaient assez avancés, lorsque la Manufacture nationale de Sèvres l'apprit et obtint la commande.

Outre l'académisme du dessin, on peut regretter la coupe des blocs de grès divisés en cubes réguliers sans tenir compte du dessin de la frise et la coloration trop fade de l'ensemble.

GARE DE MÉTRO CHAMPS-ÉLYSÉES-CLÉMENCEAU

Salle d'accès et billetterie

Céramiques de Manuel Cargaleiro, 1995

L'artiste dit lui-même : « J'ai commencé ma vie d'artiste comme céramiste et je suis céramiste même quand je fais de la peinture à l'huile. Je n'imagine pas l'une sans l'autre. Mes deux pratiques s'influencent évidemment. Je ne peux pas oublier toutes mes connaissances sur l'histoire de la céramique ou sur la décoration murale quand je peins, ni ma culture picturale quand je crée en céramique. Tout est très lié, c'est ce qui constitue ma spécificité. Je ne copie pas mes tableaux sur les carreaux : je peins directement sur la céramique sans dessin préalable, comme sur la toile. »

CÉRAMIC-HÔTEL

34, avenue de Wagram

Architecte : Jules Lavirotte, 1904

Construit en béton armé système Cottancin

Mur de façade en grès flammé d'Alexandre Bigot avec le sculpteur Camille Alaphilippe



La propriétaire souhaitait construire un immeuble de rapport, mais le permis de construire fut refusé, peut-être à la suite de problèmes de partage de courettes, le terrain étant trois fois plus profond que large. Toujours est-il que – peut-être sur le conseil de Lavirotte – elle décida d'y faire un hôtel, ce qui permit à Alaphilippe et Bigot de faire une façade remarquable au sens propre, convenant bien à sa destination commerciale.

Valentine Tessier y habita.

FERMETTE MARBEUF

5, rue Marbeuf

Panneau céramique de Jules Wielhorski, 1898

En 1898, le propriétaire de l'hôtel Langham, situé sur la rue du Boccador, fit aménager par l'architecte Émile Hurtré une salle de restaurant dans la cour de l'hôtel. La couverture vitrée était soutenue par des colonnes en fonte et l'entrecolonnement était garni de panneaux de céramique, les plus étroits représentant des flamants, bec en l'air, les

plus larges des paons, mais l'ensemble évoquait l'eau et la verdure. Face à face, « le Printemps » était figuré par une jeune femme souriante et pleine de vie laissant tomber une pluie de violettes et « l'Automne » par une grêle et pauvre silhouette courbée vers la terre. Seul, « le Printemps » a survécu...

IMMEUBLE

12, rue Pelouze

Architecte : Paul Vasseur, 1901

Céramiste : Alexandre Bigot

L'immeuble ne dépare pas l'aspect des immeubles de rapport de cette époque, à l'exception du hall d'entrée, magnifiquement décoré par Alexandre Bigot, visible au travers d'une porte vitrée.

Opéra, Gares du Nord et de l'Est 9^e, 10^e

CRÉMERIE

13, rue Rougemont
Céramique d'Ebel & Cazet

C'est aujourd'hui une épicerie, mais un bandeau horizontal « Beurre-Cœufs-Fromages » trône toujours au-dessus de la boutique ornée d'une laitière grandeur nature.

CHEZ JONATHAN

28, rue du Faubourg-Montmartre
Décor en céramique des Faïenceries de Sarreguemines

Le commerce qui s'est implanté là masque la plus grande partie du décor d'origine inspiré de la population marine à l'enseigne « Aux cinq poissons ».

HÔTEL JOLLIVET

11, cité Malesherbes
Architecte : Anatole Jal, 1856-1858
Peintures sur lave émaillée de François Gillet sur des cartons de Jules Jollivet



Jules Jollivet, pour qui fut construit l'hôtel, écrivait dans *La revue générale de l'architecture et des travaux publics* de 1858 : « Pour les laves, je me suis adressé à M. Hachette, 216, faubourg Saint-Denis, qui me le a livrées taillées et émaillées ; j'ai confié à M. Gillet mes dessins coloriés qu'il a peints sur les laves ; j'ai fourni à M. Garnaud les modèles des reliefs qu'il a estampés et qu'il a livrés en terre cuite à MM. Hachette et Gillet, qui, d'un commun accord, les ont émaillés, coloriés et vitrifiés. M. Hachette a fixé les laves en place et M. Garnaud les terres cuites. »

ÉGLISE DE LA TRINITÉ

Place d'Estienne-d'Orves
Architecte : Théodore Ballu, 1861-1867
Trois tympans sur le thème de la Trinité en lave par François Gillet (carton : Paul Balze) 1868

ÉCOLE

Angle rues Milton et de la Tour-d'Auvergne
Architecte : Alfred Leroux, v. 1890

« Au coin de l'étrange rue Milton et de la rue de la Tour-d'Auvergne, une école me rappelle un peu mon collègue de ce temps-là, écrit Jacques Réda, dans *Le Citadin*. Mais



ce qu'elle a d'extraordinaire, ce sont les vingt-cinq lettres de l'alphabet qui la décorent, dans des cartouches de céramique où figurent autant de fleurs (je n'en reconnais avec certitude aucune). La lettre manquante est le W. On l'a puni de son équivoque. » Qui peut-être sûr ? Mais le R semble bien entouré de roses, le M de marguerites, le T de tulipes... Mais sont-ce vraiment des zinnias qui accompagnent le Z ? Et est-ce Luglien Morel, professeur à l'école des Arts décoratifs, qui dessina ces fleurs ?

IMMEUBLE

21, avenue Trudaine
Architecte : Charles A. Gautier, 1903

Bandeaux de céramique sur les linteaux des fenêtres des oriels et les sous-faces de leurs débords.

GALERIES LAFAYETTE

21, rue de la Chaussée-d'Antin
Architecte : Ferdinand Chanut, 1911-1912
Toiture en céramique de Gentil & Bourdet, 1911-1912

Les façades sur le boulevard Haussmann ayant été conservées, celle sur la Chaussée d'Antin fut la seule sur laquelle Chanut put exercer son talent de décorateur. Son dessin s'inspire de l'Art nouveau avec des rappels proche-orientaux, sans doute à l'instigation du patron des Galeries, Théophile Bader, dont le modèle de magasin était le bazar oriental.

EX-SOCIÉTÉ PARISIENNE D'AIR COMPRIMÉ

3, rue de Liège
Architecte : Paul Marozeau, 1926

Les balustres des balcons du premier étage sont ornées de carreaux de céramique et de mosaïque ainsi que les allèges du deuxième et la sous-face des balcons du cinquième.

THÉÂTRE MOGADOR

25, rue de Mogador
Architecte : Bertie Crewe et Édouard Niermans, 1919

La demande de permis de construire fut déposée en 1913 par Alfred Butt, impresario britannique, mais les services de sécurité furent réticents. Il engagea alors Bertie Crewe qui avait une soixantaine de salles de spectacle à son actif et choisit Édouard Niermans comme architecte d'opération. Survint la guerre ; le projet fut mis en sommeil, mais les travaux reprurent à la fin de 1915. Le projet, toujours non conforme, se faufila et la salle ouvrit le 21 avril 1919 sous le nom de Palace théâtre. La façade est recouverte de grès cérame comme il était fréquent en Angleterre.

IMMEUBLE

18, rue Mogador
Architecte : Ch. des Anges, 1898

Deux soleils en céramique ornent la façade au deuxième étage

ÉGLISE SAINT-LAURENT

68 bis, boulevard de Strasbourg
Architecte : Simon Constant-Dufeux, 1867
Tympan en lave par François Gillet sur un dessin de Paul Balze, 1870

La ligne droite et l'alignement étaient la règle de l'urbanisme du Second Empire. Il était donc impensable d'infléchir la ligne du nouveau boulevard de Strasbourg non plus que de laisser l'église en retrait. Pour combler le vide, Constant-Dufeux fut chargé de prolonger la nef d'une travée et demie, remplaçant la façade datant de 1621 par une façade de style gothique flamboyant. Comme l'écrivait gentiment son confrère Paul Sédille : « Il devait se raccorder avec des constructions moyen âge dont le style lui était peu familier. Il fit cependant là une œuvre charmante et

personnelle, en harmonie avec le vieil édifice. Il décora cette façade de peintures sur lave et l'orna de dorures d'un bon effet¹. »

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES EAUX MINÉRALES

SOURCE VALS PERLE

30, rue de Londres

Architecte : H. Baranton, v. 1920

Façade en carreaux émaillés de Ch. Fourmaintraux & Delassus de Desvres

La Société des Eaux de Vals-les-Bains (Ardèche) a voulu illustrer sa profession par une couleur rappelant celle des étendues d'eau et la cadrer par deux colonnes sans lesquelles montent et descendent les bulles.

THÉÂTRE ANTOINE

14, boulevard de Strasbourg

Architecte : Marcel Deslignières, 1880-1881

Mosaïques de G.-D. Facchina

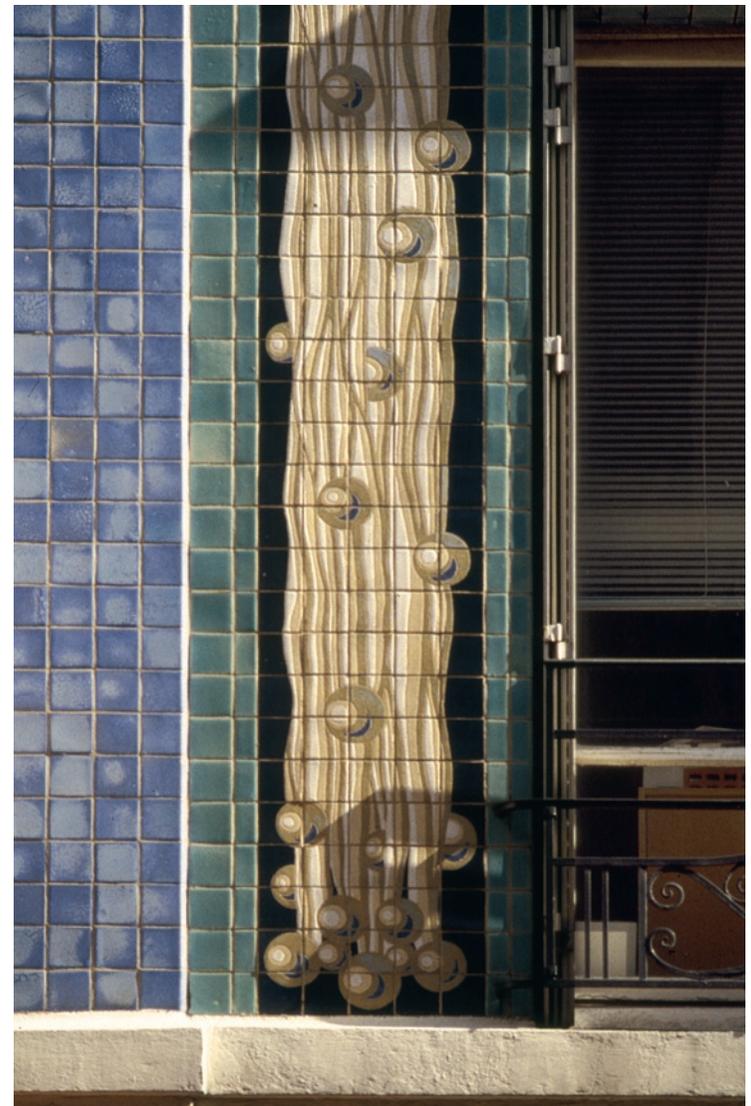
Faïences de Jules-Paul Loebnitz

Terre cuite d'Emile Müller

Carrelage et balustrade d'H. Boulenger & Cie

La Comédie parisienne fut ouverte en avril 1881 à l'emplacement d'un théâtre des Menus plaisirs. Antoine en devint le directeur en 1890. Deslignières, qui avait été l'architecte du pavillon de l'Union céramique à l'Exposition universelle de 1878, en fit une sorte de manifeste de la polychromie, avec des moyens et pour une salle qui ne pouvait se comparer à l'Opéra. Malgré de nombreuses transformations, dont certaines peu de temps après l'ouverture puisqu'il estimait en 1900 que « son » théâtre avait été « éreinté », il reste un manifeste joyeux de ce que peut la couleur.

1. P. Sédille, « Étude sur la renaissance de la polychromie monumentale » *L'Architecture*, 28.1.1888.



SNCF

Ex-Cie des chemins de fer de l'Est
144, rue du faubourg-Saint-Denis
Architecte : Adrien Gouny, 1887-1888
Allèges en terre cuite

ANCIENNE FAÏENCERIE DE CHOISY-LE-ROI

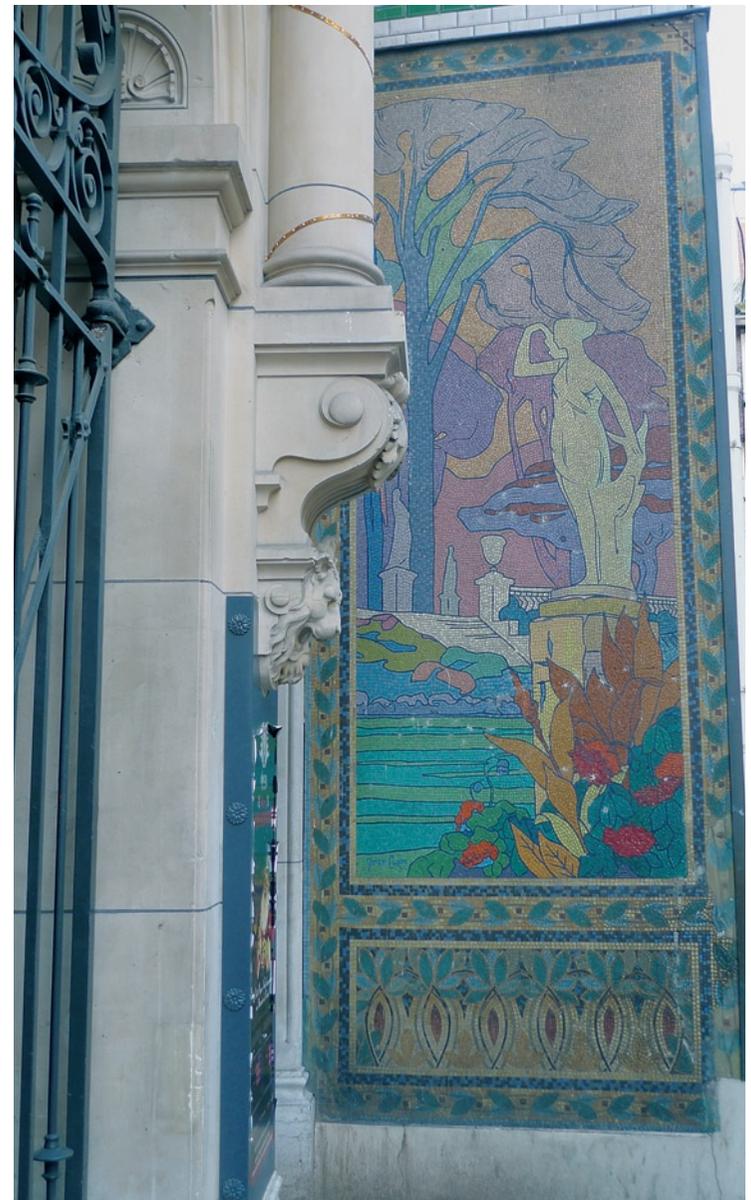
18, rue de Paradis
Architecte : Georges Jacotin et Ernest Brunnarius, 1888-1889
Tableaux en carreaux de faïence

La Faïencerie, fondée en 1804, connut plusieurs directions avant d'être reprise en 1878 par Hippolyte Boulenger qui, au gré des circonstances, utilise la nouvelle raison sociale H. Boulenger & Cie, ou l'ancienne, Faïencerie de Choisy. La-dite faïencerie s'étendait sur les quatre hectares de l'ancien château de la Grande Mademoiselle. Hippolyte voulant donner un grand essor à l'entreprise (il obtiendra la plus grande partie de la fourniture des céramiques du métro parisien), souhaita installer un magasin où exposer ses productions à Paris. Il en confia les plans à un architecte du quartier, Jacotin en 1887. Peut-être insatisfait du projet de façade, il y associa Brunnarius.

Le hall d'entrée, profond, est garni de tableaux de céramique sur des cartons de A.J. Arnoux et de Guidetti. Il était ouvert au public quand les locaux abritaient le musée de l'Affiche entre 1978 et 1991. Il est aujourd'hui (1993) fermé par une grille. Reste seul visible sur le côté un tableau en mosaïque de Jean Cuzin.

IMMEUBLE

50, rue Bichat
Architecte : Hervey-Picard, 1896-1898
Linteaux en arc de briques émaillées et allèges des cuisines en terre cuite et céramique





IMMEUBLE

9, rue Fénelon

Peintures : François Gillet, 1874

Sur la façade, la frise peinte par François Gillet au rez-de-chaussée représente l'histoire de la peinture sur verre ; elle s'achève avec Mortelèque, Jollivet et Gillet. Au premier étage et de gauche à droite, les médaillons représentent Luca della Robbia, Bernard de Palissy et Ferdinand Mortelèque, l'inventeur de la peinture sur lave émaillée.

Expropriée de son atelier de Saint-Denis par la construction du chemin de fer du Nord, la maison Hachette s'était établie au plus près de l'église Saint-Vincent de Paul en 1855. Gillet y était associé à son beau-frère, Jules Brianchon, qui semble ne s'être intéressé qu'à la peinture sur porcelaine, activité peut-être plus lucrative mais surtout moins aléatoire. Les premiers étages furent construits en 1861, les suivants en 1874. À l'intérieur, le hall et l'escalier ont été utilisés comme support de tout ce qu'il est possible de faire avec la lave émaillée.

ÉGLISE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

Place Franz-Liszt

Architecte : Jean-Baptiste Lepère et Jacques Hittorff, 1831-1844

Tableaux en lave émaillée de Jules Jollivet, Hachette, puis François Gillet (1842-1860)

Partisan de la couleur dans l'architecture, Hittorff avait prévu de couvrir de tableaux de lave émaillée le mur du porche d'entrée. (Voir p. XX) Il s'en ouvrit au préfet Rambuteau et passa la commande à Jollivet qui, à titre d'essai, réalisa les quatre panneaux de *La Trinité* en 1846. Plusieurs difficultés de divers ordres ralentirent le chantier des six tableaux restants, chacun sur trois dalles de 2,40 m sur 1,35 m. La lave était d'abord enduite d'un émail blanc puis d'une gomme adragante pour ne laisser aucune fêlure, Hachette, puis Gillet repeignait les tableaux d'après



les « maquettes » de Jollivet, comme pour la peinture sur porcelaine. La dalle était ensuite mise au four, opération délicate vue les dimensions des dalles et la difficulté de maintenir une température égale dans un four à bois... La mise en place se fit en janvier 1860. L'archevêque de Paris prétexta alors « l'immodestie de la tenue d'Ève » pour demander le retrait des panneaux ce qui fut fait l'année suivante. C'était sans doute le prétexte pour reprendre à l'autorité civile le contrôle de la commande...

Ils ne furent remis en place que le 26 juin 2011.

IMMEUBLE

14, rue d'Abbeville

Architecte : Édouard Autant, 1900

Décor en grès flammé d'Alexandre Bigot

On sait peu de choses de cet architecte sinon qu'il ne craignait pas l'originalité. L'oriel est entièrement revêtu de feuillages dont les couleurs – peut-être atténuées avec

le temps – faisaient un vif contraste avec le rose de la brique.

L'immeuble mitoyen, n°16, construit deux ans plus tôt sur les plans de Georges Massa a une entrée couverte d'une belle mosaïque, de même d'ailleurs que le 14.

CRÈCHE GABRIEL-DE-MUN

Ex-Fondation Thuillier

41, rue Lucien-Sampaix

Architecte : Bonnet, 1910

La façade est couverte de carreaux émaillés blancs cernés de briques émaillées blanches et vertes. Les linteaux et la frise sont aussi ornés de briques de couleurs.

ENSEIGNE

8, boulevard Saint-Martin

Auteur inconnu

Au premier étage de cet immeuble ancien, deux tableaux en carreaux de céramique reproduisent l'un une femme en train de sculpter, l'autre une femme en train de dessiner, toutes deux dans un dessin inspiré de Mucha. On sait seulement qu'en 1902, il y avait à cette adresse un marchand de couleurs fines, nommé Chalmel.

Bastille, gare de Lyon, Italie
12^e, 13^e

IMMEUBLE DE RAPPORT

5, rue Abel
Architecte : Auguste Castelin, 1901
Frise sous le balcon du 5^e étage et sur l'imposte du 2^e
d'Alexandre Bigot

ÉGLISE SAINT-ANTOINE DES QUINZE-VINGT

66, avenue Ledru-Rollin
Architecte : Lucien Roy, sur les plans de Vaudremer, 1903
Autels latéraux décorés de grès flammés d'Alexandre Bigot

IMMEUBLE DE RAPPORT

1, rue de Bercy
Architecte : Charlet et Perrin

Au tournant du siècle, ils furent les rois des façades en briques avec insertions de briques émaillées et de carreaux de céramique.

CENTRAL TÉLÉPHONIQUE

187, avenue Daumesnil
Architecte : Paul Guadet, 1926

PISCINE

34, boulevard Carnot
Architecte : Roger Taillibert, 1967
Céramique de Samuel Buri, 1969

PARC FLORAL

Avenue des Minimes, bois de Vincennes

Fontaine de Marc-Antoine Loutre réalisée par la
Manufacture nationale de Sèvres, 1969 (derrière l'Espace
delta-concert)

« **La Mahonne** » de Jean Amado, 1974
(sur le Miroir d'eau)



« Je ne veux rien d'intellectuel – dit Amado. Il faut que ça pousse de soi-même. L'histoire se fabrique à partir du moment où la chose existe suffisamment pour pouvoir continuer : il y a une logique vivante... On s'accroche à un truc, on s'y trouve bien et il n'y a plus rien à dire dessus... Je suis un tâcheron avec de la lenteur, de la patience et du temps. Il faut que le temps passe et nourrisse. Je suis obstiné, c'est tout. »

MAISON

82, boulevard Arago
Angle rue de la Santé
Architecte : Émile Guénot, 1891-1892

IMMEUBLE

5, boulevard de Port-Royal
Fin XIX^e

L'entrée de l'immeuble est surmontée d'un grand panneau couvert de carreaux de céramique selon une trame géométrique dans laquelle s'inscrivent des figures néo-renaissantes.

IMMEUBLE

127, rue de la Glacière
Architecte : J. Mérou, v. 1903
Éléments de grès flammé et carreaux métallisés de Lamare & Jurlin

IMMEUBLE

137, boulevard de l'Hôpital
Architecte : Charlet et Perrin, 1922-1926

Construit pour l'Office d'HBM de la Ville de Paris, les façades sont décorées de briques de diverses couleurs avec des insertions de carreaux de céramique.

PANNEAU EN CARREAUX DE LAVE ÉMAILLÉE D'OLIVIER DEBRÉ

64, rue Clisson à l'angle de la rue Jean-Sébastien-Bach
Architecte : Georges Pencreac'h, 1991

La restructuration de l'îlot fut confiée par la RIVP à Pencreac'h qui pensait dresser la façade en béton poli. Lombardini, alors président de la RIVP, lui proposa de faire appel à Olivier Debré. Quelques mois plus tard, l'artiste invita l'architecte dans son atelier où il lui montra une trentaine de châssis et de grandes gouaches, toutes de la même veine. Ils en choisirent deux, un pour la ligne de gauche, un pour la ligne de droite. Les carreaux de céramique blanche furent étendus à terre chez le céramiste et peints au balai par Debré et Alberto Cout, son assistant, puis cuits au four.

PLAN DE MÉTRO EN CARREAUX DE CÉRAMIQUE COUVRANT

LA FAÇADE DE L'IMMEUBLE
29, rue Jean-Colly
Architecte : Architecture-Studio, 1987

CITÉ REFUGE DE L'ARMÉE DU SALUT

12, rue Cantagrel
Architecte : Le Corbusier, Jeanneret, 1929-1933
Bâtiment d'entrée en céramique blanche

BOULANGERIE

104, rue Bobillot, 1904
Murs et plafond en carreaux de faïence

ÉGLISE SAINTE-ANNE-DE-LA-MAISON-BLANCHE

186, rue de Tolbiac
Architecte : Prosper Bobin, 1891-1912
Chemin de croix en céramique de F. Rinazzoli, 1930
Mosaïques derrière les autels, maître-autel et table de communion de Mauméjean, 1939

Les décors ne sont guère plus inspirés que l'architecture de l'église.

L'ARTISAN DU PAIN

104, rue Bobillot, 1904
Murs et plafond en carreaux de céramique

Vaugirard, Montparnasse, Grenelle
14^e, 15^e

IMMEUBLE

38, rue Boulard

L'immeuble sur rue, assez banal, est signé de Paul Schroeder et daté de 1911. Dans la cour par contre, dite villa Louvat, un immeuble plus bas est orné de carreaux et de cabochons de grès qui lui donnent un cachet tout particulier.

MAISON À LOYER

21-23, rue Froidevaux

Architecte : Georges Grimbert, 1929

Incrustation de petits éléments de céramique en façade

PETIT IMMEUBLE

7, rue Lebouis

Architecte : Émile Molinier, 1913

Sgraffites de feuilles de lierre jaune sur fond brun au quatrième étage et au-dessus de la porte d'entrée, peut-être d'Eugène Ledoux.

MAISON MATERNELLE, FONDATION LOUISE-KOPP

39 bis et 41, avenue René-Coty

Architecte : Charlet et Perrin, 1908

Céramiques bleus. Panneau de mosaïque : « Maison maternelle » sur la rue d'Alésia. Sgraffiti ou céramique en frise sous le toit.

IMMEUBLE

10, rue Antoine-Chantin

Architecte : Gaston Grandjean, 1909

L'immeuble, assez banal, est en pierre avec des briques rouges et jaunes en remplissage, mais des frises en céramique courent au-dessus des linteaux des deuxième et troisième étages, et des soleils ornent les quatrième et cinquième.

MAISON

6 bis, villa d'Alésia

Architecte : Julien Polti, 1910

Allèges des oriels en carreaux de céramique

ATELIERS D'ARTISTE

31, rue Campagne-première

Architecte : André Arfvidson, 1911

Façade en grès flammé d'Alexandre Bigot



Le quartier est alors assez excentré, mais peu éloigné de Montparnasse, d'où sans doute l'idée du propriétaire, M. Bréal, de construire des ateliers. L'immeuble fut primé au concours des façades de cette année-là. Il exhibe sa qualité de foyer d'artistes par la gaieté des couleurs non sans marquer une certaine ostentation.

IMMEUBLE

24, rue Sarrette

Architecte : Patrice Boudard et Georges Bière, 1911

Colonnes et éléments en grès émaillé

IMMEUBLE

129, rue du Château

Architecte : P. Delarumenil, 1904

Allèges des fenêtres en éléments de grès flammé d'Alexandre Bigot

EX-ATELIER DE PHOTOGRAVURE

56 bis, rue des Plantes

Architecte : Louis Périn, 1901

À défaut d'électricité, la photogravure avait besoin de la lumière du soleil, d'où leur installation au troisième étage. Les façades sont colorées par des briques brutes et émaillées. Les ancrages en fer servent de tiges à des « soleils » en céramique qui les surmontent.

IMMEUBLE

12, rue Jonquoy

1912

L'immeuble plutôt banal est couronné d'un curieux fronton en céramique. Les clés de voûte des linteaux au-dessus des fenêtres sont aussi en céramique.

IMMEUBLE

5, rue Baillou

Architecte : Emmanuel Brun, 1896

Construit en brique, l'immeuble est décoré de carreaux de céramique qui lui donnent son cachet particulier.

IMMEUBLES

Rue Louis-Morard

Aux n°6 et 8, Emmanuel Brun a construit en 1902 deux immeubles en brique dont les éléments constructifs sont soulignés par des carreaux de céramique.

Aux n°9 à 19, Henri Robert a construit en 1905 et 1907 des immeubles de même style.

Au n°16, il semble que ce soit Henri Robert qui ait fait surmonter la porte d'entrée d'une mosaïque.

Est-ce toujours lui qui a construit les immeubles aux n°29, 31 et 33 ?

« Si rien ne pétillait doucement dans cette triste rue Louis Morard où, il me semble, je m'engage pour la première fois (peu après la rue de Châtillon demeurée presque plus Malakoff que nature), je ferais demi-tour. Mais qu'est-ce qui brille ? Justement quelques-uns de ces motifs humbles et attendrissants dont je parlais. Trois ou quatre guirlandes en mosaïque au-dessus des portes. Déjà le vert, le rose et le doré se sont éteints, mais parfois un rayon coupé de sa source y rallume furtivement une étincelle. On l'entend qui fait *tschtt*. » (J. Réda : *Le Citadin*. p. 155)

Aux n°6 et 8, deux immeubles construits par Emmanuel Brun en 1902, du 9 au 19 des immeubles construits par Henri Robert en 1905 et 1907. Au 16, une mosaïque coiffe la porte d'entrée, de même qu'aux n°29 et 31.

IMMEUBLE

108, rue d'Alésia

Architecte : Henri Émile Meyer, 1897

L'immeuble qui fait l'angle de la rue des Plantes est orné de deux grands tableaux en sgraffite – un sur chaque rue – qui montent du 2^e au 4^e étage ; ils sont peints dans un style qui fait penser à Mucha.

LYCÉE BUFFON

16, boulevard Pasteur
Architecte : Émile Vaudremer, 1885-1890
Cadran de l'horloge, cabochons et briques émaillées d'Achille et Louis Parvillée

« Faïences, briques, pierres, bois, mosaïque, peinture, tout cet arsenal de formes et de tons à bon marché, tiré de matières réelles et durables est aménagé avec un goût très distingué », notait Charles Boileau dans *L'Architecture* du 2 novembre 1889.

IMMEUBLE

50, avenue de Ségur
Architecte : Gabriel Ruprich-Robert, 1899-1900
Oriels en grès flammé d'Alexandre Bigot

Architecte des Monuments historiques, Ruprich-Robert s'inspire ouvertement de la nature pour les motifs en grès flammé. Le calepinage des briques est, lui aussi, original.

IMMEUBLE

9, rue Dulac
Architecte : E. Sergent, 1903
Façade en briques vernissées blanches avec quelques bandeaux en briques bleu clair

IMMEUBLE

4, rue d'Arsonval
Architecte : Léon Chesnay (?)

Bandeaux de céramique au 2 et pastilles de céramique au-dessus de la porte du 4 et sous les oriels, peut-être d'Alexandre Bigot

En fait, seul l'immeuble mitoyen, 63, rue Falguière, est signé ; il comporte des bandeaux en terre cuite. Sa proximité, géographique et stylistique, incite à attribuer l'ensemble à M. Chesnay.

MAISON

17, rue Léon-Delhomme
Architecte : Clément Feugueur, 1922

À l'angle de la rue Yvart, cette maison en brique est ornée de briques émaillées et d'une frise en mosaïque dont les fleurs plus ou moins stylisées se détachent sur un fond d'un bleu pimpant.

IMMEUBLES

3 à 9, rue Fourcade et 4 à 10, rue Victor-Duruy
Architecte : Léon Chesnay, 1909
Briques et carreaux émaillées en façade

IMMEUBLE

3, rue Ferdinand-Fabre
Architecte : Léon Cuzol, 1911
Briques émaillées

ÉCOLE COMMERCIALE DE PARIS

13, rue Armand-Moisant
Architecte inconnu, 1912
Panneaux et dessins de briques émaillées

GARE MONTPARNASSE

Place Raoul-Dautry

Architecte : Eugène Beaudouin, Jacques Warnery,
Urbain Cassan, Raymond Lopez, Louis Hoym de Marien,
Jean Saubot, 1973

Dallage : Jacques Lagrange. Peintures : Victor Vasarely

Les travaux de restructuration de la gare menés en 1989-1990 sous la direction de Jean-Marie Duthilleul n'ont laissé qu'environ 400 m² de dallage au niveau de la mezzanine.

Lagrange disait avoir pris le parti « de faire de ce vaste plateau un décor horizontal où les voyageurs prolongent par leurs évolutions le graphisme du sol. C'est un véritable ballet que les voyageurs, devenus spectateurs en changeant de niveau, contemplant, accoudés dans leur attente, au balcon. »

IMMEUBLE

51, rue de Vouillé

Architecte : Depusse, v. 1934

Balcons en éclats de grès cérame

IMMEUBLE

59, rue de Vouillé

Architecte : E. Lambla de Sarria, 1913

Le linteau au-dessus de la porte d'entrée est couvert de carreaux de céramique et le hall d'entrée, ouvert, est égayé par des panneaux de mosaïque.

LE COMPTOIR

Ex-Aviatic-Bar

354 bis, rue de Vaugirard

Quatre tableaux de carreaux de faïence de Gilliot & Cie (Belgique) et G. Martin (Paris), représentant des fleurs sur fond de paysage

IMMEUBLE

33, rue Saint-Lambert

Architecte : Jean Joux, 1912

Immeuble banal d'habitations, les linteaux au rez-de-chaussée sont ornés de céramique et des bandeaux de briques émaillées courent le long des cinquième et sixième étages.

HÔTEL PARTICULIER

78, avenue Émile-Zola

Architecte : Georges Barbarin, 1911

Éléments de céramique et de terre cuite (à revoir)

IMMEUBLE

13, avenue Félix-Faure

Architecte : Sylvain Dauger-Cornil, 1907

L'immeuble, construit en briques et briques vernissées, comporte des linteaux en céramique. Le vestibule est orné de carreaux d'A. Ebel.

IMMEUBLE

52, avenue Félix-Faure

Architecte : Jules Guillemin, 1901

Large bandeau reproduisant les tournesols, emblème de l'Art nouveau, au 4^e étage.

IMMEUBLE

11, rue de Plélo

Architecte : Patrice Boudard, 1913. Grès d'É. Müller (?)

La façade en brique est ornée de carreaux de grès et de frises représentant des soleils au-dessus de la porte d'entrée et dans les étages.

FRONT DE SEINE

Panneau de 10 m sur 21,50 m en carreaux de lave émaillée d'Olivier Debré, céramiste : Alain Giard, 1981

La Semea XV avait prévu en mitoyen de l'hôtel un bâtiment qui ne s'est pas réalisé. Restait un pan de mur aveugle pour lequel elle demanda alors une proposition à Olivier Debré, sachant que les enfants du quartier l'utilisaient déjà comme fronton de pelote ou de tennis.

IMMEUBLE

3, rue Émile-Duclaux
Architecte : Eugène Bidard, 1925

La céramique est utilisée par l'architecte pour souligner la structure de cet immeuble en briques dont les montants et les poutres sont en béton armé.

IMMEUBLE

34, rue Sébastien-Mercier
Architecte : Henri Audiger et Joachim Richard, 1905
Dessus de porte, sous-face des linteaux, frise sous le balcon du cinquième très proches de ce que réalisait Alexandre Bigot

MAISON À UN ÉTAGE

17, rue Léon-Delhomme
Architecte : Clément Feugueur, 1922
Cintre de la porte et sous-face de la toiture

GROUPE SCOLAIRE

Rue Mademoiselle
Sculpteur : Klaus Schultze

Né à Francfort, Schultze a parsemé les écoles de personnages et de scènes en briques émaillées au cours des années 1960-1970.

**Passy, Auteuil, Chaillot
16^e****HÔTEL PARTICULIER**

45, rue Boissière
Architecte Paul Sédille, 1881-1882
Frise et panneaux probablement de Loebnitz

IMMEUBLE

9, rue Galilée
Architecte : Frantz Jourdain et Henri Fivaz, 1883

Fervent de la couleur en architecture, Jourdain qui en fera bientôt grand usage à la Samaritaine a multiplié ici les bandeaux et panneaux de céramique dont un très beau à l'angle de la rue Hamelin.

IMMEUBLE

77, avenue Kléber
Architecte : Wulliam & Farge, 1880
Panneaux de céramique notamment sur les allèges du troisième étage

ATELIERS

11, rue des Sablons
Architecte : Alfred-Louis et Louis-Albert Courbarien, 1909
Reproduction de la frise des Archers, Éts. Muller

Le propriétaire a d'abord construit des garages sur un terrain assez profond, puis, deux ans plus tard, des ateliers d'artistes en façade et sur les deux ailes de la cour. Le portail est entouré d'une garniture de carreaux de céramique. On ignore comment la reproduction de la fameuse frise des Archers, dont on peut voir l'original au musée du Louvre, est arrivée là ; elle avait valu aux Ets Muller un grand prix à l'Exposition universelle de 1889. L'original, datant des

environs de 515 av. J.-C., ornait le palais de Darius à Suse (actuellement en Iran). Elle fut découverte et transportée en France par la mission Dieulafoy en 1885. Voir aussi le *Lion ailé androcéphale* à Vitry s/S, p. XX.

LYCÉE JANSON-DE-SAILLY

106, rue de la Pompe

Architecte : Charles Laisné, 1881-1884

Dans la cour, médaillons représentant Lakanal, Thénard, Cuvier, Laplace, Lavoisier, Jussieu, Geoffroy de Saint-Hilaire et Ampère en lave par François et Eugène Gillet (cartons d'Urbain Bourgeois, Marc Gaïda, Joseph Mazerolle et Joseph Meynier) 1884

HÔTEL DE BAUDOT

1, rue de Pomereu

Architecte : Anatole de Baudot, 1892-1893

Frise sous les cheneaux et les fenêtres du premier étage en grès flammé d'Auguste Delaherche, ainsi que des décors intérieurs (cheminée)

Dans son hôtel, Baudot avait voulu combiner d'un seul coup les trois innovations de la fin du siècle : les murs creux, le chauffage par les parois et la construction en ciment armé, ce qu'il fit avec des murs extérieurs en pierre de taille peu épaisse, des cloisons intérieures en briques, des conduites de chauffage dans l'intervalle, des planchers et une charpente en béton armé ; cette dernière put ainsi être courbe... et dégagé ainsi un comble logeable. Dernière note de modernisme : une frise de grès flammé.

IMMEUBLE

5, rue Dangeau

Architecte : Jean-Marie Boussard, 1894

Mur de façade en briques émaillées



STATION DE MÉTRO « PORTE DAUPHINE »

Architecte : Hector Guimard, 1900

Panneaux en lave par Eugène Gillet (carton : H. Guimard dessiné en février 1900)

C'est le seul édicule fermé de Guimard qui ait survécu à la vague destructive de la RATP, peut-être du fait qu'il était en partie caché par les bosquets. Il témoigne du soin que la Compagnie du Métropolitain, l'architecte et les artisans avaient des détails. Louis-Charles Boileau, qui se moquaient légèrement « des troncs et des ramures compliquées » portant la couverture, aimait « au contraire les méandres ingénieux peints dans l'émail des grandes dalles de grès » (*L'Architecture*, 17.11.1900).

IMMEUBLE

46, rue Spontini

Architecte : Léon Bénouville, 1898

Imposte et linteaux en grès flammé d'Alexandre Bigot, ainsi que le hall d'entrée

IMMEUBLE

17, rue Franklin

Architecte : Marcel Hennequet, 1928

Bandeaux de céramique blanche de Gentil & Bourdet

Sur la façade en pierre et en béton lissé, les baguettes de céramique soulignent les reliefs.

HÔTEL REGINA

6, rue de la Tour

Architecte : Gabriel Brun, 1930

Façade en carreaux de grès cérame 2x2 cm

IMMEUBLE

21 bis, rue Franklin

Architecte : Auguste Perret, 1904

Façade en grès flammé d'Alexandre Bigot



En rupture avec la plupart des façades pour lesquelles les architectes utilisaient toutes les saillies permises par le récent règlement de 1902, celle-ci est en retrait, les éléments de grès protégeant le béton et mettant la structure en valeur. L'immeuble a été construit en béton armé par l'Entreprise Latron & Vincent système Hennebique, mais la rectitude des

lignes pourrait aussi bien faire croire que l'immeuble est construit sur une structure métallique, d'autant que le dessin de la céramique souligne la structure.

En face, au 7, rue Le-Tasse, l'immeuble de Louis Sorel, 1905, a quelques éléments de céramique : consoles du 4^e étage et carreaux sur la façade de ce même étage.

IMMEUBLE

9, rue Claude-Chahu

Architecte : William Klein, 1903

Façade et toiture en briques de grès cérame des Ets Müller

L'architecte a vingt-neuf ans lorsque son père, l'architecte William Klein, dépose la première demande d'autorisation de construire. L'immeuble est construit sur une ossature en béton armé par l'Entreprise Roquerbe, système Hennebique. La paroi extérieure est faite de robustes briques en grès Müller polychromes, reliées entre elles par des armatures et à une cloison intérieure en briques de 11 cm. Il fut primé au concours de façades de 1903, le rapporteur Nénot notant que « le jury fut très heureusement impressionné par le charmant coloris de cette belle matière et par la note gaie, originale et hygiénique qui s'en dégage. »

MAISON

40, rue Raynouard

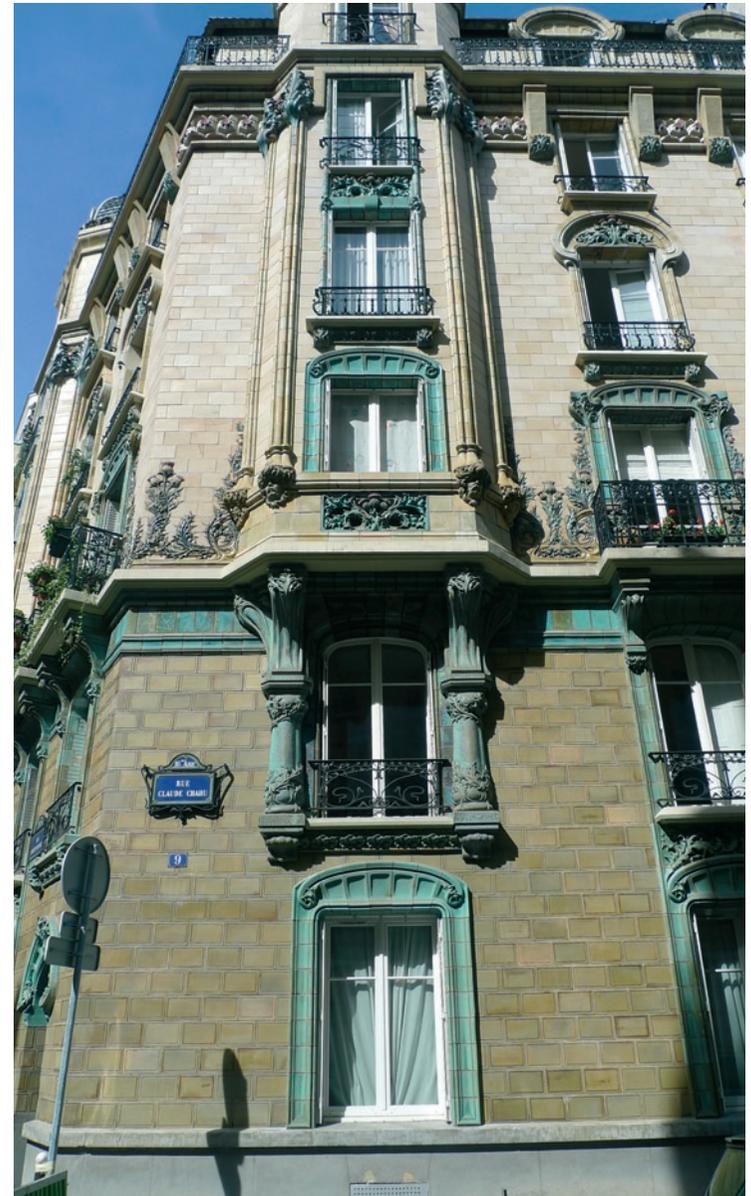
Souche et chapeau de cheminée étonnants

MAISON À LOYER

25, rue George-Sand

Architecte : Gabriel Brun, 1922

Carreaux de grès cérame au rez-de-chaussée et en bandeaux entre les étages



**IMMEUBLE DIT CASTEL-BÉRANGER**

14, rue La Fontaine

Architecte : Hector Guimard, 1895-1898

Briques émaillées de Müller et éléments en grès flammé d'Alexandre Bigot

Hall d'entrée entièrement en grès flammé

Mosaïque au sol de Léon de Smet

L'immeuble « à petits loyers » est construit de façon très rationnelle, utilisant les matériaux au mieux de leur capacité (pierre de taille pour les points de résistance, meulière ou brique moins chères pour les remplissages). Il est aussi une sorte de manifeste de la volonté de l'architecte de s'inscrire dans la tradition médiévale du maître de l'œuvre avec peut-être un contrôle plus précis sur les collaborateurs, artistes et artisans, auxquels il fait appel.

HÔTEL PARTICULIER

5, rue du Docteur-Blanche

Architecte : Pierre Patout, 1928

Sur une parcelle très étroite, l'architecte a « logé » un appartement à l'entresol et au premier et des ateliers-studios dans les étages. La construction est en béton armé revêtu de pierres et, dans sa partie basse, de petits carreaux de céramique uniformément noirs.

IMMEUBLE

15, avenue Perrichont

Architecte : Joachim Richard, 1907

Construit en béton armé système Hennebique

Façade en grès émaillé de Gentil & Bourdet

IMMEUBLE

87, rue La Fontaine

Architecte : Ernest Herscher, 1907

Oriels avec carreaux de grès dans la cour

IMMEUBLE DE STUDIOS

65, rue La Fontaine

Architecte : Henri Sauvage, 1921-1926

Façade en carreaux émaillés Gentil & Bourdet



Construit pour l'entrepreneur-promoteur Jean Hallade, cet ensemble était, et est toujours, très moderne dans sa conception : tous les équipements sont électriques, la ventilation de tous les appartements est effectuée par les planchers, les déchets sont évacués par vide-ordures et wagonnets, etc. Les appartements sont desservis par un couloir aux étages impairs longeant la cour intérieure (entièrement carrelée de blanc), ce qui dégage une double hauteur sous plafond dans chaque appartement.

Les façades sur rue, entièrement couvertes de carreaux émaillés, au dessin très « art-déco », soulignent quoique discrètement, l'originalité du programme et de la construction. On n'est toutefois plus dans l'exubérance de l'Art nouveau, les couleurs jouent sur des camaïeux.



HÔTEL GASTON-DAMOIS

40, rue Boileau

Architecte : Henri Audiger et Joachim Richard, 1908

Construit en béton armé, système Hennebique

Façade en grès émaillé de Gentil & Bourdet

Ce sont les débuts du béton armé. « Le fait capital qui nous intéresse au point de vue de la maison d'habitation – écrit Charles Rabut –, c'est la liberté nouvelle et prodigieuse donnée à l'architecte pour la réalisation de tous les désirs, de tous les rêves du propriétaire.¹ » Et avec le confort en prime car les murs sont ici doubles avec un matelas d'air.

1. *Le Béton armé*, décembre 1908.

POSTE OU CENTRAL TÉLÉPHONIQUE

21, rue Jasmin
Architecte : Paul Guadet, 1913

La structure en béton armé est soulignée de cabochons en grès émaillé, le remplissage est en brique, l'encadrement du portail tout en grès.

VILLA JASSEDÉ

41, rue Chardon-Lagache
Architecte : Hector Guimard, 1893
Briques émaillées et carreaux de céramique des Ets E. Muller

IMMEUBLE

88, rue Chardon-Lagache
Architecte : Lucien Francelet, v. 1930

MAISON AVEC ATELIERS

21, rue Rémusat
Architecte : Robert Danis, 1913
Sgraffites au troisième étage, probablement de Ledoux

La maison n'a pas été habitée par les artistes auxquels elle était destinée. Ultérieurement, elle a été transformée en clinique.

ATELIER

6 et 8, avenue d'Erlanger
Architecte : Henri Preslier, 1909
Métopes et allèges en grès flammé

HÔTEL DELFAU

1 ter, rue Molitor
Architecte : Hector Guimard, 1895

Tympan en grès vert orné d'un coq de Thimoléon Guérin réalisé par les Ets Muller
La fenêtre qu'il surmonte était celle de la chambre du maître.

MAISON GUADET

95, boulevard Murat
Architecte : Paul Guadet
Sté des Grands travaux en béton armé
Grès flammé d'Alexandre Bigot, 1912

Paul Guadet a construit cette maison pour abriter son agence et les services au rez-de-chaussée, les chambres au premier et au second, les pièces de séjour qui communiquent avec la terrasse, alors que le boulevard ne connaissait pas la marée automobile. La maison a sa façade arrière sur la rue du Général Delestraint. Entre tradition et modernisme, les ouvertures des façades sont symétriques et verticales, mais nombreuses. Le décor de céramique est discret alors qu'à l'intérieur, le lit de Madame était, paraît-il, en béton couvert de céramiques ainsi que les cinq cheminées.

MAISON DE RAPPORT

76-78, avenue Mozart
Architecte : Jean-Marie Boussard, 1896
Façade en briques émaillées

MAISON DE RAPPORT

41, rue Ribera
Architecte : Jean-Marie Boussard, 1894
Façade en briques émaillées
Belle mosaïque au sol du vestibule

On peut voir aussi de jolies briques vert d'eau et rose pâle sur l'immeuble tout proche, 5, rue Dangeau, construit la même année par le même architecte.

**Batignolles, Ternes, Wagram
17^e**

ŒUVRES SOCIALES DE L'EDF

EX-CENTRALE DE LA STÉ D'ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE

53, rue des Dames

Architecte : Jules Denfer et Paul Friesé, 1890

Fronton en terre cuite

HÔTEL PARTICULIER

53, rue Nollet

Architecte : Edmond Navarre, 1902

Le porche, le vestibule, les linteaux et balustrades sont en briques émaillées, les linteaux et les balustrades en grès d'Alexandre Bigot

HÔTEL DUMAS

32, rue Eugène-Flachat

Architecte : Paul Sédille, 1892

Façade en briques vernissées vertes, de même qu'au

51, boulevard Berthier, et frise de l'archivolte en mosaïque

HÔTEL PARTICULIER

14, rue Eugène-Flachat

Architecte : Charles Girault, 1895

Briques émaillées et cabochons en grès

IMMEUBLE

2 bis, rue Léon-Cosnard

Architecte : Charles Plumet, 1893

Céramique en sous-face des balcons

IMMEUBLE

100, boulevard Pereire

Architecte : Marcel Hennequet, 1925

Baguettes en céramique blanche de Gentil & Bourdet

LYCÉE PROFESSIONNEL MARIANO-FORTUNY

EX-HÔTEL MOREL

9, rue Fortuny

Architecte : Adrien Gouny, 1897

Frise en grès émaillé, probablement de Loebnitz

EX-HÔTEL DEPAS

151, boulevard Malesherbes

Architecte : Hector Degeorges

On sait seulement que cet hôtel, cloisonné ultérieurement en appartements, a été construit par l'architecte du lycée Carnot, tout proche, et après le lycée, donc dans les années 1880. Il aurait été recouvert de carreaux de grès par le propriétaire suivant, par pingrerie dit-on, ce qui n'est pas impossible vu sa couleur sombre, exceptionnelle pour ce matériau. Serait-ce une des premières réalisations de Bigot ?

IMMEUBLE

62, rue Boursault

Architecte : René Simonet, 1901

Briques émaillées et grès flammé d'Alexandre Bigot

La parcelle est exiguë. Il fallait l'imagination d'un architecte pour penser y construire ; il en fut donc l'acquéreur et parvint à agrandir la surface habitable par des oriels au maximum de la tolérance ; ils sont supportés par de lourdes armatures en fer. Et pour alléger la charge de la façade, l'architecte a préféré la brique à la pierre. « Discrètement émaillées, les briques sont d'un ton brun éteint, un peu sourd, comme lavé

à l'aquarelle, harmonieux, très fin, et gagnent de valeur par l'opposition de la pierre blanche en liais de Courville, qui forme la base, le socle de l'immeuble¹. »

IMMEUBLE

85, rue de Courcelles

Architecte : Léon Chesnay, 1907

Bandeaux de céramique sur les linteaux des oriels, colonnes au 5^e en grès flammé orangé, de même que les briques sur le mur du fond, de Gentil et Bourdet

L'immeuble a été construit par et pour l'architecte qui s'est réservé le 6^e étage qu'il avait relié au 7^e où il avait installé son atelier.

IMMEUBLE

132-134, rue de Courcelles et 103-105, rue Joffroy

Architecte : Théo Petit, sculpteur : Pierre Binet

Céramique d'Alexandre Bigot, 1907

Les dômes qui coiffent les deux angles sont en béton armé recouvert de grès de Bigot qui a aussi couvert les plafonds des vestibules, les linteaux des fenêtres sur cour et orné de mosaïques quelques panneaux, notamment au-dessus des portes.

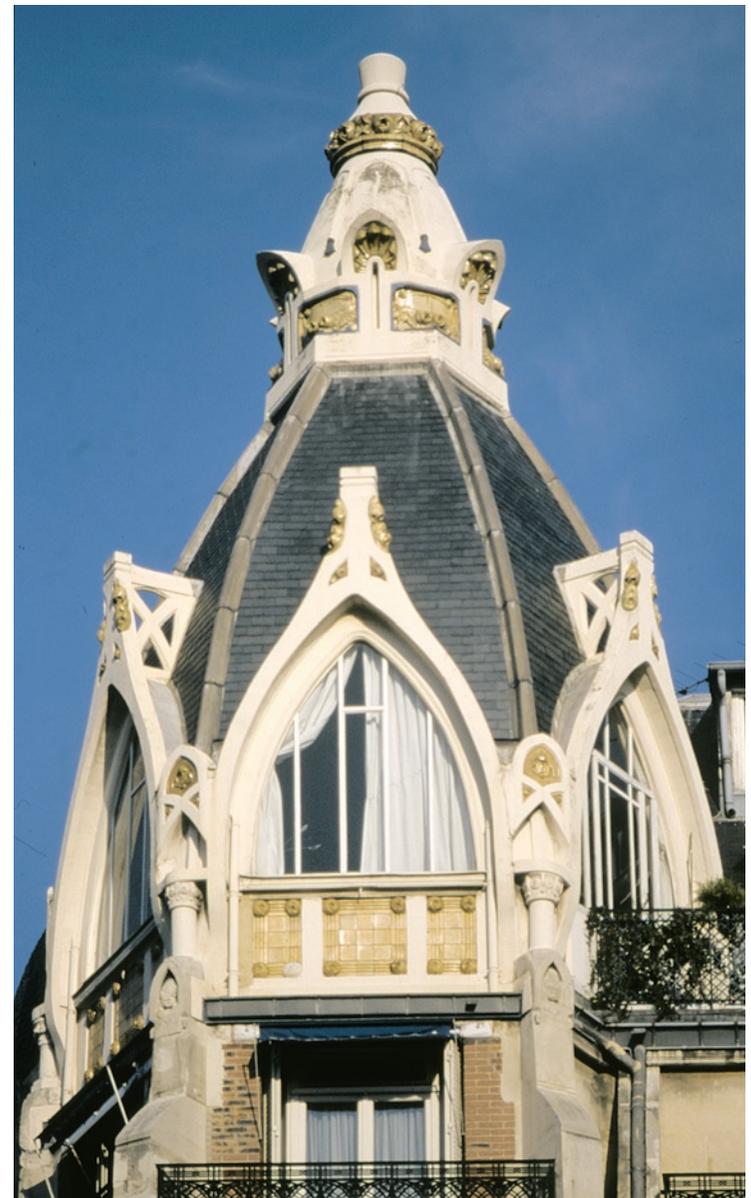
IMMEUBLE

8, avenue de Verzy

Architecte : Alfred Coulomb et Louis Chauvet, 1913

Façades, vestibule et escalier en grès flammé d'Alexandre Bigot. (*L'entrée de l'avenue, privée, est interdite aux non-résidents*)

1. Frantz Jourdain, *Art et décoration*, nov. 1902.



Le permis de construire a été demandé par le propriétaire, Maurice Coulomb sur des plans signés par lui-même et Alfred Coulomb. L'immeuble a deux façades dont l'une – celle habitée par le propriétaire – a une décoration de céramique plus abondante.

IMMEUBLE

119, avenue de Wagram
 Architecte : Auguste Perret, 1902
 Au dernier étage, bandeau de céramique d'Alexandre Bigot

C'est le premier immeuble parisien d'Auguste Perret ; l'entreprise est encore dirigée par son père.

IMMEUBLE

34, rue de Tocqueville
 Architecte : Léon Bénouville, 1897
 Linteaux décorés de grès flammé d'Alexandre Bigot

Montmartre, La Villette, Belleville
18^e, 19^e, 20^e

IMMEUBLES

1 à 13, rue Cavalotti
 Architecte : H. Cambon, 1898 à 1900
 Les halls d'entrée de ces immeubles ont tous été décorés de panneaux de céramique d'Ebel & Cazet

MAGASINS ET LOGEMENTS DE LA COOPÉRATIVE DE CONSOMMATION DU XVIII^e

14, rue Jean-Robert
 Architecte : Alcide Vaillant, 1884
 Bandeau surmontant la fenêtre de l'entresol au-dessus de la porte en céramique

« Nos logements ont été traités comme des appartements ; nous les avons peints, décorés de notre mieux, considérant qu'il fallait rendre le logis agréable à ceux qui l'habitent. Nous voulions le faire aimer. » Aveu touchant de l'architecte.

ÉGLISE SAINT-JEAN DE MONTMARTRE

19, rue des Abbesses
 Architecte : Anatole de Baudot, 1897-1904
 Construite en brique et béton armé selon le système Cottancin
 Maître-autel et pastilles de grès flammé d'Alexandre Bigot

C'est le premier bâtiment public construit à Paris en ciment armé, ce qui explique que ses travaux furent ralentis par des inquiétudes de la commission de sécurité. Anatole de Baudot fit appel à d'autres artistes : Pierre Roche pour la tribune, Émile Robert pour les grilles, L.-D Tournel pour le vitrail derrière l'autel.



Charles Saunier souligne que ce fut « la première utilisation du grès flammé par petites pièces isolées. C'est Anatole de Baudot qui, prenant comme exemple un godet à lavis de porcelaine, a suggéré à Bigot l'idée de fabriquer des pastilles de grès avec concavités où l'émail, en fondant, se ramasse » (*L'Architecture*, décembre 1908). Mises bout à bout, ces pastilles forment une ligne qui souligne l'architecture de l'église.

À l'intérieur, l'autel, conçu par l'architecte est orné de médaillons sculptés par Pierre Roche et couvert de grès par Bigot ; souvent dans la pénombre, il éclate de tous les feux de la céramique lorsqu'il est touché par un rayon de soleil ou que les lampes sont allumées.

IMMEUBLE

153, rue Lamarck
Architecte : Léon Dupont, 1905
Éléments en grès émaillé de Gentil & Bourdet

IMMEUBLE

17, rue Danrémont
Architecte : Henri Sauvage et Charles Sarazin, 1903
Bandeaux de céramique au-dessus de la porte d'entrée et des fenêtres des pièces principales des 1^{er} et 6^e étages, probablement d'Alexandre Bigot
C'est leur premier immeuble d'habitation ; il a été construit pour la mère de Sarazin

ANCIEN BAINS-DOUCHES

43 bis, rue Danrémont
Architecte : Coinchon, 1910

Dans le couloir qui menait aux Bains Danrémont, dix panneaux en céramique conçus par A.-J. Arnoux d'après les dessins de Francisque Poulbot ont été réalisés par les Ets Hippolyte Boulenger & Cie. Au fond, les carreaux reproduisent un étang et des flamands roses. Le « Bains-douches » communiquait avec le 103 rue Lamarck.

HÔTEL TITANIA

70, boulevard d'Ornano
Architecte inconnu, 1913-1914
Mosaïque sur les allèges, céramique au rez-de-chaussée

ÉCOLE MATERNELLE

50-52, rue Vauvenargues, et 17, rue Georgette-Agutte
Architecte : Émile Bois, 1914-1920
Bandeaux de carreaux de faïence au rez-de-chaussée, rue Vauvenargues et entourages des portes

HBM ET PISCINE

13, rue des Amiraux
Architecte : Henri Sauvage, 1921-1926
Façade en carreaux de grès émaillé blanc d'Hippolyte Boulenger & Cie

Après l'immeuble de la rue Vavin, l'architecte eut beaucoup de mal à convaincre les services municipaux, non pas du revêtement en carreaux de céramique, mais des bienfaits de la construction pyramidale, séduisante sur rue et problématique sur cour.

MAIRIE DU XVIII^e

Place Jules-Joffrin

Architecte : Marcelin Varcollier, 1891

Bandeaux et médaillons de Paul Loebnitz

À hauteur des linteaux du premier étage de part et d'autre de la façade principale et sur les façades latérales sont posés des bandeaux indiquant les quartiers (Clignancourt, la Chapelle...) qui composent l'arrondissement.

Dans la cour intérieure, deux médaillons RF et VP encadrent un bandeau fleuri portant la devise républicaine.



LUX-BAR

12, rue Lepic

Vue de Montmartre en carreaux de céramique, probablement de Gilardoni vers 1910, derrière le bar

HÔTEL POULBOT

11, avenue Junot

Architecte : Pierre Boudriot, 1926

Il fut construit pour Francisque Poulbot (1879-1946), affichiste et dessinateur, notamment de gamins de Paris gais et farceurs reproduits sur la frise en céramique et que l'on appellera bientôt des « poulbots »

PETIT IMMEUBLE

11, rue d'Orchamps

Architecte : Wersing, 1903-1905

Frises et bandeaux de terre cuite

On ne sait rien de cet immeuble sinon qu'il fut construit en plusieurs étapes pour un M. Marx.

MAISON DE GARDE

Parc des Buttes-Chaumont

Angle des rues de Crimée et Manin

Architecte : Gabriel Davioud, 1867

Faïence de Théodore Deck (?)

Le renouveau du goût pour la Renaissance fait aussi son chemin dans l'architecture. Selon le baron Ernouf, dans *L'art des jardins*, « on a fait ici un essai d'emploi de la faïence imité du château de Madrid et de quelques autres constructions du XVI^e siècle », ce qui pourrait expliquer que son apparition est encore timide. L'attribution à Deck est probable mais incertaine.

ÉCOLE

30, rue Manin

Architecte : Abel Chancel, 1888

Médaillons de céramique des Ets Müller au 2^e étage

Le bâtiment a été construit pour abriter une école d'horlogerie. C'est sans doute la raison pour laquelle les têtes de femme de ces médaillons sont accompagnées d'un rouage et d'un compas. La main d'œuvre féminine était appréciée de l'industrie horlogère pour sa minutieuse habileté et son faible coût.

CENTRE DES IMPÔTS

35-37, rue du Plateau

Architecte : Auguste Bahrmann, 1922-1923

Panneaux de céramique, de lave émaillée, mosaïque à l'intérieur...

Le bâtiment a été construit pour la Société que Léon Gaumont avait fondé en 1895 avec Gustave Eiffel, René Viviani et G. Demeny, ancien assistant d'Étienne Marey. Il



fabriqua le bioscope Demeny, le chronophotographe, le chronophone avant de se lancer dans le cinématographe qui connut une rapide croissance, d'où la construction d'un Comptoir pour la location des films. Les initiales de Léon Gaumont, LG, sont omniprésentes de même que la marguerite, prénom de Madame Gaumont.

IMMEUBLE

43, rue des Couronnes

Architecte : Charlet & Perrin, 1905

Rescapé de la rénovation du quartier, cet immeuble destiné à des locations modestes arbore une décoration exubérante à base de briques et de terre cuite rehaussées de quelques céramiques.

ÉCOLE

103, avenue Gambetta

Architecte : Paul Langlois, 1898

Sgraffite d'Eugène Ledoux

Sous l'auvent, le motif floral qui sous-tend la devise républicaine est partiellement décollé sur la gauche. C'est néanmoins un bel exemple de cette technique perdue.

IMMEUBLE

95, avenue Gambetta

Architecte : Adolphe Bocage, 1908

Bandeaux de céramique aux 1^{er} et au 5^e étage et linteaux des fenêtres d'Alexandre Bigot

Le dessin des larges feuilles est assez proche de celui du hall de l'immeuble 6, rue du Hanovre, également construit par Bocage.



ÉDICULE EDF

Avenue Gambetta, à l'angle de la rue des Rondeaux

La construction de ces édicules abritant des transformateurs pour la CPDE, Cie parisienne de distribution d'électricité, est généralement attribuée à Jean-Camille Formigé, alors architecte en charge de la voirie

Les soleils en grès céramique qui courent sous la toiture sont de Gilardoni

On trouve le même édicule au bas de l'avenue Gambetta, à l'entrée du jardin Samuel de Champlain et sur plusieurs boulevards.

👉 FOUR CRÉMATOIRE

Cimetière du Père-Lachaise

Architecte Jean-Camille Formigé, 1907

Coupole en grès d'Alexandre Bigot

La création du monument crématoire – comme on l'appelait plus justement à l'époque – fut âprement disputée par les cléricaux. En 1887, le Parlement vota une loi instituant la liberté des funérailles ; deux ans plus tard, un crematorium fut inauguré difficilement dans des bâtiments improvisés. La crémation était alors très peu répandue, l'Église catholique ne l'autorisant qu'en 1963...

Le monument actuel fut inauguré en 1907 avec une coupole dont on dit qu'elle fut dressée pour dissimuler les cheminées des deux fours. Elle est couverte de tuiles de céramique dorée.

TOMBEAU DE L'ARCHITECTE GEORGES GASTON GABRIEL GUËT

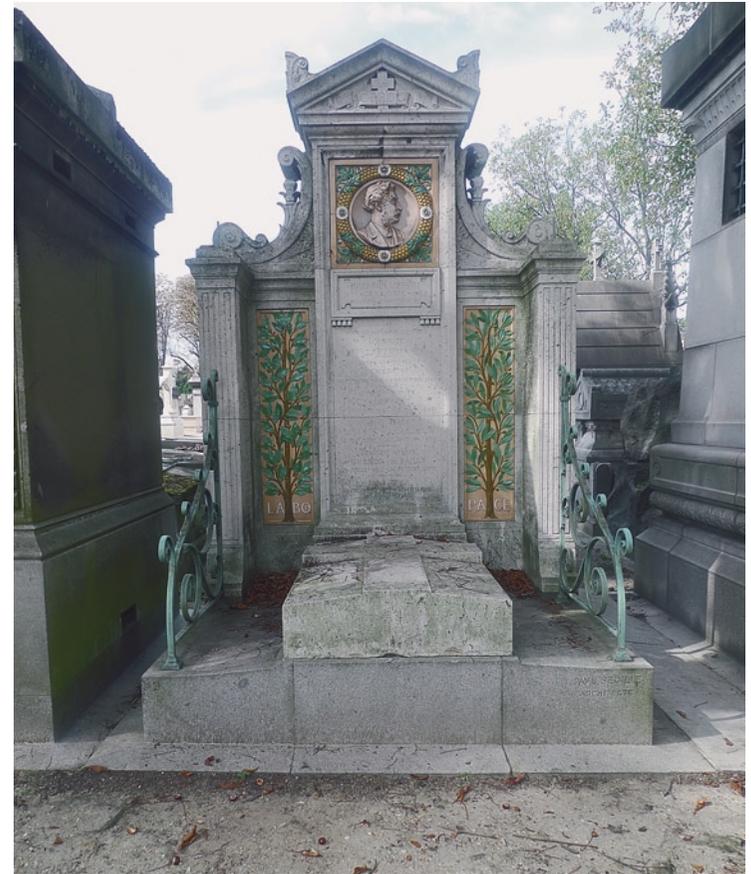
(1866-1936) au cimetière du Père-Lachaise

Sculpteur : Braemer et Prudhomme, 1905 (sic)

Céramiste : Gentil & Bourdet



Étonnant tombeau d'un architecte prévoyant si l'on en croit l'année inscrite sur le monument. Son exubérance fait penser à Gaudi matinée quand même de quelques réminiscences de Baudot.



TOMBEAU LOEBNITZ

Cimetière du Père-Lachaise, rue des Rondeaux
À l'intérieur, 82^e division, allée des Tuyas, 2^e tombe à partir
de l'avenue transversale n°3
Architecte : Paul Sédille, 1897

Le tombeau, qui abrite aussi le père, est décoré de deux tablettes verticales et de la tête de Jules-Paul Loebnitz (mort en 1895) en médaillon de céramique, probablement réalisé par son fils Jules-Alphonse.

**PORCHE D'ENTRÉE**

Place des Grès à l'angle du 54, rue Vitruve
 Françoise Schein avec Florence Peyre, Cécile Teillol, Katia de Radigues, les Associations *Inscrire* et *C'est pointé*, 2012

La Ville de Paris et l'Office d'HLM voulaient éviter que le passage d'entrée desservant les immeubles soient un lieu « à problème » et se sont adressés à *Inscrire*, association fondée par Françoise Schein pour inscrire les droits fondamentaux sur les murs des villes. Pendant plus d'un an, elle a créé un atelier nomade allant dans les écoles et les associations du quartier et notamment *C'est pointé*. *Inscrire* travaillant avec le Portugal a mobilisé les jeunes du *Moino da Juventude*, association de Lisbonne. De cette collaboration sont nées les deux fresques qui couvrent les deux murs latéraux de leurs carreaux de céramique.

PAVILLON

95 bis, rue de Buzenval

Encore nombreux en banlieue, ce type de pavillon est devenu rare à Paris avec ses pierres meulières, ses briques, vernissées ou pas, et ses pièces de céramique.

BAINS-DOUCHES

25-27, rue des Haies
 Céramique et mosaïque de Fourmaintraux & Delassus

La faïencerie Fourmaintraux, installée à Desvres dans le Pas-de-Calais, fut très importante tout au long du XIX^e siècle, mais semble avoir connu des difficultés au XX^e siècle. Associée à Delassus, elle a égayé ce bains-douches typique des années 1920 de ses notes de couleurs chatoyantes.

Banlieue

Alfortville (94)

GAZ DE FRANCE

30, quai de la Révolution

Architecte : Henri Marty

Céramique et mosaïque de Fernand Léger réalisé par Roland Brice et Lino Melano, 1956

Georges Combet (1895-1980) alors directeur de Gaz de France voulut une sculpture pour ce bâtiment de bureaux et la cokerie proche dont il avait commandé les plans à Henri Marty ; il pensa la demander à Fernand Léger mais lorsque l'artiste vint sur le site, il suggéra de placer plutôt un bas-relief sur le mur pignon et proposa le thème de la flamme. Il fit des dessins et une maquette d'environ 1 m². Il confia la céramique à Roland Brice avec qui il avait réalisé le grand bas-relief à La Colombe d'or à Saint-Paul de Vence et la mosaïque qui entoure le relief à Lino Melano. Il mourut avant de la voir achevée, le 17 août 1955.

Argenteuil (95)

CAFÉ TERMINUS

34, boulevard Karl-Marx

à l'angle de l'avenue du Maréchal-Foch, face à la gare

Architecte : André Cordonnier, v. 1930

Céramiste-Mosaïste : Gentil & Bourdet

De grandes vitrines ont été percées laissant des murs de soutien, plus larges que des poteaux habituels, couverts de petites céramiques bleu et or, à mi-chemin de la mosaïque.

CENTRE CULTUREL

Avenue Gabriel-Péri

Architecte : Roland Dubrulle, 1970

« 20^e siècle » d'Édouard Pignon,

céramique réalisée par Michel Rivière et Robert Cloutier

Au débouché du pont d'Argenteuil, la céramique frappe par des dimensions hors du commun : 9 m de hauteur sur 50 m de longueur coiffant le centre culturel. Tout à la fois sculpture et céramique, les cinq mille pièces de cette œuvre ont été cuites dans les fours des Ets Desmarquest à Gournay-en-Bray après avoir été modelées par les trois artistes.

Pignon y développe trois thèmes. Sur le long côté, avenue Gabriel Péri, « les seigneurs de la guerre, la violence, la mort, l'agressivité ». Sur le petit côté, « c'est plutôt le thème du travail, de l'espérance. » Au centre, la grande tête sculptée « symbolise un peu l'homme qui naît à travers toutes les contradictions de ce temps, ce climat de violence qui est celui du siècle. »

Aubervilliers (93)

« LA VILLE ET LA SOURCE »

Sculpture de Jean Amado, 1987-1989, place de la Mairie

Terminant une préface au catalogue de l'exposition de son œuvre au Musée des arts décoratifs en 1985, François Mathey écrivait : « Parce qu'il croit de toutes ses forces à la vocation de l'homme dans la société, il tremble pour lui et l'enfouit au plus secret de son œuvre comme une fève sacrée, comme un trésor. Sera-t-il jamais assez grand pour affronter les périls, triompher des éléments ? Les temps sont toujours proches et jamais révolus qui libéreront cette petite chose si précieuse. Patience, patience, la petite espérance veille qui sourd au cœur des hommes. »

Aulnay-sous-Bois (93)**CHAPELLE SAINT-PAUL**

Rue du 8 mai et rue des Ormes

Architecte : Jean Le Couteur, 1962

Verres de Martin Granel et baptistère de Jacques Lenoble

L'éclairage particulier du baptistère a été réalisé en sciant des briques perforées dans le sens vertical, en plaquant une vitre colorée et en recollant les deux pièces.

Boulogne (92)**PETIT IMMEUBLE**

53, rue Victor-Hugo

Frise de couronnement et bandeaux sous les fenêtres en petits carreaux de différentes tailles, à dominante bleue
Signé Gentil et Bourdet

PAVILLON

62, route de la Reine.

Dans le goût de l'Art nouveau, les matériaux sont exhibés et la céramique abondante

IMMEUBLE

24, rue de la Tourelle

Architecte : Gustave Monceau, 1913

Décor en céramique de Gentil & Bourdet

MAISONS

134, et 134 bis, rue du Vieux-pont-de-Sèvres

Les briques ont été peintes en blanc, à l'exception des bandeaux horizontaux et verticaux en briques émaillées vert d'eau et brun rouge. Les façades sont aussi décorées de carreaux de céramique, le tout très probablement de Gentil et Bourdet dont l'atelier était 200 m plus loin

Bourg-la-Reine (92)**IMMEUBLE**

3, rue Ravon

Architecte : Lewicki, 1896

Céramique de Brocard et Leclerc

Les tables, médaillons et guirlandes en céramique décorent la façade de façon quasi omniprésente.

Châtillon-sous-Bagneux (92)**PISCINE INTERCOMMUNAL CHÂTILLON-MALAKOFF**

Bd de Paris à l'angle de la rue Jules-Védrine

Architecte : AUA, 1972

L'entrée était couverte d'une mosaïque de Paul Fougino qui, partant du sol, montait sur les murs latéraux et recouvrait le linteau. Mal entretenue, les édiles ont préféré lui substituer une peinture affligeante sur le mur de droite.

Choisy-le-Roi (94)**MAISON BRAULT-GILARDONI**

Voir Thiais

Clichy (92)**LE PRINTEMPS**

69-71, boulevard du Général-Leclerc

Architecte : Ernest Papinot et René Simonet, 1908

Les carreaux et éléments de céramique qui décorent ces entrepôts sont attribués à Alexandre Bigot selon les uns, Gentil & Bourdet selon d'autres... Quoi qu'il en soit, ils donnent à cette entrée une note colorée et de bonne tenue

Colombes (92)**CITÉ HBM**

6, rue Paul-Bert

Architecte : Germain Dorel, 1933

Construits pour la Société d'Hbm « Le Foyer du progrès et de l'avenir », les bâtiments de cette cité sont entièrement couverts d'éléments de grès cérame et de carreaux de grès, alternant avec beaucoup de maîtrise les tons sombres et clairs, de façon à souligner, presque dramatiser, le dessin des façades.

USINE DES EAUX82, rue Paul-Bert, au bord de la Seine
1894 et 1901

Appareillage de brique avec bandeaux et médaillon en terre cuite

Bel exemple d'architecture industrielle, cette usine élevait les eaux usées venant de Paris sur le plateau d'Argenteuil à destination des bassins de dépollution de La Frette et d'Achères.

Écouen (95)**CHÂTEAU D'ANNE DE MONTMORENCY,
MUSÉE DE LA RENAISSANCE**

Parmi de nombreux chefs-d'œuvres, le musée présente des carreaux de faïence de Mattéot Abaquesne qui datent de la construction du château, 1542-1559. Bien que Normand (il serait né près de Cherbourg), Abaquesne dut probablement sa formation aux Italiens qui étaient alors les maîtres ; il est considéré comme le premier faïencier français.

Épinay-sur-Seine (93)**GARE**

Place de la Nouvelle-gare

Architecte : Clément Ligny, 1908

La Compagnie des chemins de fer du Nord, dont Ligny dirigeait le service d'architecture, a ouvert cette année-là une ligne reliant Sannois à Paris. « Les matériaux employés, caillasses, briques de couleurs différentes, carreaux en faïence à dessins, couverture mouvementée avec rives en terre cuite, donnent à cet ensemble un aspect très couleur locale : nous sommes en présence d'une construction bien banlieusarde », écrivait le journaliste de *La Construction moderne*.

Ermont (95)**CENTRE COMMERCIAL**

Route de Saint-Leu

Architectes : Paul Herbé et Jean Le Couteur, 1962

« Élévation-hommage aux sculpteurs des cathédrales », sculpture en céramique de Jean Zwobada

Gif-sur-Yvette (91)**CIMETIÈRE DES ROUGEMONTS-SUD**

Rue du 8 mai 1945, Îlot C

Tombe de Fernand Léger, 1957

La pierre tombale en granit bleu est adossée à un mur sur lequel est fixé un panneau d'environ 2x2 m qui porte une fleur de céramique, probablement réalisée par Roland Brice, sur un fond de tesselles rouges disposées par Lino Melano. Elle est probablement l'œuvre de Nadia Léger

Gournay-sur-Marne (93)**PAVILLON**

Promenade Hermann-Régnier, à côté de la Mairie

Avant d'abriter la mairie, le château appartenait à la fin du XIX^e siècle à M. Nast, probable descendant d'une famille de fabricants de porcelaine qui s'illustra à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle. Du pavillon en brique et céramique, datant probablement du début du XX^e siècle, ne reste que la façade.

L'Hay-les roses (94)**IMMEUBLE**

3 et 7, rue du Parc

Architecte : J.-P. Denis

Bas-reliefs en béton cuit de Jean Amado, 1967

« Architecture et sculpture ne doivent plus former un ensemble bâtard pour les seules raisons de tradition et de prestige mais doivent se situer comme deux pôles d'expression différentes déterminant dans leur opposition volontaire une constante dialectique : pour une architecture froide ou sévère, solidement implantée dans une société qui la requiert, une sculpture déroutante mais chaleureuse, multipliant des images d'elle-même, lieu suffisamment ouvert pour devenir l'espace de l'imaginaire et de l'affectivité. Cette dialectique entre l'architecture industrielle et la sculpture instaurerait un système de contradictions particulièrement fructueux n'autorisant pas le « sommeil » mais établissant au contraire un éveil hors de l'espace protégé de la cellule close. » Jean Amado *Catalogue CRACAP* 1973, p. 32.

Ivry-sur-Seine (94)**FONTAINE DE JEAN AMADO, 1986**

Béton retravaillé au jet de sable, 2,80x12 m

Métro : Mairie d'Ivry

Pour faire une sculpture, il faut : un immense atelier chaud en hiver, TVA comprise non récupérable, du temps pour faire un grand nombre de maquettes, un grand nombre de dessins, du ciment fondu, du sable de basalte aggloméré, lequel doit être acheminé sur une distance de 200 km, TVA comprise non récupérable, convenablement dosé, ce mélange sec mais malléable sera littéralement modulé. Pour des raisons pratiques, les travaux seront constitués en multiples pièces assemblées à joint franc, d'un poids de 70 kg minimum, mises les unes contre les autres en vue d'un ajustage précis, d'un emboîtement aisé, d'une bonne tenue d'ensemble... (Louis Pons)

Joinville-le-Pont (94)**USINE DES EAUX, SAGEP**

4, avenue Pierre-Mendès-France

Architecte : Jacques Ferrier et François Gruson, 1991-1997

Conseiller béton : Jean-Pierre Aury

Ce n'est pas vraiment de la mosaïque, mais on pourrait s'y tromper. L'usine des eaux étant constituée d'une succession de cuves de 40 m de côté sur 7 m de hauteur, l'architecte a fait appel au plasticien Jean-Pierre Aury pour rendre ces cuves moins ternes. Les bacs sont donc habillés de panneaux dans lesquels le ciment a été teinté avec de l'oxyde de cobalt et le béton mêlé à des cailloutis gris-noirs et à des éclats de pâte de verre bleue sur 5 cm d'épaisseur. Il en résulte des parois scintillantes dans des tonalités changeantes proches de celles de l'eau.

Le Vésinet (78)

MAISON

56, avenue de la Princesse
1896. Architecture en brique et pierre agrémentée de bandeaux de céramique

Les Mureaux (78)

MÉDIATHÈQUE

Avenue Paul-Raoult
« L'arbre de la connaissance » de Françoise Roche avec Jean Guevel, Annabelle Botte, Nada Moucattaf, 2009

Sur environ 180 m² de carreaux verts pâles, Françoise Roche invita les habitants à dessiner les images qu'ils se faisaient de la connaissance, les phrases qui les marquaient, telles celle de Marie-Paule : « Je peins comme je pense et



non comme je vois ». Âgés de sept à quatre-vingt-trois ans, de toutes origines et de toutes conditions, ils abandonnèrent quelque temps leur isolement anonyme pour se transformer en citoyens participants au décor et à l'aménagement extérieur de la médiathèque transformée et agrandie par les soins de l'architecte Karin Millet.

« LE VAL DE SEINE »

Sous le pont du chemin de fer à l'entrée de la gare
Mur de céramique de Françoise Schein avec Omar Camara, 2009-2012

L'œuvre retrace le val de Seine depuis Les Mureaux jusqu'au Havre comme le rhizome d'une plante dont les bourgeons et les racines sont autant d'expressions de l'imagination des habitants sur leur rapport avec la nature et la végétation. De couleurs verte et bleue sur fond gris clair, la carte s'étend sur la largeur du tunnel jusqu'à l'estuaire de la Seine où se verse les noms de tous les participants.



Levallois-Perret (92)**CAFÉ CARVALHO**

98, rue Paul-Vaillant-Couturier
 Architecte : Louis Taisne, 1897
 Céramique de J. Loebnitz

Superbe bâtiment industriel en brique décoré de panneaux de céramique avec, à l'angle de la rue de la Gare, le blason de la maison entrelaçant les deux C du Café Carvalho.

MAGASIN

92, rue Anatole-France
 Céramiste : Viron
 L'encadrement des vitrines de l'ancien magasin Paul-Millet et de la porte est orné de panneaux de céramique

Maisons-Laffitte (78)**PAVILLON « DOULTON »**

30, avenue Pascal
 Architecte : W. Wilkinson
 Décorateur : John Sparkes, 1878
 Brique, terre cuite et céramique de Doulton

Avant d'échoir à Maisons-Laffitte, cette façade était celle de l'un des cinq pavillons britanniques de l'Exposition universelle de 1878. Fondée vers 1810, la Cie Doulton avait commencé à fabriquer des canalisations et appareils sanitaires avant d'étendre ses fabrications à tous les produits en terre cuite et céramique à l'instigation de John Sparkes, directeur de l'École d'art de Lambeth. Cette façade, inspirée de la Renaissance italienne, est un véritable catalogue des produits Doulton : briques de différentes couleurs, moulures, colonnettes, chapiteaux, cabochons, balustres, carreaux en terre cuite et céramique ne laissent pas l'œil en repos.

MAISON

15, avenue Lavoisier

Belle maison en brique avec une frise en céramique en allège du premier étage

Malakoff (92)**UNIVERSITÉ RENÉ-DESCARTES**

10-14, rue Pierre-Larousse
 Architecte : A. Raimbert, J. Papet et Georges Appia, 1925-1927
 Construit pour abriter la Société française des électriciens, le bâtiment est décoré de céramique et mosaïque de Gentil & Bourdet sur la frise de la corniche et les allèges du deuxième étage

PROMENADE DANS UN MUSÉE IMAGINAIRE

Béatrice Casadesus, 1985-1988, boulevard Camelinat près de l'angle de l'avenue Pierre-Brossolette

Ce mur de soutènement des voies ferrées présente, selon Béatrice Casadesus, comme une métaphore du musée imaginaire dans la rue. Chaque « tableau » revêt l'aspect d'une image informatisée apparaissant ou disparaissant selon l'approche ou le recul.

Neuilly s/S (92)**IMMEUBLE**

6, rue Pauline-Borghèse

Joli décor de céramique sur les linteaux et les allèges.

Nogent-sur-Marne (94)

L'architecte Georges Nachbaur (1843-1921) a construit, seul ou avec son fils Georges (1884-1977) un grand nombre de villas et de petits immeubles, la plupart à Nogent, quelques-uns au Perreux, au tournant du XIX^e et du XX^e siècle. Tous arborent leurs matériaux, pierre, brique, céramique, fonte de façon très expressive. Signalons :

VILLA - 55, avenue du Général-de-Gaulle

IMMEUBLE - 96, avenue du Général-de-Gaulle

VILLA - 9, rue José-Dupuis

VILLA « LA DÉTENTE » - 3, boulevard de la République

VILLA - 4, boulevard de la République

VILLA - 9, boulevard de la République

PETIT IMMEUBLE - 11, boulevard de la République

PETIT IMMEUBLE - 1 ter, rue Bauÿn-de-Perrenc

Noisy-le-Grand (93)

MÉMOIRE POUR UNE VILLE AMNÉSIQUE

de Béatrice Casadesus, 1985

56, rue du Docteur-Sureau

Le tableau en carreau de céramique de 5x5 cm couvre environ 60 m² le long d'un passage entre la rue et le cœur du « Clos des noyers », construit par Antoine Grumbach. Les carreaux, tous noirs ou blancs, font surgir une image, mouvante, comme celle qui se dégagerait d'énormes pixels.

SCULPTURE-PARAVENT DE 8 M DE LONGUEUR

Jean Amado, 1979

CES Jacques-Prévert

22, rue de la Butte-verte

« Je commence par un dessin – confie Amado. Le dessin, ça ne m'amuse pas, mais ça me permet de sérier les problèmes. Il y a d'abord un objet, un détail plutôt, une chose

en suspens bourrée de possibles. Le dessin concrétise tout ça, mais en le dépoétisant. Il ne reste qu'un truc sec, décevant, que je raccorde tant bien que mal au besoin premier en essayant de penser maintenant au côté esthétique... À force de tracer, de penser, la chose finit par se gonfler... »

Saint-Cloud (92)

IMMEUBLE

63, quai Carnot

Céramique (2,40x3,20 m) de Jean Mégard et Claude Viseux, dans le hall d'entrée, 1958

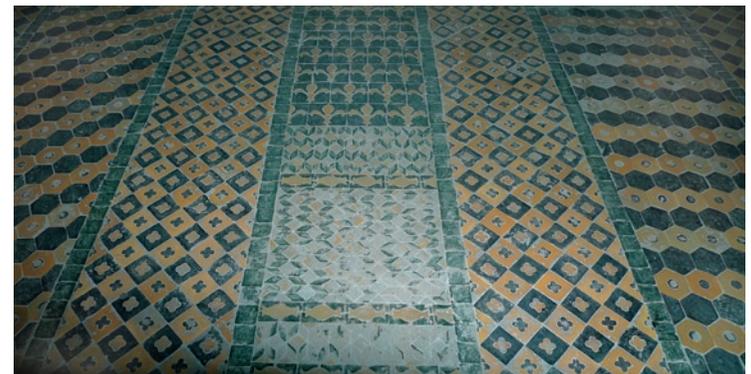
Saint-Denis (93)

BASILIQUE SAINT-DENIS

Place Victor-Hugo

Maître d'ouvrage : Suger, 1122-1152

Carrelages dans les chapelles de la Vierge (derrière le maître-autel) et de Saint Cucuphas, mitoyenne et à droite de la précédente



Les carreaux des chapelles de Saint Cucuphas et surtout de la Vierge sont parmi les plus anciens existants en France. Ils ont été découverts lors des fouilles menées sous la direction de Viollet-le-Duc en janvier et février 1848, sous 32 cm de remblai et datent vraisemblablement du XII^e siècle. La plus grande partie fut restaurée selon la même technique, à savoir que ces carreaux sont de petits morceaux de terre cuite colorés à l'origine en noir, en jaune, en vert foncé et en rouge (ces deux dernières couleurs ont disparu), coupés en triangle, en carré, en losange, en portion de cercle, en polygone, et emboîtés les uns dans les autres comme un puzzle, ce qui crée la polychromie. Certains ont été moulés avec un orifice circulaire, carré, quadrilobé, etc. comblé par une pièce de cette forme mais d'une autre couleur. Ils ont été posés entre 1848 et 1853, peut-être par Dubois Fr.

PAVILLONS EN BANDEAU

24 à 32, rue de Dalmas

Petits pavillons d'un étage construits en brique avec des linteaux et bandeaux de céramique. Plutôt que d'un lotissement patronal, la variété de leur appareillage donne à penser qu'il pourrait s'agir d'un lotissement coopératif...

COLLÈGE GARCIA LORCA

6 et 8, avenue du Franc-Moisin

« Charte des droits fondamentaux européens », mur en carreaux 15x15 cm de céramique de 12 m de longueur sur 70 cm de hauteur, conçu par Françoise Schein, 2006

Le mur a été financé par la Ville de Saint-Denis et de Paris, la Fédération internationale des ligues des droits de l'homme, Afobat, association de prévention et la Commission européenne, le tout à l'initiative de Françoise Schein qui l'a réalisé avec la coopération d'Alice Carré, Ada Bazan, Lucille Thierry, Émilie Leloup, Agathe Labaye et Nathalie Kahn.

Saint-Germain-en-Laye (78)

MUSÉE DES ANTIQUITÉS NATIONALES

Château, place Charles-de-Gaulle

Construit au XVI^e siècle, le château connut divers avatars avant d'être restauré, sous la direction d'Eugène Millet, à partir de 1862. Les travaux durèrent une trentaine d'années. Le cadran de l'horloge date vraisemblablement des années 1870.

Saint-Gratien (95)

GARE RER LIGNE C

Architecte : Clément Ligny, 1908

Elle a été construite sur la même ligne et par le même architecte que celle d'Épinay-sur-Seine

Voir cette gare

Saint-Leu-la-forêt (95)

ÉGLISE SAINT-LEU-SAINT-GILLES

Architecte : Eugène Lacroix, 1849-1851

Peintures sur céramique par Joseph Devers sur des cartons de Sébastien Cornu dans les trois tympans

L'église a été commandée par le prince-président Louis Napoléon pour abriter le tombeau de son père, Louis Bonaparte, frère de Napoléon I^{er} et roi de Hollande. La commande fut passée à son frère de lait, Eugène Lacroix (1814-1873), élève de Constant Dufeux. Ce sont les premières peintures sur céramique destinées à l'extérieur, que l'on connaisse.

Le tympan du centre est sur le thème « Je suis la lumière du monde », les deux latéraux sur les thèmes « Aimez-vous les uns les autres » et « Le pain que je donnerai c'est ma



chair ». Ils sont peints sur des plaques de faïence blanche aux dimensions des médaillons par Joseph Devers à partir des cartons de Sébastien Cornu (1804-1870) dans un style académique et froid. On sait que Devers travailla un temps chez Pichenot*, sans doute peu avant qu'il installât son propre atelier, en 1853, à Montrouge.

Sarcelles (95)

COLLÈGE ÉVARISTE-GALLOIS

13, rue Jean-Giraudoux

Architecte : Guillemant

Sculpture en céramique et ciment d'Albert Bitran

Céramiste : Madeleine Pastier, 1968-1970

Endommagée lorsqu'elle fut déposée pendant les travaux de rénovation du collège, on attend sa restauration et remise en place.

Thiais (94)

MAISON BRAULT-GILARDONI

9, avenue de Stalingrad

Architecte : L. Bonnenfant, v. 1894

Cette maison fut construite par Alfred Brault, alors propriétaire des Tuileries de Choisy, mais en 1895, l'entreprise fusionna avec celle de Joseph Gilardoni qui devint propriétaire de la maison. Les briques émaillées et les céramiques qui la décorent ont évidemment été fournies par les Tuileries de Choisy.

Sceaux (92)

LYCÉE LAKANAL

Avenue du Président-Franklin-Roosevelt

Architecte : Anatole de Baudot, 1885

Briques, tuiles émaillées et métopes de Léon Parvillée, 1885

Vaux-sur-Seine (78)

VILLA « LA MARTINIÈRE »

87, rue du Général-de-Gaulle

Architectes : Lucien Roy, 1889 puis Paul Lagrave, 1897

Ce pourrait être un pavillon d'exposition d'un fabricant de briques et de céramiques, tant ces matériaux y sont utilisés dans toutes leurs gammes.

La première villa (à gauche en regardant la façade sur rue) a été construite par Lucien Roy pour Léon Sari, directeur des Folies-Bergères. Elle passa ensuite dans les mains d'un diamantaire parisien, Eugène Martin qui lui adjoignit la villa à droite sur les plans de Paul Lagrave. Celui-ci en respecta le style et en poursuivit la décoration en briques de différentes couleurs et en céramique ; celle-ci orne certaines pièces à l'intérieur.



Racheté par la municipalité en 1951, l'ensemble abritait la bibliothèque avant de devenir une annexe de la mairie.

Versailles (78)

PEINTURES ONIP

50, avenue de Sceaux
Grès d'Alexandre Bigot

Comme l'indique encore l'enseigne les Ets Paille vendaient des verres à vitres, des couleurs et vernis.



Vincennes (94)

EX-BAINS MONTANSIER

7, rue de Montreuil

La porte cochère est entourée d'un beau décor de briques émaillées. Au fond du couloir de l'entrée, face à la rue, un grand panneau de carreaux de céramique reproduit une femme nue se baignant dans un paysage.



ÉGLISE SAINT-LOUIS

Rue Fays

Architecte : Jacques Droz et Joseph Marrast, 1914-1924

Ambon, table de communion, chaire et statues en céramique de Maurice Dhomme

L'intérieur de l'église, très sombre, est décoré de fresques de Maurice Denis et Henri Marrast, que les céramiques ne contribuent pas à égayer.

HÔTEL GUILLERÉ

13, rue Eugénie-Gérard

Architecte : Louis Sorel, 1912

Cet hôtel particulier a été construit pour Guilleré, fondateur de l'Atelier Primavera aux magasins du Printemps et sa femme Charlotte, peintre. Au-dessus de l'entrée, un singe en céramique est souligné de la légende : *Ab isto disce homines*, À partir de celui-ci, apprends les hommes.

Vitry-sur-Seine (94)

Sous l'impulsion de Marcel Rosette, maire de 1965 à 1977, la municipalité de Vitry a fait une place importante à l'art d'aujourd'hui, appliquant le principe du 1% à toutes les constructions municipales. C'est ainsi que de nombreuses peintures, sculptures, mais aussi mosaïques et céramiques ont vu le jour.

FOYER AMBROIZE-CROIZAT

64, rue Pasteur

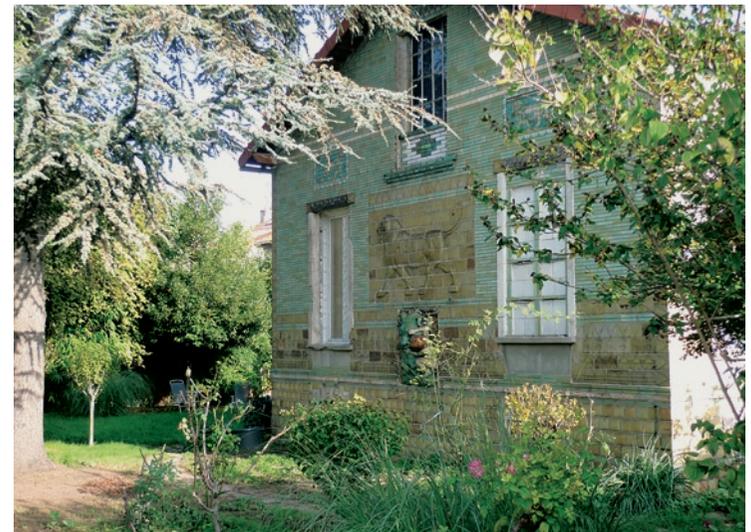
« L'essentiel » banc-sculpture en brique et céramique de Klaus Schultze, 1971

Comme souvent dans son œuvre, Schultze s'est inspiré de la morphologie humaine pour réaliser un banc un peu particulier.

PAVILLON

26, rue Camille-Groult, 1913

Copies du *Lion ailé androcéphale* du palais de Suse, Ets Muller



Le pavillon aurait été construit par le sculpteur Charles-Louis Lesueur (1856-1935) qui ne l'habita pas. Ces deux reproductions en briques émaillées du *Lion ailé androcéphale* (sur la façade principale et la façade latérale) avaient été présentées à l'Exposition universelle de 1889 par les Ets Muller, ce qui leur valut un grand prix. Elles furent ensuite « récupérées » (rachetées ?) par le sculpteur. La frise des *Lions*, de même que celle des *Archers* (11, rue des Sablons à Paris XVI^e) est exposée au musée du Louvre. Datant des environs de 515 av. J.-C., elle ornait le palais de Darius à Suse, actuellement en Iran. Elle fut découverte et transportée en France par la mission Dieulafoy en 1885.

À voir aussi « Faune et enfant » bas-relief en céramique du sculpteur Antoine Injalbert (1845-1933), ami de Lesueur, au pied du mur latéral.

RÉSIDENCE DE LA PETITE-SAUSSAIE

5, avenue Lucien-François

Architecte : Mario Capra

Carreaux émaillés de Paul Fougino en bandeau rez-de-chaussée, 1970

ABAQUESNE, MATTÉOT

Céramiste, il serait né aux environs de Cherbourg au début du XVI^e siècle. Il est signalé à Rouen dans le quartier de la paroisse Saint-Vincent en 1526, s'établit à Sotteville-lès-Rouen. On perd sa trace en 1564, mais son fils Laurent poursuit son travail.

Écouen. Château d'Anne de Montmorency

ABEL DE PUJOL, ALEXANDRE

Peintre, né le 30 janvier 1785 à Valenciennes, mort le 29 septembre 1861 à Paris.

Élève de David, il a notamment peint le plafond de la Bourse à Paris.

Paris 3^e. Église Ste-Élisabeth

ADIGHERI

Paris 5^e. Imm 134 rue Mouffetard

ALAPHILIPPE, CAMILLE

Sculpteur, né en 1874 à Tours, mort après 1934 en Algérie.

Élève de Laurens et Barrias à l'École des beaux-arts ; grand prix de Rome en 1898. Exposé au Salon des artistes

français en 1901, année où il s'intéresse à la céramique. Directeur des Ateliers de Bigot à Mer en 1914. Mobilisé, il ne peut retrouver son poste après la Guerre, du fait de la reconversion des ateliers dans la céramique industrielle. Il part en Algérie où il réalise plusieurs monuments aux morts et enseigne la sculpture à l'école des beaux-arts d'Alger.

Paris 8^e. Ceramic-hôtel, 34, avenue de Wagram

Paris 2^e. Ét. Hardtmuth, 6, rue du Hanovre

AMADO, JEAN

Céramiste, né le 27 janvier 1922 à Aix-en-Provence, mort le 16 octobre 1995 à Aix-en-Provence.

D'abord potier et céramiste, il travaille avec Jo Steenackers (1917-1963) qui devient son épouse. Peu après, ils reçoivent des commandes de Fernand Pouillon pour les bâtiments qu'il construit à Aix et Marseille. Avec Jo, il met au point un procédé d'émaillage du béton, mélange de sable, de basalte, de ciment réfractaire et d'eau cuit au environs de 1000°, le Cerastone, procédé avec lequel il réalise de nombreuses sculptures faites chacune d'un grand nombre de pièces emboîtées les unes dans les autres.

Paris 12^e, La Mahonne, parc floral

L'Hay-les-Roses, rue du Parc

Ivry s/S., Fontaine, rue de la République

Noisy-le-Grand, Collège Jacques-Prévert

ARGAND, Y.

Paris 15^e. Église St-Jean-Baptiste-de-la-Salle

ARNOUX, A. J.

Dessinateur de la Sté H. Boulenger & Cie et auteur de la plupart des tableaux du 18, rue de Paradis avec Guidetti...

ARTIGAS, JOSEP LLORENS I.

Céramiste, né à Barcelone en 1891, mort le 11 décembre 1980 à Barcelone.

Il suit d'abord les cours d'une école de commerce, puis d'une école d'art, avant de s'intéresser à la céramique en 1914. Critique d'art, il vient à Paris en 1917, s'y établit en 1924, repart à Barcelone où il est professeur de céramique à l'école de Massana en 1941. Il expose à Barcelone, Madrid, Paris (Galerie Maeght en 1969), Londres, New York... Il collabore avec Dufy, Braque, Marquet, mais surtout avec Joan Miro (fondation Maeght à Saint-Paul de Vence)...

Paris 7^e. Unesco, place Fontenoy

BACLE & MOULIN

Paris 16^e. Imm 21, rue Van Loo

BALZE, PAUL

Peintre, né le 29 avril 1815 à Rome, mort le 24 mars 1884 à Pavie.

Élève d'Ingres dont il ne parvint pas à se dégager, il a surtout réalisé des œuvres religieuses.

Paris 6^e. EBA « L'Éternel bénissant le monde », grande cour

Paris 6^e. EBA « Le triomphe de Galatée », cour du Mûrier

Paris 10^e. Église St-Laurent

Paris 11^e. Église St-Joseph

BAPTEROSSES, FÉLIX

Fabricant d'émaux, né le 2 septembre 1813 à Bièvres, mort en 1885 à Briare (Loiret).

Inventeur et industriel, il fonde une fabrique de boutons de porcelaine à Paris en 1845. Il rachète une faïencerie en difficulté à Briare qui devient la Faïencerie de Briare, puis les Émaux de Gien en 1864 inventant d'abord une presse puis une machine à découper les émaux, ce qui va permettre de

standardiser les dimensions des tesselles et donc d'accélérer leur pose. À la fin du siècle, l'usine produit un million et demi de boutons par jour et 500 t de perles par an. C'est lui ou plus probablement ses gendres, Raymond Bacot, Alfred Loreau et Paul Yver qui auraient invité Eugène Grasset à venir décorer l'église Saint-Étienne-de-Briare, construite sur les plans de Dusserre de 1893 à 1898.

BAUDOT, ANATOLE DE

Architecte, né en 1834, mort en 1915.

Disciple de Viollet-le-Duc, il fut le promoteur, dès 18?? du ciment armé qu'il fut le premier à utiliser avec la céramique, notamment au lycée Victor-Hugo, rue de Sévigné à Paris, détruit par l'Éducation nationale. Il fit appel à plusieurs artisans-artistes de l'Art nouveau pour l'église Saint-Jean de Montmartre (Bigot, Robert, Roche...)

Paris 16^e. Hôtel particulier, rue Pomereu

BIGOT, ALEXANDRE

Céramiste, né le 5 novembre 1862 à Mer, mort le 11 avril 1927 à Paris.

Né d'un père vigneron à Mer, il fit de brillantes études au collège de Blois, puis à la Sorbonne tout en donnant des leçons pour gagner sa vie. Il passa d'abord une licence de sciences physiques, puis seconda le chimiste minéralogiste Charles Friedel à l'école Alsacienne et devint docteur en 1890.

L'année précédente, il avait eu une révélation devant les céramiques orientales présentées à l'Exposition universelle. Selon son collaborateur René Bouclet, « il se passionne alors pour l'étude de ces œuvres anciennes, chinoises et musulmanes, et des réactions des divers minéraux aux températures élevées. Il devient le conseiller technique de Chaplet et de Carriès. Travaillant avec Le Chatelier qui disposait d'un laboratoire à l'École des mines, il y installe

un four à gaz à récupération qui lui permet d'atteindre la température de 1600°, un pyromètre thermoélectrique, un four de potier, et met en train une série d'études sur différentes sortes de pâtes : porcelaines, grès et faïences, et sur les émaux de grand feu. Ses études lui valurent d'appréciables appuis et des prix importants, le prix Nicolas Leblanc et le prix de la Société d'encouragement. »

Mais aux sollicitations universitaires, il préféra construire son premier four industriel dans sa ville natale. L'un des premiers, il adhéra à l'Union syndicale des architectes qu'Anatole de Baudot (1834-1915) venait de fonder en 1890. Ses recherches scientifiques sont liées à ses recherches artistiques : il crée de nombreux bibelots, vases et pièces de vaisselle qu'il expose dans son magasin, rue des Petites écuries,. Il collabore avec plusieurs sculpteurs, notamment avec Jouve et Binet pour la Porte monumentale de l'Exposition universelle de 1900 puis, bientôt, avec les architectes.

Il installe alors un atelier sur un terrain familial à Aulnay, à la limite de Mer. L'atelier s'agrandira peu à peu jusqu'à employer cent cinquante ouvriers en 1914, quand la Guerre le contraignit à le fermer.

Continuant ses recherches, il travailla ensuite sur les matériaux réfractaires et isolants en céramique pour les industries chimique et électrique Il mourut en 1927, quasiment oublié.

- Paris 1^{er}. La Samaritaine, Trumeaux rue Baille (1906)
- Paris 1^{er}. Imm. 16, rue du Louvre (1912)
- Paris 2^e. Hardtmuth, 6, rue du Hanovre (1908)
- Paris 3^e. Imm. 3, rue des Gravilliers (1894))
- Paris 3^e. Imm. 39, rue Réaumur (1899)
- Paris 5^e. Église St-Médard, 141, rue Mouffetard (1901)
- Paris 5^e. Imm. Hennebique, 1, rue Danton (1900)
- Paris 7^e. Imm. 3, square Rapp (1906)
- Paris 7^e. Imm. 29, av. Rapp (1901)
- Paris 7^e. Imm. 21, rue Pierre Leroux (1908)

Paris 8^e. Imm. 12, rue Pelouze (1901)
 Paris 8^e. Hôtel Noël, 23, av. de Messine (1907)
 Paris 8^e. Ceramic-hôtel, 34, av. de Wagram (1904)
 Paris 10^e. Imm. 14, rue d'Abbeville (1900)
 Paris 12^e. Imm. 5, rue Abel (1901)
 Paris 12^e. Église St-Antoine, 66, av. Ledru-Rollin (1903)
 Paris 14^e. Imm. 129, rue du Château (1904)
 Paris 14^e. Imm. 13, rue Hippolyte-Maindron (1905)
 Paris 14^e. Ateliers, 31, rue Campagne-première (1911)
 Paris 15^e. Imm. 50, av. de Ségur (1899)
 Paris 16^e. Castel Béranger, 16, rue La Fontaine (1898)
 Paris 16^e. Imm. 46, rue Spontini (1898)
 Paris 16^e. Imm. 25 bis, rue Franklin (1903)
 Paris 17^e. Imm. 62, rue Boursault (1901)
 Paris 17^e. Maison part. 53, rue Nollet (1902)
 Paris 17^e. Imm. 6, rue Puvis de Chavannes (1902)
 Paris 17^e. Imm. 8, avenue de Verzy (1913)
 Paris 17^e. Imm. 132, rue de Courcelles (1907)
 Paris 18^e. Église St-Jean-de-Montmartre (1904)
 Paris 20^e. Père Lachaise, dôme du four crématoire (1907)
 Paris 20^e. Imm. 95, av. Gambetta (1908)
 Versailles. Peintures ONIP, 50, av. de Sceaux

BITRAN, ALBERT

Peintre, né en 1931 à Istamboul.

Il vient à Paris à dix-sept ans et fait sa première exposition à vingt ans à la Galerie Arnaud. A depuis exposé un peu partout dans le monde.

Sarcelles. CES Jean-Giraudoux, céramique et ciment

BOULENGER, HIPPOLYTE

En 1863 ou 1866, il succède à ses parents, Louis Boulenger et Hippolyte Hautin, qui dirigeaient en association la Faïencerie de Choisy (voir ce nom). Il en transforme le nom en H. Boulenger & Cie en 1878. En 1902, la société

occupe 4 ha dont plus de la moitié couverts sur ce qui reste des bâtiments du château construit pour la Grande Mademoiselle et réaménagée par Louis XV. Elle utilise 10000 t de matière première par an (argile dans ses carrières à Cessoy à 15 km à l'ouest de Provins, kaolin dans l'Allier et en Bretagne) et consomme 20000 t de charbon par an. Avec sept cent cinquante ouvriers et quatre cents ouvrières, elle produit 100000 m² de carrelage et de revêtement céramique par an ; elle est notamment le principal adjudicataire des briquettes couvrant les couloirs et les stations du métro ; mais elle fabrique aussi et surtout de la vaisselle, pots, assiettes... L'entreprise ferme en 1934.

En 1921, elle ouvre un département distinct spécialisé dans la pose des produits céramiques de la Faïencerie. Ce département s'étendit bientôt à la pose d'autres revêtements (linoléum, granilastic...) et est devenu l'Établissement Boulenger en 1967.

Paris 6^e. Maison sportive, 26, rue Vavin

Paris 10^e. Théâtre Antoine, 14, bld de Strasbourg

Paris 10^e. Faïencerie de Choisy, 18, rue de Paradis

Paris 18^e. Ancien bain-douche, 43 bis, rue Danrémont

Paris 18^e. Imm. rue des Amiraux

Couilly-pont-aux-dames. Maison des comédiens

Maisons-Alfort. Gr. scolaire Condorcet, rue de la Lune

BOULENGER, JEAN-BAPTISTE, AIMÉ (1825-1827)

BOULENGER, JOSEPH, ACHILLE (1826-1901)

Achille, originaire de Cauvigny (60) achète en 1848 un atelier de céramique à Auneuil. Premières productions en 1855. Premier brevet en 1858.

1873-1879 Chislehurst (G.-B.) les deux frères travaillent à la décoration du tombeau de Napoléon III (carreau noir et blanc avec le N)

BOURDET, FRANÇOIS, EUGÈNE

Voir Gentil

BRAULT, ALFRED

Voir Tuilerie de Choisy-le-roi

BRICE, ROLAND

Céramiste, né le 8 juillet 1911 près d'Orléans, mort le 15 décembre 1989 à Biot.

Après l'École des beaux-arts d'Orléans, travaille chez Renault comme dessinateur publicitaire de 1929 à 1932. Entre ensuite dans l'atelier de Léger à Montrouge. Fait des travaux de décoration puis part s'installer à Biot en 1949 avec l'aide de Léger.

Alfortville. Gaz de France

BURI, SAMUEL

Peintre, né en 1935 à Täuffelen (Suisse)

Il suit le cours de l'école d'art appliqué de Bâle, puis vient à Paris en 1959. D'une facture post-impressionniste, son œuvre subit l'influence de l'abstraction lyrique, puis du pop-art et du mec-art. Vit à Givry dans l'Yonne.

Paris 12^e. Piscine

CANARD V. & CIE

Paris 14^e. Imm. vestibule + Zilmsky peintre

CARGALEIRO, MANUEL

Céramiste et peintre, né en 1927 à Vila Velha de Rodao (Portugal). Il a repris les traditions des *azulejos*, avant de s'établir en 1957 à Paris où il subit l'influence de Delaunay, Ernst et Klee, entre autres. Expose alors un peu partout dans

le monde et réalise des panneaux en céramique dans les groupes scolaires de Sauges, Antibes, Limoges ainsi que pour le métro de Lisbonne, des stations-service au Portugal...

Paris 8^e. Métro Champs-Élysées-Clémenceau

CASADESUS, BÉATRICE

Sculpteur et peintre, née le 1^{er} février 1942 à Paris. Élève d'Henri-Georges Adam à l'École des beaux-arts, 2^e grand prix de Rome en 1964.

Noisy-le-Grand. Mémoire pour une ville amnésique
Malakoff. Gare, promenade dans un musée imaginaire

CHARPENTIER, ALEXANDRE

Médailleur, sculpteur, ébéniste, né le 10 janvier 1856 à Neuilly s/Seine, mort le 3 mars 1909 à Paris.

Travaille jeune chez un bijoutier, puis suit les cours de l'École des beaux-arts. Il réalise le décor sculpté du « Chat noir », participe à la décoration de la villa Majorelle à Nancy, et réalise la salle à manger d'Adrien Bénard, banquier et promoteur du Métropolitain, aujourd'hui au musée d'Orsay.

Paris 5^e. Bas-relief, square Scipion

COPELAND

Atelier de céramique et de « porcelaine chinoise » établie en 1770 par William Copeland à Stoke-on-Trent (GB). Associé à Joshua Spode, l'Atelier changea plusieurs fois de nom au gré des accords entre les deux groupes.

Paris 2^e. BN, 58, rue de Richelieu

DEBRÉ, OLIVIER

Peintre, né le 14 avril 1920 à Paris où il meurt le 2 juin 1999.

Après des études d'architecture, à l'école des beaux-arts, puis auprès de Le Corbusier, il se tourne vers la peinture. De l'abstraction lyrique, il évolue vers l'expressionnisme abstrait. Première exposition personnelle en 1953. Pour lui « la peinture est un langage muet donnant aux sensations une réalité plastique. » Nombreuses œuvres d'art « appliqué » : rideaux de scène, vitraux, murs peints...

Paris 13^e. Imm. rue Jean-Sébastien-Bach

Paris 15^e. Mur au Front de Seine

DECK, THÉODORE

Céramiste, né le 2 janvier 1823 à Guebwiller, mort le 15 mai 1891 à Paris.

Après de courtes études, il fait son apprentissage de 1841 à 1843 chez Huguelin, célèbre poêlier de Strasbourg, puis fait son tour de compagnonnage en Allemagne et Autriche-Hongrie. Il travaille chez Vogt en 1847 et fonde son atelier en 1856. Ses bleus turquoises le font remarquer à l'Exposition universelle de 1862. Médailles et distinctions suivent ; à l'Exposition de 1874, il présente des céramiques cloisonnées et à celle de 1880, des faïences de style japonais. Il aurait réalisé la plupart des frises polychromes des pavillons de garde des jardins publics parisiens. En 1887, il publie *La Faïence*.

Paris 5^e. Médillons, Sté pour l'instruction élémentaire

Paris 6^e et 19^e. Carreaux des maisons de garde (?)

DELAHERCHE, AUGUSTE

Céramiste, né en 1857 à Beauvais, mort en 1940 à Paris.

Bachelier, il suit les cours de l'école des Arts décoratifs à Paris de 1877 à 1882 et travaille ensuite à Beauvais. Il connaît un grand succès à la 9^e exposition de l'Union centrale des arts décoratifs en 1887, année où il reprend l'atelier de Chaplet tout en continuant à travailler partiellement à Beauvais. En 1894, il s'installe à la Chapelle d'Armentières.

S'il a une grand œuvre de céramiste, il a relativement peu travaillé pour l'architecture en dehors de sa collaboration avec Baudot.

Paris 16^e. Hôtel de Baudot, rue Pomereu

DEVERS, JOSEPH

Peintre, né le 24 (ou 27) août 1823 à Turin, mort le 10 juin 1882 à Turin.

Orphelin à sept ans, élevé par son oncle, Louis Devers, il apprend la peinture chez M. Biscarra à Turin, puis à Paris, chez Ary Scheffer et Rude pour la sculpture.

Il étudie aussi la peinture en émail avec MM. Constantin et Georges Heisse en 1842, et exécute décorations et peintures sur cristal, porcelaine, lave, cuivre, fonte et fer...

Au Salon de 1849, il exposa ses premières peintures sur lave émaillée et présente ensuite chaque année des copies et décorations de même matière. Les commandes, privées et publiques, commencent à affluer. Après les médaillons de l'église de Saint-Leu Taverny en 1851, il ouvre un atelier à Montrouge en 1853 et y réalise quarante-huit médaillons pour le Palais de l'Industrie lors de l'Exposition universelle de 1855. Ils seront suivis de décorations pour le château de M. Drake à Tours, l'hôtel du président Champi à Paris, etc. devenant la référence pour ce type de peinture qui connut un grand engouement dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Paris 9^e. Église de la Trinité

Paris 1^{er}. Église St-Eustache, 4 bas-reliefs

Paris 11^e. Église St-Ambroise

Saint-Leu-la-Forêt. Église, 3 tympans

DHOMME, MAURICE

Céramiste, né en 1882 à Maignelay où il meurt en 1975.

Élève de l'école de poterie de Lachapelle-aux-Pots (Oise), pays natal d'Auguste Delaherche. Il participe à la décoration

de nombreux monuments et églises à la suite de la Guerre de 1914. Grand prix à l'Exposition internationale des Arts décoratifs de 1925, où il réalise le porche de l'église du Village. Il a souvent exposé au Salon d'automne à Paris.

Vincennes. Église St-Louis

DOULTON

Entreprise de poterie utilitaire fondée par John Doulton en 1815 à Lambeth. Il fut rejoint vers 1830 par son fils, Henry, qui pressentit le développement du matériel sanitaire. Présente dans les expositions internationales, l'entreprise devint très importante. Ce n'est qu'à la fin des années 1860 que, John Sparkes, directeur de l'école d'art de Lambeth, parvint à convaincre Henry Doulton d'étendre sa production à la décoration, à la vaisselle : l'Atelier de Lambeth remporta le succès à l'Exposition universelle de Paris en 1867, à l'Exposition internationale de Londres en 1871.

Maisons-Laffitte. Maison

ETEX, LOUIS

Peintre d'histoire, né le 20 septembre 1810 à Paris, mort le 7 juillet 1889 à Paris.

Paris 6^e. EBA, rue Bonaparte, Médaille

FAÏENCERIE DE CHOISY-LE-ROI

Fondée en 1804 par les frères Paillard travaillant auparavant à Creil. Ils s'installent dans le château construit pour la Grande Mademoiselle et réaménagée par Louis XV. Gérée par eux jusqu'en 1824, puis par V(incent). Paillard et H(ippolyte) Hautin jusqu'en 1836, année où, par suite du départ de V(incent) Paillard, H(ippolyte) Hautin s'associe à L(ouis) Boulenger. En 1863 (ou 1866) Hippolyte Boulenger, neveu de Louis Boulenger et petit-fils de Hippolyte Hautin

succède à ces derniers. En 1878, la raison sociale devient H. Boulenger & Cie. (Voir ce nom)

FAÏENCERIE DE GIEN

Fondée au début du XIX^e siècle par d'anciens propriétaires de la Faïencerie de Montereau-Fault-Yonne. Dissoute en 1823, une nouvelle société est reconstituée en 1829.

Courbevoie. Patinoire + Olson

Palaiseau. École polytechnique + Olson

FAÏENCERIE DE SARREGUEMINES

Fondée en 1790 à la frontière franco-allemande, elle connut les vicissitudes des guerres et des annexions. Plutôt orientée sur la vaisselle, elle s'est aussi intéressée au carrelage. Après avoir subi une OPA en 1978, l'entreprise fut reprise par des salariés. Elle fut mise en liquidation en 2007.

Paris 1^{er}. « Mon bar la potée »

Paris 1^{er}. « Les deux saules »

Paris 2^e. « Royal-bar »

Paris 8^e. Brasserie Mollard

Paris 9^e. « Aux cinq poissons », 28, rue du fbg-Montmartre

Paris 11^e. Clown bar

FARGUE, LÉON

Né le 11 septembre 1849, mort en 1909.

Ingénieur diplômé de l'École centrale en 1872 et « jeune homme de bonne famille », il devint amoureux d'une femme que sa famille jugeait d'un rang social inférieur et ne voulut jamais connaître ; en 1876, il en eut un enfant, Léon-Paul, qu'il reconnut et chérit, mais n'épousa sa mère que quelques mois après le décès de sa propre mère en 1907 (date à vérifier). Léon-Paul souffrit toujours de cette situation de « relégué ».

En 1882, Léon s'était associé avec un M. Hardelay, qui apporta vraisemblablement les capitaux pour fonder les Ets Farge & Hardelay, qui reprit l'ancienne maison de céramique d'art Ch. Pochard, 152, faubourg Saint-Martin.

Paris 6^e. Brasserie Lipp

FOURMAINTRAUX CH. ET DELASSUS

Entreprise de céramique implantée à Desvres (Pas-de-Calais), active dans la première moitié du XX^e siècle.

Paris 9^e. Vals, rue de Londres

GARNAUD

Fondateur des Tuileries de Choisy (voir ce nom).

Paris 9^e. Hôtel Jollivet

GENTIL ET BOURDET

Alphonse Gentil, né en 1872 à Alger, mort en 1933 et Eugène Bourdet, né en 1871 à Nancy, mort en 1952, furent tous deux élèves de Victor Laloux à l'École des beaux-arts où ils obtinrent leur diplôme d'architecte. Gentil fut inspecteur de René Binet pour la Grande porte de l'Exposition universelle de 1900. Ils achètent un four, hésitent entre Nancy et Paris pour s'associer en 1901 et fonder la société « Gentil, Bourdet et Cie, grès, céramique pour la construction, l'ameublement » à Billancourt. Très proches de l'école de Nancy, où ils font de nombreuses réalisations en céramique et en mosaïque, mais aussi à Paris et dans les stations thermales (Contrexéville, Vichy). Leur style évolue ensuite de l'art nouveau vers l'art déco, collaborant avec les plus grands architectes.

Paris 1^{er}, Carrelage au sol Harold, 240, rue de Rivoli (???)

Paris 2^e, Bureaux, 29, rue du Louvre (1908)

Paris 7^e, Imm. 16, avenue Élisée-Reclus (1908)

Paris 9^e, Société Générale, 29, bd Haussmann (1911)
Paris 9^e, Galeries Lafayette, 21, rue de la Chaussée-d'Antin (1912)

Paris 9^e, Métro Saint-Georges, accès

Paris 10^e, Imm. Rex, 19, bd de Strasbourg (1914)

Paris 11^e, Maison Boulet, 22, rue Faidherbe (1925)

Paris 16^e, Hôtel Damoy, 40, rue Boileau (1907)

Paris 16^e, Imm. 15, avenue Perrichont (1907)

Paris 16^e, Imm. 3 à 9, rue du Général-Delestraint (1912)

Paris 16^e, Imm. 17, rue Franklin (1925)

Paris 16^e, Studio building, 65, rue La Fontaine (1929)

Paris 17^e, Imm. 100, boulevard Pereire (1925)

Paris 18^e, Imm. 153, rue Lamarck (1912)

Paris 18^e, Maison Deneux, 185, rue Belliard (1913)

Paris 20^e, Tombe G. Guët, cimetière du Père-Lachaise (1905)

Argenteuil, Café Terminus, 35, bd Karl-Marx (v. 1930)

Et de très nombreux décors en mosaïque, façade du café Le Terminus à Argenteuil situé à l'angle de l'avenue du Maréchal-Foch et du boulevard Karl-Marx. Immeuble construit vers 1930 par l'architecte André Cordonnier (1885-1954). Signatures en bas de la porte d'entrée

GIARD, ALAIN

Céramiste. Réalise pour le paquebot « France », dans un patio conçu par le décorateur Robert Ducrocq quatre panneaux de 2 m de longueur constitués chacun de douze carreaux de lave émaillée dans un style « résolument méridional », celui, reproduit dans le n°25/1962 des *Cahiers de la céramique et des arts du feu* représente un taureau en Camargue.

Paris 15^e. Front de Seine + Debré

Paris 19^e. Armée du salut, 32, rue Bouret

GILARDONI

MM. Gilardoni Frères, d'Altkirch, Haut-Rhin sont les inventeurs de la tuile à emboîtement dont ils déposèrent le brevet en 1847. L'emboîtement permettait de mieux solidariser les tuiles entre elles tout en diminuant leur chevauchement, d'où économie de matière, donc de poids, et réduction de la charpente. Ses avantages mirent toutefois un certain temps avant d'être reconnus : une médaille de 1^{re} classe leur fut enfin décernée à l'Exposition universelle de 1855. Attachés à la France, ils quittèrent Altkirch à l'annexion de 1870 et vinrent s'installer à Pargny-sur-Saulx. L'entreprise fusionna avec Alfred Brault en 1895 et prit le nom de Tuilerie de Choisy. (Voir ce nom).

Paris 10^e. Transformateur CPDE, 81, bd de la Villette

Paris 20^e. Transformateur, av. Gambetta, angle rue des Rondeaux

GILLET, EUGÈNE

Peintre, décorateur et céramiste, né en 1859, mort en 1938.

Fils de François. Élève d'Holfeld, Jollivet et Rudes à l'École des beaux-arts. Débute au Salon en 1878. Membre de la Société des artistes français depuis 1884. Succède à son père à la tête de l'entreprise en 1889.

Paris 1^{er}. La Samaritaine, rue de la Monnaie

Paris 16^e. Entrée du métro « Porte Dauphine »

GILLET, FRANÇOIS

Peintre sur lave, né le 18 mars 1822 à Joinville (52), mort en 1889.

Il travaille chez Hachette qui l'initie à la peinture sur lave et s'installe rue Fénelon en 1855, année où il s'associe à son beau-frère Brianchon jusqu'en 1864. En 1885, il s'installe dans une ancienne verrerie près du fort de La Briche à Épinay-sur-Seine.

Paris 9^e. Hôtel Jollivet

Paris 10^e. Église St-Laurent

Paris 10^e. Imm. rue Fénelon

Paris 11^e. Église St-Joseph

Paris 16^e. Lycée Jeanson-de-Sailly

GISCHIA, LÉON

Peintre, né le 8 juin 1903 à Dax, mort le 29 mai 1991.

Il découvre la peinture dans les fresques romanes et commence par des dessins publicitaires. Puis il enseigne avec Fernand Léger à l'Académie moderne et fait sa première exposition personnelle chez Jeanne Bucher en 1939. Il rencontre Jean Vilar en 1943 et fera de nombreux décors pour le TNP.

Paris 5^e. Faculté de Jussieu

GUÉRIN

Paris 16^e. « Coq » hôtel part. rue Molitor

GUIDETTI

Auteur des cartons des tableaux de céramique du hall d'entrée des Faïenceries de Choisy, 18, rue de Paradis, avec A.-J. Arnoux

GUYOT, VICTORIEN, CLAIR

Peintre et dessinateur, né le 30 juin 1856 à Melun.

Élève de Ribot et Galland à l'Eba. S'installe à Gien.

HACHETTE

Peintre sur lave, mort en 1848.

On ignore sa date de naissance et même son prénom. On sait seulement qu'il fut l'élève et le gendre de Mortelèque qui lui céda son atelier en 1831. Il fournit en lave émaillée l'École des beaux-arts (les médaillons) en 1836 et commença la décoration des tableaux de l'église St-Vincent-de-Paul.

HÉBERT, ERNEST

Peintre, né en 1817, mort en 1908.

Élève de l'École des beaux-arts, premier grand prix de Rome en 1839, directeur de la villa Medicis en 1867, membre de l'Institut en 1874.

INSCRIRE

Association fondée lors de la chute du mur de Berlin par Françoise Schein pour concevoir et créer des œuvres et des événements qui illustrent les droits fondamentaux de l'homme et la diversité culturelle.

JOLLIVET, JULES

Peintre, né le 26 juin 1794 à Paris, mort le 9 septembre 1871 à Paris.

Étudie d'abord l'architecture, puis se tourne vers la peinture et devient l'élève de Gros et Depierre à l'École des beaux-arts. S'intéresse à la lithographie, alors à ses débuts, mais se fait surtout connaître comme peintre d'histoire.

Paris 9^e. Hôtel Jollivet + Hachette et Gillet

Paris 10^e. Église St-Vincent-de-Paul

LEDOUX, EUGÈNE

Seul auteur connu à Paris de sgraffites.

Paris 4^e. Dispensaire Ruel, 6^{ter}, rue du Cloître-Notre-Dame (Papinot)

Paris 6^e. Imm. 7, rue N-D-des-Champs (Saladin)

Paris 20^e. École, 103, avenue Gambetta (Langlois)

Paris 3^e. École maternelle, 6, rue Paul-Dubois (Sardou)

Paris 14^e. Maison, 7, rue Lebouis (Molinié)

Paris 16^e. Hôtel et atelier, 21, rue Rémusat (Danis)

LENOBLE, JACQUES

Céramiste, né en 1902, mort en 1967.

Petit-fils et fils de céramiste, il s'installe au Cannet en

1924. Il participe au Salon des artistes décorateurs à partir de 1932, revient s'installer à Paris en 1936. Il réalise en 1939 un baptistère en céramique pour la cathédrale d'Alger installé dans la mosquée depuis 1832...

Paris 5^e. Imm. rue Jean-de-Beauvais

Aulnay s/Bois. Chapelle St-Paul

LÉVY, ÉMILE

Peintre, né le 29 août 1826 à Paris, mort le 4 août 1890 à Paris.

Élève de Picot et d'Abel de Pujol, à l'École des beaux-arts, prix de Rome en 1854, il est resté dans le courant académique.

Paris 11^e. Atelier Loebnitz, rue de la Pierre-levée

LOEBNITZ, JULES-CHRISTOPHE

Céramiste, né en 1800 à Léna, mort en 1872, de son vrai nom Göttlob-Loebnitz.

Fils d'un fabricant de bougies, il voulut devenir potier et apprit son métier en Allemagne. Il vint ensuite se perfectionner à Paris où il travailla d'abord chez Vogt avant de s'installer chez Pichenot et dont il épousera bientôt la belle-fille. Son passage chez Vogt sera la source de la contestation du brevet de faïence ingerçable déposé par son beau-père.

LOEBNITZ, JULES-PAUL

Céramiste, né le 5 août 1836, mort le 20 octobre 1895.

Petit-fils de Pichenot et fils de Jules-Christophe Loebnitz, il prend la direction de l'entreprise en 1857. Ses premiers travaux de céramique architecturale semblent avoir été faits pour Laval, mais ce sont les carreaux commandés par Félix Duban pour la cheminée du château de Blois qui lui assure un début de notoriété. Il se passionna pour ce travail et travailla, dès lors, avec de nombreux architectes, notamment

Juste Lisch (gares du Havre et du Champ-de-Mars à Paris)
Deslignières et Sédille.

Paris 6^e. EBA, cour « L'Éternel bénissant le monde »

Paris 11^e. Atelier Loebnitz, rue de la Pierre-levée

Paris 10^e. Théâtre Antoine, bd de Strasbourg

Paris 18^e. Mairie, pl. Jules-Joffrin,

Paris 17^e. Imm. rue Bridaine (Bruneau), Vestibule

Paris 20^e. Tombeau, cimetière du Père-Lachaise

LOUTTRE, MARC-ANTOINE BISSIÈRE, DIT LOUTTRE

Peintre et graveur, né le 15 juillet 1926 à Paris, mort le 6 avril 2012 à Paris.

Fils de Roger Bissière, il vit à Boissières (Lot) à partir de 1938 ; il travaille aux champs, puis commence à peindre en 1942. Il vient à Paris en 1949, travaille avec son père. De non-figurative à ses débuts, sa peinture évolue vers une figure allusive, souvent humoristique. Partage son temps entre Paris et Boissières.

1969 – Paris 12^e. Parc floral, fontaine + Manufacture nat. de Sèvres

MIRÓ, JOAN

Peintre, né le 20 avril 1893 à Barcelone, mort le 25 décembre 1983 à Palma de Majorque.

Paris 7^e. Unesco + Artigas.

MORTELÈQUE, FERDINAND

Peintre et céramiste. Baptisé le 17 août 1774 à Tournai.

Fils d'un faïencier originaire de Lille, peintre sur porcelaine et sur verre, il travaille chez Péterinck, et part à Paris où il est céramiste et fabricant d'émaux vitrifiables. Il invente le moyen de fabriquer du bleu d'outre-mer pour la porcelaine en 1808 et travaille pour le duc de Berry et Charles X. Il est employé chez Dutrieux qui l'associe à ses travaux,

notamment sur l'émaillage de la lave. Mais Dutrieux meurt en 1828, laissant Mortelèque seul pour mettre au point et réaliser la première peinture sur lave émaillée, « Une tête de vieillard », en 1827 (musée de Sèvres). Mortelèque intéresse Abel de Pujol au procédé et réalise ainsi les médaillons de l'église Sainte-Élisabeth. On ignore ce qu'il fit les dernières années de sa vie de même que l'année de son décès. On sait seulement qu'il abandonna assez tôt le soin de perfectionner sa découverte à son gendre et élève, Hachette, à qui il cède son atelier en 1831 ou 1844.

MÜLLER, ÉMILE

Fabricant de produits céramiques, né en 1823 à Altkirch, mort en 1889 à Nice.

Diplômé de l'École centrale, il est chargé de la construction d'une cité ouvrière à Mulhouse. Il s'associe ensuite avec M. Bouillon pour organiser des blanchisseries et fonde en 1854 l'usine de produits céramiques, briques, tuiles, etc. à Ivry s/S. Professeur de construction civile à l'École centrale, participe à la fondation de l'École spéciale d'architecture et de l'École des sciences politiques, fondateur du *Génie civil*, et président fondateur de l'Association des industriels de France (pour la préservation des accidents du travail).

Paris 10^e. Théâtre Antoine, bd de Strasbourg

Paris 5^e. « Les boulangers », square Scipion

MÜLLER, LOUIS

Fabricant de produits céramiques, né en 1855 à Mulhouse. Fils d'Émile à qui il succède à la direction des Ets Müller.

Paris 16^e. « Coq » + Guérin

Paris 7^e. « La Pagode », rue de Babylone

Paris 16^e. Imm. 9, rue Claude-Chahu

Paris 16^e. Ateliers, 11, rue des Sablons

Vitry s/S. Pavillon, 26, rue Camille-Groult

NÉRET, GEORGES

Verrier et céramiste, fonde un atelier à Compiègne vers 1876, puis s'installe à Paris en 1894.

1921. Brasserie Bofinger, 5, rue de la Bastille (avec Royer)

OLSON, BENGT

Né le 22 juin 1930 à Kristinehamn (Suède).

Élève de Endre Nemes à Göteborg, puis de Fernand Léger en 1952 à Paris où il s'est installé.

Courbevoie. Patinoire + F. de Gien

Palaiseau. École polytechnique + F. de Gien

ORSEL, VICTOR

Peintre, né en 1795 à Oullins, mort en 1850.

Élève de Revoil et de Guérin, il trouva son idéal dans l'art mystique et chrétien pré-renaissant. Grandes peintures de sujets bibliques.

Paris 6^e. EBA, rue Bonaparte. Médaille

PARVILLÉE, ACHILLE

Céramiste, né en 1856, mort en 1909 et son frère Louis, né en 1859, mort en 1936. AD non

Tous deux fils de Léon avec lequel il travaille dès 1873. Médaille d'or à l'EU 1889 pour le restaurant Champeaux à Paris (détruit en 1898). En 1899, fondent à Cramoisy (60) une usine d'isolants électriques en céramique.

Paris 8^e. Lycée Racine. Plafond (Gout)

Paris 15^e. Lycée Buffon

PARVILLÉE, LÉON

Céramiste et écrivain d'art, né le 22 mars 1830 à Paris, mort en 1885 à Paris.

« Élève de la Petite école de Viollet-le-Duc, il part en Turquie en 1851 avec Pierre-Victor Galland. Il étudie l'architecte ottomane. Chargé en 1863 de la restauration

d'édifices à Brousse (3^e ville de Turquie) ravagée par un tremblement de terre en 1856. Il est nommé architecte de la Commission impériale ottomane lors de l'EU de 1867 et installe un atelier de céramiste à Paris la même année. Secondé par ses fils, il participe à toutes les grandes expositions, Vienne, Londres, Paris où il est reconnu comme l'un des grands céramistes de son temps.

Sceaux. Lycée Lakanal, briques, tuiles émaillées et métopes

PERIN, ALPHONSE

Peintre, né en 1798 à Paris, mort en 1874.

Élève de Guérin, ami d'Orsel, il s'adonne comme lui à la peinture religieuse : chapelle de la Communion de Notre-Dame de Lorette à Paris.

Paris 6^e. EBA, rue Bonaparte. Médaille

PICHENOT, JEAN-BAPTISTE, ALPHONSE

Fabricant de poêles, né en 1796, mort en 1849.

Établi en 1833 au 5, rue des Trois-bornes, il est réputé avoir inventé la faïence ingerçable et réfractaire « spécialement applicable aux articles de chauffage » en 1840. Mais son brevet fut contesté par plusieurs poêliers dont Vogt qui n'avait pas jugé bon de breveter le procédé. L'affaire se complique du fait qu'il avait engagé quelque temps auparavant Jules-Christophe Loebnitz qui venait de travailler chez Vogt... Ses liens avec lui s'étaient même resserrés car Jules-Christophe avait épousé la fille que Madame Pichenot avait eu d'un premier mariage. Le procès opposant Vogt à Pichenot ne parvint pas à éclaircir l'affaire qui se termina par un compromis : l'antériorité de Pichenot fut reconnue, mais le brevet fut annulé ce qui mit la faïence ingerçable dans le domaine public.

Pichenot continua à fabriquer des poêles, mais aussi des baignoires (Exposition de 1844). La seule réalisation qu'on

lui connaisse en architecture est celle de l'église de Saint-Leu-la-Forêt en 1849. Il mourut cette même année, laissant la direction de l'entreprise à sa veuve.

Saint-Leu-Saint-Gilles à Taverny. Église, trois médaillons
+ Devers

PIGNON, ÉDOUARD

Peintre, né le 12 décembre 1905 à Bully-les-Mines, mort le 14 mai 1993 à La Couture-Boussey.

Argenteuil. Centre culturel
Vitry s/S. Imm.

POINT, ARMAND

Peintre. Ouvre une école de métiers d'art à Marlotte (fin XIX^e).

ROSSIGNEUX

Peintre. Paris 19^e. Armée du salut + Giard

ROYER, EUGÈNE

Verrier et mosaïste. Collaborateur de Georges Nèret vers 1909, il lui succède, s'associe à Jean Gaudin vers 1927 pour quelques années.

Paris 4^e. Brasserie Bofinger, panneau aux w.c.

SCHEIN, FRANÇOISE

Artiste, née à Bruxelles.

Diplômée de l'Institut d'architecture de La Cambre et de la Columbia University, elle s'attache à la Déclaration des droits de l'homme et aux métros dont elle décore les stations un peu partout dans le monde, Bruxelles, Berlin, Lisbonne, Stockholm, Sao Paulo, le plus souvent en y faisant participer les habitants comme dans les favelas de Rio.

Paris 8^e. Station du métro Concorde, ligne 12

Paris 20^e, Mur, place des Grès

Les Mureaux, « L'Arbre de la connaissance », médiathèque

Les Mureaux, « Le Val de Seine », tunnel du chemin de fer
Saint-Denis, Collège Garcia Lorca

SCHNEIDER, GÉRARD

Peintre, né le 28 avril 1896 à Sainte-Croix (Suisse), mort le 8 juillet 1986 à Paris.

Élève de l'École des arts décoratifs et de l'École des beaux-arts à Paris dans les années 1916-1920. Vit à Paris depuis cette époque. Naturalisé français en 1948.

Paris 7^e. Ministère des PTT, salle de congrès

SCHULTZE, KLAUS

Sculpteur, né le 11 juillet 1927 à Francfort-sur-le-Main.

Après trois ans d'apprentissage de la poterie à Constance, s'établit à Paris en 1952.

Paris 15^e. École

TUILERIE DE CHOISY

Fondée en 1844 par M. Garnaud, continuée en 1870 par M. Brault père, puis par son fils Alfred qui produit ses premiers émaux en 1880 sous la raison sociale, Brault & Cie. En 1895, fusion donnant la Société Gilardoni fils A. Brault.

En 1902, fabrique des tuiles, de la céramique architecturale, des carreaux de faïence de revêtement. Elle emploie cinq cents ouvriers, consomme 30 000 t de matière première et produit 25 t d'émaux par an.

Paris 9^e. Hôtel Jollivet

VIRON

Levallois-Perret 92. Magasin, 92, rue Anatole-France

VOGT

Importante fabrique de poêles au début du XIX^e siècle.
C'est probablement elle qui découvrit la faïence ingerçable.
Voir Pichenot.

WIELHORSKI, JULES

Paris 8^e. La fermette Marbeuf

ZAENGERLER & ROUSSEL

Paris 20^e. Atelier, entrée
Paris 15^e. Imm. 131, rue de Vaugirard

- BAYARD, ÉMILE, *L'art de reconnaître la céramique française et étrangère*, Paris, Roger & Chemoviz, 1916.
- BERNARD, ROGER, *La Faïencerie de Gien*, 1981.
- BRUNHAMMER, YVONNE, *Le Beau dans l'utile, un musée pour les arts décoratifs*, Paris, Gallimard, 1992.
- BRUNHAMMER, YVONNE, *Fernand Léger, l'art monumental*, Paris, Seuil, 2005.
- CHATENET, MONIQUE, *Le château de Madrid au bois de Boulogne*, Paris, Picard, 1987.
- CHAUDUN, LAURENCE ET NICOLAS, *Paris-céramique* Paris, Somogy, 1998.
- Commission des Monuments historiques : Procès-verbaux VII. 1883, III. 1903, V. 1910.
- COSIMI, RODOLPHE, *Roland Brice*, Éd. Aréa, 2010.
- CROUPI, E., *Les arts industriels modernes*, Aux bureaux de l'art décoratif moderne, 1891.
- DANIS, ROBERT, *La première maison royale de Trianon, 1670-1687*, Paris, Éd. Albert Morancé, 1936.
- DECK, THÉODORE, *La Faïence*, Paris, 1887.
- DESLIGNIÈRES, MARCEL, Rapport fait au nom de la 9^e section sur la visite des ateliers de M.-L. Parvillée, in *Bulletin de la Sté centrale des architectes*, 1884.
- DIETRICH, GERHARD, « Alexandre Bigot, Steinzeug in der Architekturdekoration » *Keramos* n°97, juillet 1982 (n° spécial).

- DORMOIS, CAMILLE, *Notes historiques sur la commune de Villiers-Vineux, Auxerre, 1859.*
- DUBAN, FÉLIX, *Château de Blois, décorations murales peintes, tentures, fresques, plafonds, carrelages, Librairie générale d'architecture et des travaux publics, v. 1890.*
- GILARDONI, HENRI, *La terre cuite dans le bâtiment moderne, 1928.*
- GREBER, ÉDOUARD, *Traité de céramique, Paris, Encyclopédie Roret, 1934.*
- LAVEZZARI, ÉMILE, « L'industrie céramique à l'Exposition universelle », *Revue générale d'architecture et des travaux publics, 1881.*
- LEYMARIE, CAMILLE, « La céramique d'architecture à l'Exposition universelle de 1900 », *Revue des arts décoratifs, février 1901.*
- LIESVILLE, A.-RDE, *Exposition universelle de 1878. Les industries d'art. La céramique et la verrerie au Champ de mars, Paris, 1879.*
- LOEBNITZ, JULES (ALPHONSE), *La céramique, 1927.*
- LOEBNITZ, JULES, *Exposition universelle de 1889. Rapport sur la céramique, extraits dans L'Architecture, 1891.*
- LOEBNITZ, JULES, *Exposition internationale des industries du travail de Turin, 1911. Céramique et verrerie. Rapport.*
- LUCAS, CHARLES, « Jules Loebnitz céramiste d'art », *La Construction moderne, 2 nov. 1895.*
- LUNEAU, JEAN-FRANÇOIS, *Félix Gaudin (1851-1930), Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2006.*
- MAGNE, LUCIEN, *Le décor de la terre, Paris, Henri Laurens, 1913.*
- MORANT, HENRY DE, *Les carreaux de pavage au Moyen Âge, Archeologia n° 38, 1971.*
- PALISSY, BERNARD, *Œuvres complètes, Éd Anatole France, Paris, Charavay Fr., 1880.*
- PARVILLÉE, ACHILLE, *Étude sur l'enseignement de l'art céramique, Paris, 1884.*
- PARVILLÉE, LÉON, *L'architecture et la décoration turques au XV^e siècle, Paris, 1874.*
- PLINVAL DE GUILLEBON, RÉGINE DE, *Faïence et porcelaine de Paris, XVIII^e-XIX^e siècles, Dijon, Faton, 1995.*
- PLINVAL-SALGUES, R DE, *La céramique française aux Expositions industrielles de la première moitié du XIX^e siècle, Les Cahiers de la céramique, 1961.*
- RIVOALEN, ÉMILE, *La brique moderne, Dourdan, 1909.*
- ROUYER, E. ET DARCEL A., *L'art architectural en France depuis François 1^{er} jusqu'à Louis XVI. Motifs de décoration intérieure et extérieure dessinés d'après des modèles exécutés et inédits des principales époques de la Renaissance, 1867, 2 volumes in 4° avec 200 planches.*
- SCHNEIDER-MANUCH, ELSA, « Léon Parvillée, parcours d'un pionnier de la céramique architecturale », *Recherches en histoire de l'art, n° 1, 2002.*
- SÉDILLE, PAUL, *L'architecture contemporaine et les industries d'art qui s'y rattachent, Conf. du 23 octobre 1984, Paris, A. Quantin, 1884.*
- SÉDILLE, PAUL, *Exposition universelle 1878, la céramique monumentale, Conf. du 19 septembre 1878, Paris, Imprimerie nationale, 1879.*
- SÉDILLE, PAUL, « La céramique moderne. Visite aux ateliers de faïencerie d'art de M. Loebnitz », *Revue générale d'architecture et des travaux publics, 1885.*
- SÉDILLE, PAUL, *Étude sur la renaissance de la polychromie monumentale en France, Paris, 1887.*
- TURGAN, JULIEN, *Étude sur l'Exposition universelle 1867, Paris, Michel Lévy, 1867.*
- TURGAN, JULIEN, « La Faïencerie Signoret », « La Tuilerie de Montchanin », « La Faïencerie de Gien », « Nouvelle manufacture de Sèvres », « La Céramique à l'Exposition de 1878 », Paris, *Les Grandes usines de France, 1868-1884.*
- VALOTAIRE, MARCEL, *La céramique française moderne, Paris et Bruxelles, G. van Oest, 1930.*
- VAN ZANTEN, DAVID, *The architectural polychromy of the 1830's., New York, London, 1977.*

PÉRIODIQUES

L'Art du XIX^e siècle, 1856-1860. Devient *L'Art et l'industrie au XIX^e siècle*.

L'Art décoratif, 1898-1914.

Art et décoration.

Art et industrie, 1909-1954, Nancy

L'Art et l'industrie, 1877.

L'Art et les métiers, 1908-1914.

Les Arts français, 1917-1919.

L'Atelier, v. 1848.

Bulletin de l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie, 1874-1878

La Céramique.

La Céramique et la verrerie.

La Céramique française.

Mon chez moi.

La Plume, 1889-1914.

La Revue de la Société du progrès de l'art industriel, 1865.

Revue des arts décoratifs.